This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Verner, Jacob
B.I: 590
24 vols

OXFORD UNIVERSITY

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

V. PEK.

275/us/v/80

Vernet, Jacob.
B.T: 590
24 vols

OXFORD UNI

ST. GILES', OX

V. F

CHOI

TTERA

Floriferis ut apes in sa
Omnia nos itidem depa
Aurea, perpetuâ semp
L U

TOME PRE

A GENE

Chez CLAUDE PHIL

MDCCLV

AVEC PERMISSIO

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME PREMIER.

A GENEVE,
Chez CLAUDE PHILIBERT.

MDCCLV.

AVEC PERMISSION.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 MAY 1983
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE.

NOTRE Siécle peut être appellé le *Siécle des Livres.* Jamais on n'en vit tant naître & mourir qu'on en voit aujourd'hui. Ce ſont, dit l'Abbé *Coyer*, comme des feux d'artifices qui s'éteignent après nous avoir éblouïs. La Nouveauté donne le ſuccès, une année, un mois, un jour le ravit. Le même livre que tout le monde s'empreſſoit de lire, que tout le monde vouloit avoir lû, qu'il auroit été ridicule de ne pas connoître, ce même livre n'eſt bon à préſent qu'à faire nombre dans une Bibliothéque de parade ; il n'a actuellement de mérite que celui qu'il tire de ſa relieure &

de la figure qu'il fait dans la place qui lui a été assignée. C'est là ce que nous voyons tous les jours. Que feroit donc un homme prudent qui voudroit avoir des livres pour les lire ? Il ne composeroit sa Bibliothéque que d'un petit nombre d'ouvrages choisis, qui ne devroient leur réputation, ni au charme de la nouveauté, ni au caprice de la mode, ni à la cabale des protecteurs & des amis ; de ces ouvrages dont la bonté intrinséque triomphe de la jalousie des rivaux, des railleries des petits esprits, & de la satyre des mauvais génies ; il ne s'attacheroit qu'à ces livres, qui sont bien reçus dans tous les païs, qu'on traduit dans toutes les langues, qui attirent à leurs Auteurs l'estime & les éloges de tous les bons esprits, & feront passer leur nom à la postérité la plus reculée. Mais si ses occupations ne lui permettoient pas de lire le grand nombre de livres qui paroissent, afin d'en juger par lui-même, il craindroit, avec raison, de prendre la *vogue* pour la *réputation méritée*, *l'obscurité* pour le mépris fondé, les *applaudissemens* pour de *vrais*

ſuffrages; il auroit donc beſoin d'être dirigé, dans ſon choix, par des perſonnes impartiales, ſans préjugés, qui pourroient quelquefois ſe tromper, mais qui, en géneral, lui indiqueroient le meilleur. C'eſt le ſervice que devroient rendre les Journaux à ceux qui les liſent. Un Journaliſte devroit tout connoître, tout lire, tout apprécier; mais où eſt l'homme aſſez univerſel pour connoître tout; aſſez laborieux, aſſez patient pour ſuporter l'ennui de tout lire; aſſez judicieux, aſſez impartial pour donner à chaque choſe ſon juſte prix; aſſez hardi pour dire tout ce qu'il penſe? Et ſuppoſé qu'il ſe trouvat cet homme extraordinaire, ſuffiroit-il pour diriger le choix d'une Bibliothéque; que diroit-il de ces immenſes collections, où ſi peu de bonnes choſes ſe trouvent confonduës avec tant de mauvaiſes & de médiocres? de ces vaſtes monumens des ſottiſes humaines, où l'on découvre, de tems à autre, des traits de génie, qui ne ſemblent y être placés, que pour faire mieux ſentir le ridicule & l'inutilité de tout le reſte? Ces grands Ou-

vrages, une fois bien appréciés, que feroit l'homme qui voudroit former sa Bibliothéque; la chargeroit-il d'une multitude de Livres considérables par leur volume, en faveur d'un petit nombre de pages considérables par les choses quelles contiennent? De plus; un Journaliste s'arrêtera-t-il à faire connoître ces nuées de Brochures éphémeres, dont une seule dispute litteraire produit une multitude, dont les titres seuls feroient un livre, & la Collection une Bibliotheque? ou bien, les abandonnera t-il à leur sort? sort injuste, qui soutient pendant long-tems des écrits qui auroient dû mourir en naissant; & qui précipite dans un oubli éternel tout ce qui n'a pas assez d'étenduë pour mériter le nom de *Livre*, tout ce qui ne peut pas être relié & faire corps? Combien de petits ouvrages, de feuilles volantes, restent dans l'obscurité, ou perissent; qui sont cependant bien préférables à ces superbes *in-folio* qu'on étale dans tant de Bibliothéques, & qui dans toute leur épaisseur volumineuse, ne contiennent pas en substance, la valeur d'une seule page

de ces petites productions qui ſont abandonnées à un ſort malheureux, qu'elles n'avoient pas mérité.

C'eſt à ces inconvéniens que nous voudrions remédier par l'Ouvrage que nous annonçons aujourd'hui. Parmi le grand nombre de choſes qui ſe liſent, il y en a où la plus rapide lecture ſuffit pour contenter une curioſité inſatiable : il y en a d'autres, qu'on eſt bien aiſe de relire, de conſulter, d'avoir en ſa puiſſance. Suppoſé donc que nous imitaſſions ce Savant, * qui arrache de ſes livres & jette au feu tout ce qui lui déplait; que nous miſſions à part ce qui ſe trouve de bon dans les mauvaiſes collections; que nous nous procuraſſions tout ce qui paroit de Brochures eſtimables; que nous les réüniſſions avec ſoin pour leur donner de la conſiſtence; ne jouïrions nous pas, avec plaiſir, d'une collection de pluſieurs bons ouvrages, peu longs, & qui, ſans cette précaution, auroient été oubliés ou perdus, pour s'être trouvés en mauvaiſe compagnie, ou pour n'en avoir point eu ?

* *Encyclopedie*, au mot *Bibliomanie*.

Ne ſerions-nous pas charmés de retrouver au beſoin, de pouvoir relire, un jour, de bonnes piéces, dont l'idée reſte dans l'eſprit, mais qui, confonduës parmi un grand nombre d'autres, exigeroient des recherches pour découvrir leur place, & ſont abandonnées pour toujours, parce qu'on ne les a pas ſous ſa main? Ne nous préparerions nous pas le plaiſir de pouvoir comparer, un jour, les meilleures productions des Ecrivains de ce tems, avec celles qui paroîtront après un certain nombre d'années? L'avantage que nous nous procurerions par ce moyen, nous avons formé le deſſein de le procurer au Public: & pour le rendre plus conſidérable encore, cet avantage, nous ne nous bornons pas aux Ouvrages écrits dans nôtre langue, nous nous étendons à ceux qui paroiſſent dans les principaux Pays où les Lettres ſont cultivées. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, ſeront miſes à contribution; nous donnerons une traduction des piéces qui nous auront parû mériter l'attention du Public; l'Angleterre, en particulier, ſi fertile en hommes qui penſent, nous

fournira des richesses en abondance pour former nôtre Thrésor litteraire. Cependant nous ne nous attacherons pas à choisir le *bon* en tout genre; nous excluons de cet Ouvrage, tout ce qu'il y a de trop sec & de trop abstrait dans les hautes sciences, les Mathématiques, la Médecine, la Jurisprudence &c. lesquelles sont l'objet d'un autre recueil, que peuvent se procurer ceux qui les cultivent. Nous ne nous proposons de donner que des piéces de Goût, de Morale, de Litterature, de Philosophie, mais de cette Philosophie aimable, qu'on peut appeller la *Philosophie du Cœur*; nous la prendrons dans ces momens, où descendant des régions élevées, qui sont sa demeure ordinaire, elle s'humanise avec nous, elle nous sourit, nous exerce en nous-mêmes, sans nous en tirer; ce sera cette Philosophie, qui ne demande qu'un esprit, un peu plus qu'ordinaire, pour se laisser comprendre; & un cœur seulement humain, pour se faire sentir; vraie Philosophie, qui ne fait pas des Savans, mais qui fait des heureux: Tout homme qui aime à penser; tout homme qui, sans

ſe piquer d'érudition, ſe plaît à former ſon eſprit & ſon cœur, trouvera ici dequoi ſe ſatisfaire. L'homme d'eſprit, pourra exercer le ſien avec celui des autres. L'homme de goût, pourra contenter ſa délicateſſe. L'homme vertueux, verra la vertu, déjà belle par elle même, parée des charmes que lui prête le génie, qui augmenteront l'Amour qu'il a pour elle. Le Chrêtien apercevra l'accord qui ſe trouve entre ſa raiſon & ſa religion; il s'affermira dans le chemin de la vérité, ſans aprendre à ceſſer d'aimer ceux qui s'en écartent. En un mot, nous le répétons, cet ouvrage eſt fait pour l'eſprit & le cœur; il ne renfermera, que des piéces propres à exercer l'un ſans le fatiguer, & à former l'autre en amuſant le premier.

La varieté eſt l'aſſaiſonnement du plaiſir; on comprend déjà qu'elle ſe trouvera dans cet ouvrage. Eloquence mâle & ſublime, ſimple & tempérée, qui éléve, qui touche, qui remuë ſucceſſivement les différentes paſſions de l'ame. Poëſie tendre ou vive; majeſtueuſe ou naïve; harmonieuſe, exacte, ou facile & pareſſeuſe; qui égaye l'eſ-

prit par de riantes peintures; qui intéresse le cœur par de touchantes images, par les attraits dont elle pare une volupté pure; qui frappe l'imagination par de grandes & nobles figures; qui anime la nature entiere, & embellit tout ce qu'elle touche. Critique générale, modérée, ingénieuse, des défauts & des vices du siécle; qui les corrige par le seul tableau qu'elle en trace, & par la honte du ridicule qu'elle fait naître. Traits d'histoire, intéressans par les évenemens, fertiles en conséquences morales. Pensées détachées, *originales*, qui plaisent par la vérité de l'idée & par l'heureuse justesse de l'expression; *fines & délicates*, qui semblent se cacher sous un voile leger, afin de laisser au Lecteur le plaisir de l'amour propre, en les découvrant; *vives & hardies*, qui attaquant les préjugés les plus forts, en triomphent malgré nous mêmes; *lumineuses*, *éclatantes*, qui ouvrent un vaste champ à la réflexion, & dont le dévelopement conduit à un grand nombre de verités, qui n'avoient jamais été aperçuës. Dialogues intéressans, qui par les charmes d'une conversation aisée & naturelle,

font ſortir inſenſiblement la verité des ténébres, où elle ſembloit ſe cacher; inſinuent agréablement la vertu dans le cœur! Nous ne refuſons rien de tout ce qui ſera marqué au bon coin, en quelqu'endroit qu'il ſe trouve. Nous voulons promener le Lecteur dans une Campagne agréable; lui faire cueillir des fleurs de tous les genres, des fruits de toutes les eſpéces; nous voulons que tous ſes ſens ſpirituels ſoient flattés agréablement; nous voulons que l'homme occupé ſe délaſſe; que l'homme déſœuvré s'occupe; que le Savant ſe déride; que l'homme frivole apprenne à réflechir.

En ne faiſant pas entrer, dans nôtre Plan, les Ouvrages extrémement abſtraits ou ſçientifiques, on ſent bien que nous applaniſſons les difficultés qui pourroient empêcher les Dames de lire nôtre recueil. En leur fourniſſant des lectures amuſantes & inſtructives en même tems, nous voulons leur donner un moyen de fermer la bouche à ces ennemis du beau *Sexe*, qui lui reprochent, que la frivolité eſt un titre unique pour lui plaire; que le babil,

la médiſance, les ajuſtemens, les Romans du jour, ſont ſes occupations ordinaires, ſes plaiſirs favoris. Elles n'auront point à ſe plaindre, qu'on leur interdit l'entrée des Livres utiles, en négligeant de leur donner les connoiſſances préliminaires qui en facilitent l'intelligence; nôtre Ouvrage, nous oſons le promettre, ſera utile, & pour s'en ſervir il ne faudra que lire, penſer, & ſentir.

De toutes les collections, il n'y en a point qui ait moins de défauts & qui mérite plus d'attention que *l'Encyclopédie*; cet ouvrage immenſe, bien propre à immortaliſer le Siécle de LOUIS XV. qui ſera un monument éternel élevé à la gloire des DIDEROT & des d'ALEMBERT; cet ouvrage, dis-je, n'étant entre les mains que d'un bien petit nombre de perſonnes, nous nous propoſons d'en tirer pluſieurs morceaux intéreſſans, qui y ſont comme enſevelis, & qui ſe trouvent confondus avec beaucoup d'autres que les Artiſtes ſeuls & les Savans peuvent lire avec plaiſir.

Il eſt inutile d'indiquer toutes les ſources où nous nous propoſons de

puiſer ; & qu'importe après tout, pourvû que les piéces ſoient bonnes ? Lorſqu'on nous aura communiqué quelque morceau intéreſſant, qui n'aura jamais été imprimé, nous nommerons les Auteurs, ou nous garderons un ſilence inviolable, s'ils le déſirent. Nous invitons les Savans à nous en envoyer, leur promettant, qu'ils ne paroîtront qu'en bonne Compagnie ; mais nous les prions de ſe ſouvenir, que nous faiſons un Choix ; ceux par conſéquent, dont nous n'aurons pas fait imprimer les ouvrages, n'en devront pas conclure, que nous les avons trouvé mauvais ; ils nous auront ſeulement parû, quoique bons peut-être en eux-mêmes, ne pas l'être, rélativement au but que nous nous ſommes propoſé. S'ils en jugent autrement nous les prions de ſe perſuader, que nous manquons plutôt de goût que de bonne volonté. L'amitié, la conſidération, la renommée même, ſont de dangereux moyens de ſéduction, contre leſquels nous nous tiendrons ſur nos gardes.

Quoique nous nous ſoyons propo-

ſé de donner un Volume tous les trois mois; cependant, comme il eſt des tems où le génie ſemble ſommeiller; pendant leſquels des Aſtres d'une lumiére brillante & durable ne ſe montrent point ſur l'Horiſon Littéraire; pendant leſquels, on n'aperçoit que quelques metéores, dont la foible lueur ſe diſſipe preſqu'au moment qu'ils attirent les regards; il pourroit arriver, qu'il ne parut pas ſuffiſamment de bonnes piéces pendant l'eſpace de tems que nous marquons; nous différerons alors de donner le Volume qui devroit paroître; plutôt que d'être obligés de le remplir de piéces mauvaiſes ou médiocres.

Cependant, pour concilier la bonté de l'ouvrage avec l'exactitude à le faire paroître au tems marqué, nous examinerons, ſi, dans le cas dont nous parlons, nos Lecteurs ne verroient pas avec plaiſir, que nous fiſſions revivre d'excellentes Piéces, inconnuës au plus grand nombre d'entr'eux, inſérées dans des ouvrages que peu de perſonnes ont entre leurs mains, qui ſouvent même ſont ignorées de

ceux qui les poſſédent, & qui cependant mériteroient de ne pas reſter dans l'obſcurité. Comme la nouveauté a des charmes très puiſſans, quoique ſouvent trompeurs; qu'elle pique la curioſité; nous ne déterrerions ces tréſors cachés, que lorſque les piéces nouvelles n'auroient en leur faveur que cette ſeule nouveauté; une beauté ancienne, qui ne perd rien avec le tems, n'eſt-elle pas préférable à des attraits qui ne ſont qu'imaginaires! Si les hommes étoient toujours des êtres raiſonnables, une telle queſtion ſeroit inutile.

Voilà notre Plan; voici nôtre premier Volume; le Lecteur jugera de l'un & de l'autre. S'il n'eſt pas content, qu'il s'arrête à ce premier Volume; nous avons tâché de ne pas mal débuter. S'il eſt ſatisfait; qu'il continue à lire cet Ouvrage; il ne tiendra pas à nous que la ſuite ne réponde au commencement.

***
*

CHOIX

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

DISSERTATION

Sur la Nature du Peuple. *

J'Ai crû jusqu'à ce jour que le peuple avoit part à la nature humaine. La réflexion donne des doutes, & ce que je regardois comme une vérité incontestable devient un problême à résoudre. Mais avant que de traiter la question, prenons le peuple où il est. Le peu-

* Cette ingénieuse Dissertation est de l'Auteur de l'*Année Merveilleuse*, *de la Magie démontrée*, &c.

ple fut autrefois la partie la plus utile, la plus vertueuse; & par conséquent, la plus respectable de la nation. Il étoit composé de cultivateurs, d'artisans, de négocians, de financiers, de gens de lettres, & de gens de loix. Les gens de loix ont crû qu'il y avoit bien autant de gloire à rendre la justice aux hommes, qu'à les tuer, & ils se sont annoblis sans le secours de l'épée. Les gens de lettres, à l'exemple d'Horace, ont regardé le peuple comme profane, & ils lui ont tourné le dos. Les financiers ont pris un vol si élevé, qu'ils se font violence pour n'être qu'au niveau des grands. Il n'y a plus moyen de confondre les négocians avec le peuple, depuis qu'ils rougissent de leur état, & qu'ils en sortent, même avant que d'en sortir. Il ne reste donc dans la masse du peuple que les cultivateurs, les domestiques & les artisans; encore ne sçais-je si on doit y laisser cette espéce d'artisans maniérés, qui travaillent le luxe: des mains qui peignent divinement une voiture, qui montent un diamant au parfait, qui ajustent une mode supérieurement, ne ressemblent plus aux mains du peuple. Le peuple ainsi réduit ne laisse pas d'être encore la partie la plus

nom-

nombreuſe, peut-être même la plus néceſſaire de la nation; & ſous ce double point de vûe, il vaut bien la peine qu'on diſcute ſa nature. Eſt-il composé d'hommes?

Tous les philoſophes conviennent que le caractère qui diſtingue l'homme de la bête, c'eſt la raiſon. Guidé par ce principe, je contemple le peuple, & j'examine d'abord ſa façon d'exiſter. Il habite ſous le chaume, ou dans quelque réduit que nos villes lui abandonnent, parce qu'on a beſoin de ſa force. Il ſe léve avec le ſoleil, & ſans regarder la fortune qui rit au deſſus de lui, il prend ſon habit de toutes les ſaiſons, il laboure nos terres, il cultive nos jardins, il fouille nos mines & nos carrières, il deſſéche nos marais, il nettoye nos rues, il bâtit nos maiſons, & fabrique nos meubles. La faim arrive, tout lui eſt bon. Le jour finit, il ſe couche durement dans les bras de la fatigue. Tels les animaux que nous avons civiliſés, le bœuf & le cheval ſe livrent à tous les travaux que nous leur impoſons, ſans nous demander autre choſe que la nourriture & le couvert. Eſt-ce-là de la raiſon?

Paſſons par-deſſus la bourgeoiſie où elle ne fait que de naître, & obſervons là ſur ce théâ-

tre de gloire où ses traits sont plus marqués. Elle se loge sous de riches platfonds. Elle appelle l'or & la soie pour filer ses vêtemens. Elle respire des parfums, elle cherche l'appetit dans les ragoûts; & le repos succédant à l'oisiveté, elle s'endort sur le duvet. L'instinct ne connoît que le nécessaire. La raison s'attache au superflu, elle calcule tous les dégrés de considération qui peuvent en sortir. Tant d'un habit de goût, tant d'un meuble élégant, tant d'un équipage leste. Rien ne lui échappe, ni les fleurs d'Italie, ni les sapajoux de l'Amérique, ni les figures Chinoises, & par les infiniment petits elle va au grand.

L'instinct se ressemble toujours. Il y a bien des siécles que le ver à soie tisse, & que le castor bâtit. Le peuple dans ses atteliers fait aujourd'hui ce qu'il faisoit hier. La raison a une autre marche: voyez cet homme qui en a pour quatre, & de la fortune pour cent, comme il varie ses occupations! Il réforme un vernis, il perfectionne un lustre, il invente une mode, il reçoit l'encens d'un auteur, il forme une actrice, il arrange une fête, il représente à table. Tantôt il passe en revûe sa livrée, tantôt il donne de nouveaux noms

à ses

à ſes voitures. Aujourd'hui il ſe livre à un cocher fougueux pour effrayer les paſſans, demain il ſera cocher lui-même pour les faire rire.

Le peuple eſt voué à l'inſtinct juſques dans ſes intérêts les plus chers. Lucas épouſe Colette parce qu'il l'aime; s'il avoit de la raiſon, il préféreroit Maturine, qui lui apporteroit une piéce de terre plus grande. Colette donne ſon lait à ſes enfans; ſi elle connoiſſoit le prix de la fraîcheur & du repos, elle ſe contenteroit d'être mère. Ils grandiſſent, & Lucas en ouvrant la terre devant eux leur apprend à la cultiver; un peu de réflexion ſur les misères de cet état, & il leur diroit: *Mes enfans, faites toute autre choſe.* Ce père automate meurt, & il leur laiſſe ſon champ à partager également; avec des lumières, il l'eût laiſſé tout entier à l'aîné.

Plus j'approfondis, moins j'apperçois de raiſon dans le peuple. A-t-il des vertus? Je n'ai point encore lû de panégyrique d'un laboureur, comme on n'en fait point du bœuf, qui a tracé des ſillons avec lui. Mais quoi! le peuple ne montre-t-il pas de la patience? Il ſouffre la faim, le chaud, le froid, la hauteur

des grands, l'insolence des riches, le brigandage des traitans, le pillage des commis, le ravage même des bêtes fauves, qu'il n'ose écarter de ses moissons par respect pour les plaisirs des puissans. Il est très patient, je l'avoue, pourvû qu'on m'accorde, que la patience est la vertu des animaux les plus lourds. Le peuple peut avoir des qualités: mais si quelqu'un s'obstinoit à lui attribuer des vertus, qu'il convienne du moins que ce ne sont pas des vertus réfléchies, les seules qui prouvent la raison. Si le peuple est sobre, juste, fidéle, religieux: il est tout cela sans faire attention à ce qui lui en reviendra. Ce n'est pas ainsi que s'arrangent ceux qui sont vertueux avec connoissance de cause. On examine bien sérieusement ce qu'on fera de sa tempérance, de sa justice, de sa fidélité, de sa religion. Ces vertus semées dans un bon tems rapporteront-elles un gouvernement ou une mitre? Chacun sçait que dans les dernières années du regne de Louis XIV. toute la Cour étoit dévote. L'auteur d'un très bon livre sur le Commerce demande, pourquoi il n'y a point de prix pour un laboureur qui a cultivé plus d'arpens, pour un manufacturier qui a fabriqué

une

une meilleure étoffe? La réponse est facile; c'est que le peuple n'est pas plus susceptible d'émulation que les animaux; Caligula en faisant son cheval consul ne le rendit pas meilleur. La politique sçait bien ce qu'elle fait.

Si la nature humaine ne se montre pas dans les qualités du peuple, elle paroît encore bien moins dans ses vices, au lieu que les vices des honnêtes gens portent une empreinte de raison, qui décéle des hommes. Un artisan est-il fâché contre sa femme? il la bat, & continue de vivre avec elle; c'est un cerf qui maltraite sa biche, & la méne au gagnage: mais *Monsieur* est-il mécontent de *Madame?* il la conduit décemment à une séparation en bonne justice. Un cocher, comme un sanglier qui donne à la vigne, s'enivre d'un vin dur qui sent encore le pressoir: son maître laisse reposer sa raison dans des vins délicieux & des liqueurs divines; il a commenté le roman du jour, il a persiflé dans plusieurs cercles, il a décidé dans trois moitiés de spectacle: On ne sçauroit toujours penser. Un voleur du peuple semblable à un tigre qui cherche sa proie, vous demande brusquement la bourse, & on le voit bien-tôt à la Grève: un honnête

homme ſçait bien qu'il faut avoir un titre, un emploi ou une charge pour voler, & il fait bonne figure. Attaquez un individu du peuple, il ſe jette brutalement ſur vous avec les armes de la nature, comme un lion bleſſé qui ſe ſert de ſes dents & de ſes griffes: un être qui penſe, l'épée à la main, vous tue dans toutes les régles de l'art & de l'honneur.

Ces réflexions & beaucoup d'autres ſemblables ébranlent ma foi à l'humanité du peuple: mais une nouvelle conſidération me fait preſque rougir d'y avoir crû. La plus belle, la plus noble partie de l'Etat, celle qui réunit l'eſprit aux richeſſes & à la grandeur, n'y croit pas: qui ſuis-je pour contredire? Son jugement eſt écrit dans ſes procédés avec le peuple. On a des porteurs comme on a des mulets. Le fouet eſt toujours levé ſur un animal rétif: quel eſt le galant homme qui n'employe pas ſa canne ſur un faquin, lorſque l'occaſion le demande? Un Seigneur élégant pouſſe devant ſon caroſſe un coureur & un chien. Dans une chaſſe il paroît aſſez égal de crever un cheval ou un piqueur; & après une bataille on ne nomme pas plus les ſoldats tués que les chevaux morts. Tous ces faits ne me pré-

ſentent

ſentent que des animaux déguiſés en hommes.

Les choſes vont ſi loin, que le peuple lui-même queſtionne ſur ſon état : *Sommes-nous des bêtes?* C'eſt un propos qu'on entend aſſez ſouvent dans les travaux publics : *Sommes-nous des bêtes?* Peuple! cela ſe pourroit. Charge-toi avec la bête de ſomme, remue la terre avec les animaux, & contentez-vous tous, ſi on ne vous laiſſe pas périr de misère : voilà tout ce que la politique vous doit, & la philoſophie vous met au même rang : qu'on exhorte un philoſophe de la Cour ou du Parnaſſe à croire à nos myſtères, quelle réponſe en tire-t-on? *Comptez vos fables au peuple*; cela veut dire, à des êtres qui n'ont que la figure humaine.

Cette figure humaine qu'on apperçoit dans le peuple embarraſſe un peu. Mais doit-on ſe fier aux apparences? Newton a découvert que l'écarlate n'eſt pas rouge, Malebranche & Bercley que nous vivons dans un monde d'illuſions, où il n'y a point de corps; & ſans ſortir de notre ſujet, dira-t-on que ces hommes ſauvages de l'Iſle Borneo (*a*), que ces hommes marins qu'on a vus à la Virginie, & à la

(*a*) Mém. de Trevoux 1701. pag. 184.

hauteur de Breſt (*b*), que ces *Satyres* qui étonnèrent les habitans du déſert & la ville d'Alexandrie, au rapport de deux grands Saints (*c*); croira-t-on que ces phénoménes animaux, parce qu'ils portoient la figure humaine, étoient de vrais hommes?

Il eſt difficile de réſiſter à tant de raiſons contre l'humanité du peuple. Cependant j'entreprens de la démontrer, à cauſe de ma nourrice qui m'a donné un bon lait, & en faveur d'un vieux domeſtique qui a quelquefois eu raiſon avec moi.

Je tire ma première preuve de l'anatomie. Un très habile anatomiſte a diſſéqué la tête d'un laboureur qui s'étoit fait pendre, parce que depuis pluſieurs années, après avoir payé le Roi, il ne lui reſtoit rien pour vivre. Le diſſecteur a d'abord trouvé le cervelet, les ſucs, les fibres, les nerfs, & tous les inſtrumens organiques qui travaillent la raiſon,, bien diſpoſés & en bon état. Il a pouſſé ſes recherches juſqu'au ſiége de l'ame à la glande pinéale, c'eſt-là que ſe peignent les idées, comme les figures ſe repréſentent ſur la toile: l'œil n'auroit

(*b*) Journ. des Sçavans 1676. pag. 351.

(*c*) Mém. de Trevoux 1725. pag. 1902.

roit pas suffi au spéculateur, le microscope qui découvrit à Lewenhoeck des germes humains, a suppléé; & il a vû des idées liées, réfléchies & conséquentes, des chardons arrachés, des sillons tracés, du bled jetté dedans, une moisson coupée, un fléau, un van, un grenier, & des observations sur toutes les saisons. Mais, chose bien singulière! en ouvrant une autre tête, une tête de distinction, il n'y a découvert que des perceptions vagues & décousues, des prétentions sans mérite, de la hauteur mêlée de bassesse, des songes d'amitié & d'amour, des visions de grandeur, des chimères généalogiques. Le propriétaire de cette tête étoit mort l'épée à la main, pour avoir entendu de travers une phrase qui ne signifioit rien.

Si on pouvoit répéter cette expérience de maison en maison, je m'en tiendrois à cette preuve: mais sçachons ce que pensérent sur cette matière les Grecs & les Romains, qui se connoissoient si bien en hommes. Ils appelloient le peuple à toutes les assemblées qui demandoient de la raison, aux élections des premiers magistrats & des généraux, aux jugemens des illustres accusés, aux décrets de proscription ou de triomphe, aux réglemens des impôts, à

la décision de la paix ou de la guerre, enfin à toutes les discussions sur les grands intérêts de la patrie. *Demosthene* & *Ciceron*, en haranguant le peuple, croyoient parler à des hommes : nous ririons si on disoit *la majesté du Peuple François*, accordons-lui du moins la raison ; Rome & Athènes lui donnoient même de la finesse ; il entroit à milliers dans ces vastes théatres, dont les nôtres ne sont que des images maigres & retrécies ; & on le croyoit capable d'applaudir ou de siffler Sophocles, Aristophane, Plaute & Terence.

On dira peut-être que cette antiquité étoit trop grossiére pour juger la question. Eh bien ! consultons les gouvernemens modernes. A la Chine des visiteurs impériaux parcourent les provinces, en questionnant le peuple pour sçavoir si on continuera les mandarins, ou si on les punira ; & l'empereur qui est excessivement grand se met au niveau du peuple, en labourant une piéce de terre le lendemain de son couronnement. On voit dans les diétes d'Allemagne, non seulement le collège des électeurs & celui des princes, on y entend encore le peuple des villes libres, qui parle par ses représentans. La Suéde dans ses assemblées nationales compte l'ordre

l'ordre des payſans. On connoît le pouvoir de la chambre des Communes en Angleterre. Je laiſſe à part la Hollande & la Suiſſe, l'eſprit tout populaire qu'on y trouve, nous paroîtroit ſuſpect dans la queſtion préſente. Seroit-il poſſible que tant de nations ouvriſſent au peuple la porte du gouvernement, ſans lui ſuppoſer la nature humaine? Mais nos pères eux-mêmes juſqu'à Louis XIII. n'ont-ils pas crû que le peuple pouvoit occuper une place dans les Etats généraux? Et nos Parlemens, ces corps ſi raiſonnables, ne faiſoient qu'une raiſon de celle du peuple & de la leur.

Cependant il ſe peut fort bien que le peuple François ne ſoit plus propre à figurer dans le gouvernement. N'y a-t-il donc que les Conſeils d'état où la raiſon ſe montre? Elle agit auſſi dans l'intérieur des familles; c'eſt-là que des membres du peuple gouvernent aſſez ſouvent les maîtres qu'ils ſervent. Un homme en place eſt-il d'un accès difficile? Faut-il ſe morfondre des mois entiers à ſa porte pour une audience? Un valet qu'on intéreſſe donne du mouvement à l'affaire, elle ſe termine. Une Lucrece élevée dans Saint Cyr, jure encore après le mariage de n'aimer que ſon mari,

mari; ſa femme de chambre parie contre, elle répond à toutes les objections, elle léve tous les ſcrupules, elle applanit toutes les difficultés: quelle force de raiſon n'a-t-il pas fallu pour vaincre tant de vertu!

Si tous les domeſtiques ne ſont pas capables de prendre cet aſcendant ſur leurs maîtres, il eſt du moins de notoriété qu'ils ſont doués d'un diſcernement admirable pour en faire le portrait. Qu'on me charge, pour le bien public, d'afficher ſur les maiſons le caractère des perſonnes qui les habitent, je n'écrirai *avare*, *généreux*, *doux*, *emporté*, *prude*, *coquette*, qu'après avoir conſulté les antichambres. Peut-être encore feroit-il à propos de rétablir la fête des Saturnales, afin que les citoyens puſſent apprendre une fois par an, par la bouche des valets, à ſe connoître eux-mêmes. Ce pinceau qui peint durement, mais avec vérité, prouve aſſurément de la raiſon dans le peuple.

C'eſt encore le peuple qui fournit des actrices au théâtre. Oublions les talens qu'elles y exercent, voyons les développer leur raiſon dans la ſocieté: elles perſuadent au financier de placer ſur elles en perdant intérêt & principal; au grand, que des cœurs achetés par air, valent

valent mieux que ceux qui ſe donnent par le mariage : la raiſon même d'un miniſtre ne tient pas contre la leur. Qu'on doute après cela de la raiſon du peuple.

Il n'eſt pas rare qu'une nation qui a beaucoup d'eſprit, tombe en contradiction avec elle-même ; le cas n'eſt pas ſi fréquent parmi celles qui n'ont que du bon ſens. Nous refuſons la raiſon au peuple, & nos loix le puniſſent : les priſons, les tortures, les gibets, les roues ſont à ſon uſage ; on ne condamne pourtant pas à mort le taureau qui a éventré le bouvier. Je dis plus : à juger de la raiſon par les punitions, il faut que le peuple ſoit plus raiſonnable que les honnêtes gens : un malheureux dont les enfans n'ont pas de pain, fait un petit commerce prohibé, il eſt pris & puni ; un gentilhomme dans ſa chaiſe de poſte ſe trouve garni de la même marchandiſe, il tuë le commis, & ſe tire d'affaire. Gregoire chaud de vin querelle, jure, s'arme du broc qu'il a vuidé, & aſſomme ſon compagnon de débauche, la corde en fait juſtice : deux hommes d'honneur arrangent une rencontre, l'un reſte ſur le champ de bataille, l'autre continue à s'avancer dans le ſervice. Ne croyons pas ce

que

que disent quelques esprits chagrins, que la fortune & le nom rendent blanc ce qui est noir; la justice est juste: mais elle considére avec les casuistes qui ne se trompent jamais, que les gens bien nés ne peuvent se porter au crime, sans quelque renversement dans les idées, quelque délire, quelque aliénation d'esprit; en un mot, la loi les voit toujours dans le cas des enfans, qui n'ont pas assez de raison pour se faire pendre; au lieu que le peuple en a toujours de reste.

Enfin il est aisé de faire certaines remarques qui tranchent la question. Je ne suis pas assez grossier pour dire, en voyant un bel arbre généalogique, pourquoi nous cachez-vous la souche? Il seroit fâcheux pour un Duc & Pair de devoir son premier lustre à un soldat courageux. Ne voyons que le présent ou un avenir prochain: quoi de plus peuple que ce rustre, qui passe de son hameau dans une antichambre? Laissez faire le tems; son fils sera écuyer dans le même hôtel, ou secrétaire du Roi: ce qui n'étoit pas homme peut-il produire un homme? Que seroit-ce si le rustre lui-même, brusquant la fortune par la porte de la finance, du derrière du carosse passoit dedans? Le voilà

bien

bien décidé *homme*; ſa nature auroit-elle changé? Le ſinge eſt toujours ſinge, & l'homme toujours homme. Le peuple eſt donc compoſé d'hommes. Mais il eſt à propos qu'il l'ignore toujours; & je ne le dis qu'aux riches, aux grands & aux miniſtres, qui pourront, comme auparavant, abuſer de l'ignorance du peuple.

ARTICLE SECOND.

DISCOURS

SUR CETTE QUESTION;

Quelle eſt la qualité la plus propre à faire le bonheur du Mariage? *

TOUT le monde convient, & avec juſtice, qu'il doit y avoir une ſorte d'égalité entre les perſonnes qui ſe marient, ſur-tout à l'égard de l'âge & de la condition. Malheur à ceux qui oublient cette vérité; on ſçait quelle eſt d'ordinaire leur infortune, & ils la méritent bien. Mais il eſt un autre préſervatif de l'innocence des femmes & de l'honneur des maris : je vai l'indiquer, en déſabuſant le genre humain d'une

* Piéce traduite de l'*Avanturier*, Ouvrage Anglois Périodique.

erreur assez commune. Je parle d'une maxime générale, que les Dames ont la plupart adoptée : c'est que *le meilleur mari est un libertin converti.* Maxime qu'elles ont sans doute puisée dans quelques Comédies ou Romans ; car c'est-là que des maris de ce genre sont communément la glorieuse récompense du mérite des femmes. Mais celles qui suivent cette belle maxime n'ont surement aucune idée juste du caractére d'un libertin. Peut-être se le représentent-elles sous l'image » d'un jeune folâtre qui court la ville, loge souvent au cabaret, conte des historiettes à de jeunes filles, qui ont la folie de l'écouter : « Elles ont ouï dire, » qu'il est pére de bien des enfans qui n'en savent rien ; & qu'après tout, » dans le plus grand nombre de ses débauches, » il ne pensoit point à mal ; qu'à l'égard des » autres fredaines de sa vie, il en a assez souffert. » Voilà des mots qui cachent un terrible sens ; je demande la liberté de les expliquer.

Courir la ville & loger souvent au Cabaret, » c'est faire bande avec les plus indignes gens, » & les plus infames créatures ; s'être familiarisé avec l'impieté & le blasphême ; se faire un » jeu du désordre, & en affronter les suites

» les

» les plus déplorables. *Conter des sornettes à de jeunes filles pour abuser de leur crédulité*, » c'est, » en d'autres termes, mettre en œuvre l'artifice » & la fourberie, pour surprendre la simplicité » & séduire l'innocence. *Etre pére d'une famille nombreuse qui n'a point de nom*, » c'est » abandonner au sort le plus affreux des en» fans qui n'ont que leurs larmes pour implo» rer une protection, qui est la seule à laquel» le ils ayent droit, & le droit le plus fort par » la tendresse la plus naturelle: c'est plus que » d'être homme sans humanité, c'est être brute » sans instinct. *Croire qu'il n'y a pas grand mal dans quelques-uns de ces traits de libertinage*, » c'est avoir perdu toute idée & tout senti» ment de la différence qu'il y a entre le vi» ce & la vertu. Enfin, *Avoir assez souffert pour d'autres fredaines*, » c'est avoir ruiné sa » santé par des maladies qu'on ne manquera » pas de transmettre à sa postérité d'une ma» niére plus ou moins funeste. «

Il me semble que la seule vûe de ce portrait doit inspirer aux Dames de la répugnance pour l'original. Qu'elles pensent bien aux conséquences: en préférant de pareils libertins, tout reformés qu'ils sont, elles se rendront

malheureuſes : mais, ce qui eſt bien pis encore, elles donneront du diſcrédit au vrai mérite, elles rendront le vice néceſſaire à ceux qui voudront le mieux leur faire la cour.

Convenons cependant que les Dames ſe déterminent ſouvent par un autre principe, qui pour être moins faux & moins dangereux, ne laiſſe pas de produire bien du mal dans le mariage.

Celles qui donnent l'excluſion au libertin choiſiſſent l'homme d'eſprit, & mettent les talens du génie au-deſſus de tout. Cette qualité eſt ſans doute d'un grand prix. Il eſt même des Auteurs de diſtinction qui ont eu ſoin de conſeiller aux Dames cette préférence, & n'ont pas manqué de leur inſinuer, que le plus grand bonheur de la vie eſt d'avoir un pareil mari. *C'eſt par là*, diſent-ils, *qu'on ſe procure le charme d'un commerce délicat & ſublime, qui eſt le ſeul digne d'un Etre raiſonnable.* Me trompai-je en ſoupçonnant que ce conſeil, tout bon qu'il paroit, n'a été donné bien ſouvent que par vanité ? Tel auteur inſiſte ſur cette qualité, qui eſt bien aiſé de ſe produire lui-même ſous ce point de vüe, d'inſinuer qu'il eſt l'original de ce tableau, & d'exciter ainſi l'admira-

miration, peut-être même l'envie de ses lecteurs. Quoi qu'il en soit, les Dames affectent toutes d'aprouver ce conseil, sans doute par la même raison qui l'a fait donner. Chacune se persuade, que pour faire preuve des talens de l'esprit, il faut s'en déclarer l'admiratrice.

Comme j'ai dessein d'instruire & de persuader, je me garderai bien de rien dire ici d'offensant. Si je n'étois arrêté par ce scrupule, je pourrois proposer la question, s'il est bien vrai que les Dames, qui exaltent si fort les talens de l'esprit, soient toutes en état de les discerner? Et si leur ame est susceptible de la moitié des plaisirs que ces sortes de talens peuvent procurer? Je renonce volontiers à ce doute injurieux, pour indiquer une autre qualité qui me paroit infiniment plus essentielle à la félicité conjugale; c'est la BONTE' DU COEUR.

Je n'ignore pas que, comme *Socrate* a été joüé sur le théatre, on a de même ridiculisé le bon caractére, en l'accusant de sottise; pendant qu'on a élevé la sottise, vraiment digne de ce nom, à la dignité du bon caractére. Un mot suffira pour dissiper cette illusion. C'est que la bonté du cœur n'est pas une foiblesse imbécille, qui fait tout ce que les autres veulent, qui

porte un homme à faire débauche avec un ami aux dépens de sa santé, ou à tenir équipage à sa femme aux dépens de son bien. Ce n'est plus alors bonté, c'est bassesse: c'est quelquefois, cacher son propre gout sous le mérite de la complaisance pour les gouts d'autrui : & il n'est pas rare, que cette espéce de bonnes gens, comme on les nomme, commettent de propos délibéré des actes de cruauté : ils sont du moins cruels dans le cas que nous venons de dire, & envers eux-mêmes, & envers les autres; cruels, dis-je, sous l'apparence de la bonté.

Qu'est-ce donc que la vraye bonté du cœur? Il n'y entre ni acreté d'humeur, ni noirceur de malignité : point de criaillerie ni d'irritation: rien n'est plus opposé à ce caractére que l'humeur pointilleuse, & l'ardeur à se venger. C'est au contraire un tendre sentiment qui lie nôtre cœur au cœur des autres, qui se ressent de leurs peines & de leurs plaisirs, & qui nous anime fortement & sans relâche à ces deux objets; l'un, d'étendre nôtre bonheur en le communiquant; l'autre, de soulager les malheureux en partageant leur infortune.

Comme la nature humaine est certainement dan un état d'imperfection, triste appanage

dont

dont je ne cherche point ici la cause ; il est sans doute infiniment à désirer, que la personne qui nous est liée de plus près, & à laquelle nous avons le plus grand intérêt de plaire, ne s'aperçoive pas plus de nos défauts que nous ne faisons nous-mêmes ; & que son affection pour nous, tienne, pour ainsi dire, de la nature de nôtre amour propre. Heureux effet qui ne peut être produit que par la bonté du cœur !

On dira peut-être, qu'un *homme de sens & d'esprit ne sçauroit en mal-user avec une femme. En mal user* ; cette partie de la phrase est assez équivoque ; on peut lui donner bien des sens. Mais sans entrer directement dans la question, si un *homme de sens* peut en user mal avec une femme, je vai montrer qu'il peut la rendre extrémement malheureuse.

Des gens d'une fine pénétration, & qui ont le sentiment fort délicat, ne peuvent que s'offenser de mille choses, & beaucoup plus souvent que les autres. Leur maniére de punir doit être en proportion de leur sensibilité, & avec l'esprit qu'ils ont, ils blessent d'une maniére plus subtile, & par conséquent plus douloureuse ; ils enfoncent le poignard plus avant. Or un homme qui a beaucoup de génie, sans

avoir un égal degré de bonté, n'étant point arrêté dans ſes reſſentimens, ne manquera pas de punir de cette façon les offenſes, volontaires ou non, qu'on lui aura faites.

Je ſuppoſe que vous ſouffriez cette punition en ſilence, & que vous n'y oppoſiez que vôtre confuſion & que vos larmes; il eſt poſſible, en ce cas, que vôtre tyran s'adouciſſe; peut-être ſe reprochera-t-il ſa rigueur. Mais ce ſentiment, tel que les remords d'un meurtrier, vient trop tard, le coup eſt porté. La crainte qu'il vous aura inſpirée fera ſuccéder aux aimables ſourires d'un cœur content, à ces rayons vifs & précieux qui ſont la beauté de la beauté même, les idées noires d'une ame inquiette, incertaine, agitée, où régnent le trouble & les perplexités. De là naîtront de nouvelles offenſes bien ſenſibles à ce maître délicat, & par conſéquent nouvelles punitions, nouvelles angoiſſes, nouveaux remords: d'un côté, la faute eſt involontaire, comme ſuite naturelle de l'impreſſion qu'on vous a donnée: de l'autre, le reſſentiment n'a point de frein.

Mais ſi, au lieu de la patience, on rend reproche pour reproche, & que l'on diſpute ſur le tort ou le droit, les conſéquences en ſont

en-

encore plus terribles. Après de vains efforts de raiſonnement, pour ſe convaincre réciproquement de la faute dont il s'agit, efforts dont le ſuccès eſt le même que celui de la muſique auprès d'un ſourd, le mari ſera inſulté ſur ſon humeur capricieuſe & bizarre; la femme le ſera ſur ſa folie, ſa méchanceté, & ſon obſtination. Dans cet état des choſes, que devient, je vous prie, *cette exquiſe & permanente félicité, qui eſt la ſeule digne d'un Etre raiſonnable, & qu'on ne peut attendre que du commerce d'un beau génie?*

Je ne ferai point difficulté de convenir, que l'homme de ſens, dont nous parlons, ſent fort bien le travers de cette conduite: mais il faut qu'on m'accorde auſſi, que le talent de diſcerner ce qui eſt mal, n'eſt pas la même choſe que le panchánt à faire ce qui eſt bien; & que ſi on ne puniſſoit jamais ſans être parfaitement aſſuré qu'il en réſultera des effets ſalutaires, le genre humain ſeroit beaucoup plus heureux qu'il n'eſt.

De tout cela, j'ai droit de conclure, que ſi les plus éminentes qualités de l'eſprit ne peuvent ſupléer à la bonté du cœur, cette dernière eſt le plus grand mérite qu'on puiſſe avoir.

Qu'on

TAYLOR INST. OXFORD

Qu'on me permette donc de poser cette maxime, *Que la qualité la plus essentielle au bonheur conjugal, est la bonté du cœur.* Et certainement, quelque différence d'opinions & de gouts qu'il puisse y avoir entre un mari & une femme, s'ils ont le cœur bon, & qu'ainsi ils ne puissent se causer l'un à l'autre ni chagrin ni plaisir sans l'éprouver également, il est bien aisé de déviner auquel de ces deux sentimens ils donneront la préférence, & quel accord il y aura entr'eux pour le produire.

On s'attend sans doute que je donne ici quelques régles générales pour faciliter aux Dames la connoissance du caractére de ceux qui peuvent leur faire la cour; mais il est extrémement difficile de les satisfaire. Comment démêler le mauvais cœur parmi tant d'assiduités & de complaisances? Peut-on connoître l'homme sous l'habit d'Amant? Il a trop d'interêt à se déguiser; & d'ailleurs sa passion fait pour un tems l'office du bon cœur: la source des vertus qu'il étale est équivoque; elle est bien sujette à tarir. Ce que nous pouvons dire de plus sûr, c'est qu'il ne faut pas prendre pour indices de la bonté du cœur, ni les fades cajoleries qui ne sont que grimaces, ni

ce

ce rire d'aplaudiſſement qui dévance le bon mot que vous allez dire, ni cet Echo qui vous répéte toûjours pour vous flatter. Il n'eſt guéres plus sûr de s'en fier à des apparences de liberalité qui vont à la profuſion dans les fêtes & les cadeaux; ou à ces empreſſemens officieux qui préviennent vos moindres déſirs. Voulez-vous une meilleure pierre de touche? Prenez garde à la façon de penſer & d'agir de vôtre Amant, quand il s'agit de choſes où vous n'avez point d'intérêt; examinez quelle conduite il tient avec ceux qui ſont ſous ſa dépendance, s'ils l'aprochent avec une ſervile timidité, ou avec ce reſpect qui tient de la confiance & de l'amour, qui annonce une ſujétion douce & volontaire. Voyez-vous qu'il s'égaye aux dépens des autres, & que ce ſoit par des traits de ſatyre qu'il cherche à égayer ſa maîtreſſe? Ou bien, parle-t-il des abſens avec candeur & ſans malice? Montre-t-il une complaiſance aiſée & noble pour ceux qui ſont préſens? En faiſant bien attention à toutes ces circonſtances, peut-être pourra-t-on ſe former une aſſez juſte idée du vrai caractére de cet Amant.

Je finirai par une remarque générale. C'eſt que

que nôtre intérêt se trouve autant que celui d'autrui dans la bonté du cœur. Les caractéres mauvais & capricieux ressentent les premiers toute la peine qu'ils font sentir aux autres. Ces reproches aigres, ces injures, ces gronderies, ne sont que l'écume qui s'éléve, pour ainsi dire, du fond de leur ame désolée, & qui retombe toujours par son propre poids sur la source d'où elle sort. La douceur du caractére, si on la considére à l'égard du tempérament, est une qualité naturelle, je l'avoüe: elle ne s'acquiert pas comme bien d'autres. La recommander à ceux qui ne l'ont pas, c'est une insulte, & non pas un conseil. Mais qu'ils fassent, par raison, ce que des naturels plus heureux font par instinct: qu'ils imitent leurs discours & leurs procédés, en se conduisant ainsi par un plus noble motif. Comme le peu de valeur du coignassier réhausse le prix de la greffe, ainsi ce qui n'est que bon naturel dans une plante-mére, étant enté sur un fond étranger, sera *vertu*. Qu'on ne regarde donc point comme indifférente, toute action qui peut donner aux autres du chagrin ou du plaisir. Cette régle sacrée de la Philosophie & de la Religion, *Faites à autrui ce que vous souhaitez*

qui

qui vous soit fait, doit porter son influence sur toutes nos démarches : Elle devroit même servir de principe à tous nos discours. C'est par leur raport à cette régle qu'on doit les juger.

ARTICLE TROISIEME.

DISCOURS

DE MR. D'ALEMBERT, *

Sur l'Eloquence.

MESSIEURS,

LIvré dès mon enfance à des études abstraites, obligé depuis de m'y consacrer, par l'adoption qu'a daigné faire de moi une Compagnie savante & célèbre, je me contentois d'aimer & d'admirer vos travaux. C'est donc moins à mes écrits que vous avez accordé vos suffrages qu'à mes sentimens pour vous, à mon zèle pour la gloire des Lettres, à mon attachement pour tous ceux qui, à votre exemple, les font respecter par leurs talens & par leurs mœurs.

* Ce Discours a été prononcé par Mr. D'Alembert, lorsqu'il fit son entrée à l'Académie Françoise le 19. Decembre 1754. & qu'il y prit la place de feu Mr. l'Evêque de Vence.

mœurs. Tels sont les titres que j'apporte ici : ils m'honorent & ne me coûteront point à conserver ; puissent-ils justifier vôtre choix !

Mais c'est trop vous parler de moi, MESSIEURS ; la reconnoissance me presse de partager avec vous la perte de l'illustre Prélat auquel je succède. M. l'Evêque de Vence ne fut redevable qu'à lui-même de la réputation & des honneurs dont il a joui : il ignora la souplesse du manège, la bassesse de l'intrigue, & ces autres moyens vils qui ménent aux dignités par le mépris : il fut éloquent & vertueux, & mérita par ces deux qualités l'Episcopat & vos suffrages. Permettez-moi, MESSIEURS, de commencer l'hommage que je dois à sa mémoire, par quelques réfléxions sur le genre dans lequel il s'est distingué : j'ai puisé ces réfléxions dans vos Ouvrages, & je les soumets à vos lumiéres.

L'éloquence est le talent de faire passer rapidement & d'imprimer avec force dans l'ame des autres le sentiment profond dont on est pénétré : ce talent précieux a son germe dans une sensibilité rare pour le grand, l'honnête & le vrai ; la même agitation de l'ame, capable d'exciter en nous une émotion vive, suffit pour en

en faire sortir l'image au dehors; il n'y a donc point d'art pour l'éloquence, puisqu'il n'y en a point pour sentir. † Ce n'est point à produire des beautés, c'est à faire éviter les fautes, que les grands Maîtres ont destiné les régles. La nature forme les hommes de génie, comme elle forme au sein de la terre les métaux

† L'ingénieux Auteur de *l'Année Littéraire* fait cette remarque, qui nous paroit fort juste, sur cet endroit du Discours de Mr. d'Alembert. » Sur cent-mille ames qui » sentent très vivement, il n'y en aura peut-être pas » deux en état d'exprimer au dehors les sentimens qu'el» les éprouvent: c'est une vérité. Il s'ensuivroit de ce » qu'avance Mr. d'Alembert, qu'il n'y a que les grands » Orateurs qui sentent vivement. Leurs auditeurs n'ont-ils » donc pas la force de sentir au même degré de vivaci» té, & plusieurs d'entr'eux à un degré supérieur, puis» qu'ils applaudissent avec tant de chaleur & d'enthou» siasme aux beaux sentimens que ces Orateurs expri» ment. Et ces applaudissemens ne sont-ils pas un » aveu tacite de leur impuissance à faire sortir aussi élo» quemment au dehors les mêmes sentimens? « Mr. d'Alembert auroit dû dire, suivant nous, non pas, qu'il suffit de sentir vivement pour être éloquent; mais, qu'on ne peut être tel, si on ne sent pas avec vivacité. Cette sensibilité d'ame pour le grand, l'honnête, & le vrai, est, sans contredit, le seul germe de la véritable Eloquence. L'éducation, la lecture, le commerce des grands hommes, &c. servent à déveloper ce germe précieux, & forment les *Démosthénes* & les *Cicerons*. Aidés de tels secours, *ces cœurs pleins d'un feu noble*, comme s'exprime l'Auteur des principes de la Littérature, *& qui s'allument aisément à la vüe des objets; ces ames privilégiées prennent fortement l'empreinte des choses qu'elles conçoivent, & ne manquent jamais de les reproduire avec un nouveau caractère d'agrément & de force qu'elles leur communiquent.*

taux précieux, brutes, informes, pleins d'alliage & de matières étrangéres. L'art ne fait pour le génie que ce qu'il fait pour ces métaux; il n'ajoute rien à leur ſubſtance, il les dégage de ce qu'ils ont d'étranger, & découvre l'ouvrage de la nature.

Suivant ces principes, qui ſont les vôtres, MESSIEURS, il n'y a de vraiment éloquent que ce qui conſerve ce caractére en paſſant d'une langue dans une autre; le ſublime ſe traduit toujours, preſque jamais le ſtyle. Pourquoi les Cicerons & les Démoſthènes intéreſſent-ils celui même qui les lit dans une autre langue que la leur, quoique trop ſouvent dénaturés & traveſtis? Le génie de ces grands Hommes y reſpire encore, &, ſi on peut parler ainſi, l'empreinte de leur ame y reſte attachée.

Pour être éloquent, même ſans aſpirer à cette gloire, il ne faut à un génie élevé que de grands objets. Deſcartes & Newton (pardonnez, MESSIEURS, cet exemple à un Géomètre qui oſe parler de l'éloquence devant vous) Deſcartes & Newton, ces deux Légiſlateurs dans l'art de penſer, que je ne prétends pas mettre au rang des Orateurs, ſont

élo-

éloquens lorſqu'ils parlent de Dieu, du Temps & de l'Eſpace. En effet, ce qui nous éléve l'eſprit ou l'ame, eſt la matiére propre de l'éloquence, par le plaiſir que nous reſſentons à nous voir grands ; ce qui nous anéantit à nos yeux n'y eſt pas moins propre, en ce qu'il ſemble auſſi nous élever, par le contraſte entre le peu d'eſpace que nous occupons dans l'Univers, & l'étendue immenſe que nos réfléxions oſent parcourir, en s'élançant, pour ainſi dire, du centre étroit où nous ſommes placés. *

Rien n'eſt donc, MESSIEURS, plus favorable à l'éloquence que les vérités de la Religion ; elles nous offrent le néant & la dignité de l'homme. Mais plus un ſujet eſt grand,

* Il eſt certain, qu'il y a dans ces cinq ou ſix derniéres lignes, un peu d'entortillage & d'obſcurité, comme le remarque Mr. *Freron* ; voici quelle eſt la penſée de l'Auteur. La vûe de ce qui nous abaiſſe à nos propres yeux, nous reléve d'un autre côté, en nous faiſant ſentir, que nous pouvons comprendre & parcourir, en quelque maniére, par la réflexion, cette diſtance immenſe qui ſe trouve entre ce que nous ſommes, & l'objet de notre méditation. L'homme, par exemple, s'anéantit, quand il penſe à l'Etre Suprême ; mais il s'agrandit, quand il ſent qu'il eſt capable d'apercevoir cette diſtance qu'il y a entre lui & ſon Créateur. Ce que l'Auteur dit immédiatement aprés cette réflexion, ſur les vérités de la Religion, indique que c'eſt là ſa penſée.

plus on exige de ceux qui le traitent; & les loix de l'éloquence de la Chaire compensent par leur rigueur les avantages de l'objet. Presque tout est écueil en ce genre; la difficulté d'annoncer d'une maniére frappante & cependant naturelle, des vérités que leur importance a rendues communes; la forme séche & didactique, si ennemie des grands mouvemens & des grandes idées; l'air de prétention & d'apprêt qui décèle un Orateur plus occupé de lui-même que du Dieu qu'il représente; enfin le goût des ornemens frivoles qui outragent la majesté du sujet. Des différens styles qu'admet l'éloquence profane, il n'y a proprement que le style simple qui convienne à celle de la Chaire; le sublime doit toujours être dans le sentiment ou dans la pensée, & la simplicité dans l'expression.

Telle fut, MESSIEURS, l'éloquence de l'Orateur qui est aujourd'hui l'objet de vos regrets; elle fut touchante & sans art, comme la Religion & la Vérité; il sembloit l'avoir formée sur le modèle de ces discours nobles & simples, par lesquels un de vos plus illustres Confrères inspiroit au cœur tendre & sensible de notre Monarque encore enfant, les vertus dont

dont nous goûtons aujourd'hui les fruits.

Qu'il feroit à fouhaiter que l'Eglife & la Nation, après avoir joui fi long-tems de l'éloquence de mon prédéceffeur, puffent en recueillir les reftes après fa mort ! La lecture de fes Ouvrages en eût fans doute juftifié le fuccès. Mais M. l'Evêque de Vence, par un fentiment que nous oferions blâmer, fi nous n'en refpections le principe, fe défia, comme il le difoit lui même, de fa jeuneffe & de fes partifans. Il fut trop éclairé pour n'être pas modefte; fon ame reffembloit à fon éloquence, elle étoit fimple & élevée. La fimplicité eft la fuite ordinaire de l'élévation des fentimens, parce que la fimplicité confifte à fe montrer tel que l'on eft, & que les ames nobles gagnent toujours à être connues.

Enfin, ce qui honore le plus, MESSIEURS, la mémoire de M. l'Evêque de Vence, c'eft fon attachement éclairé pour la Religion. Il la refpectoit affez pour vouloir la faire aimer aux autres; il favoit que les opinions des hommes leur font du moins auffi chères que leurs paffions, mais font encore moins durables, quand on les abandonne à elles-mêmes; que l'erreur ne réfifte que trop à l'épreuve des remédes vio-

lens; que la modération, la douceur & le temps détruisent tout, excepté la vérité. Il fut surtout bien éloigné de ce zèle aveugle & barbare, qui cherche l'impieté où elle n'est pas, & qui, moins ami de la Religion qu'ennemi des Sciences & des Lettres, outrage & noircit des hommes irréprochables dans leur conduite & dans leurs écrits. Où pourrois-je, MESSIEURS, reclamer avec plus de force & de succès contre cette injustice cruelle, qu'au milieu d'une Compagnie qui renferme ce que la Religion a de plus respectable, l'Etat de plus grand, les Lettres de plus célébre? La Religion doit aux Lettres & à la Philosophie l'affermissement de ses principes; les Souverains, l'affermissement de leurs droits, combattus & violés dans des siécles d'ignorance; les Peuples, cette lumiére générale, qui rend l'autorité plus douce, & l'obéissance plus fidèle.

Quel est notre bonheur, MESSIEURS, de vivre sous un Prince humain & sage, qui sait combien les Lettres sont propres à faire aimer à la Nation ce que lui-même chérit le plus, la justice, la vérité, l'ordre & la paix? Des dispositions si respectables dans notre auguste Monarque, sont du moins aussi précieuses pour nous,

nous, que tant d'actions éclatantes, dont une seule suffiroit pour immortaliser son régne; la grandeur de sa Maison augmentée, deux Provinces conquises & deux victoires remportées en personne, la paix rendue à l'Europe par sa modération, la noblesse accordée aux défenseurs de la Patrie, l'école des Héros élevée à côté de leur asyle, la terre mesurée de l'extrémité de l'Afrique à la mer glaciale, le goût pour l'agriculture & les choses utiles encouragé par les opérations les plus sagement combinées, le commerce le plus nécessaire rendu libre entre nos Provinces, la subsistance accordée par ce moyen à vingt millions d'hommes qui vont l'appeller leur Père.

C'est donc à nous, MESSIEURS, (le zèle pour la Patrie m'autorise à me mettre du nombre) c'est à nous à répondre aux intentions si droites & si pures du Prince équitable qui nous gouverne, en inspirant par nos Ouvrages à tous les citoyens, l'amour paisible de la Religion & des Loix. Ce fut aussi principalement dans cette vûe, ce fut pour fixer dans la Nation par vos écrits la maniére de penser, bien plus que la langue, que votre illustre Fondateur vous établit. Il connoissoit toute la

considération, & par conséquent toute l'autorité qu'un homme de Lettres peut tirer de son état. RICHELIEU, vainqueur de l'Espagne, de l'Hérésie & des Grands, sentoit, au milieu des hommages qu'il recevoit de toutes parts, que si le sage n'en rendoit qu'au grand homme, la multitude n'en rendoit qu'à la place, & que les applaudissemens arrachés par Corneille à la multitude & aux sages, n'étoient donnés qu'à sa personne. La forme & les Loix que votre Fondateur vous prescrivit, MESSIEURS, étoient une suite de l'idée qu'il avoit de la dignité de vos travaux : il vous fit le présent le plus précieux & le plus juste que puisse faire un grand Ministre à une Societé d'hommes qui pensent & qui s'assemblent pour s'éclairer mutuellement, l'égalité & la liberté ; par-là il écarta de vous cet esprit de fermentation & de trouble, qui est le poison lent des Societés littéraires ; par-là il prépara l'honneur que vous ont fait, & celui que se sont fait à eux-mêmes les premiers hommes de l'Etat, en venant parmi vous sacrifier aux Lettres un rang qu'elles respectent toujours dans les Grands même qui s'en souviennent, & à plus forte raison dans ceux qui l'oublient. Ainsi autrefois

Pom-

Pompée, vainqueur de Mithridate, de l'Afrique & de l'Asie, prêt à disputer à César l'Empire du Monde, déposoit ses faisceaux, son ambition & ses lauriers à la porte d'un Philosophe avec lequel il alloit s'entretenir, & laissoit à douter aux sages même, qui étoit le plus grand en cette occasion, du Philosophe, ou du Conquérant.

Mais l'honneur le plus distingué que vous ayez jamais reçu, MESSIEURS, est la protection immédiate de vos Souverains; cet objet est devenu trop grand pour tout autre que pour eux. Les Lettres ne peuvent être dignement protégées que par les Rois, ou par elles-mêmes. L'Académie Françoise verra à la tête de ses Protecteurs ce Prince si célèbre dans les fastes de la France, de l'Europe & de l'Univers, à la gloire duquel tout a concouru jusqu'à l'adversité même; plus grand, lorsque pour le soulagement de ses Peuples il engageoit à la paix les Nations liguées contre lui, que lorsqu'il les forçoit à la recevoir; enfin, qui mérita de ses Sujets, des Etrangers & de ses ennemis, l'honneur de donner son nom à son siècle.

Tels sont, MESSIEURS, les objets im-

mortels que vous devez célébrer : tels ſont les engagemens de tous ceux que le talent appelle parmi vous. Pour moi je me bornerai à vous entendre & à vous lire ; je ſentirai croître, par votre exemple, mon attachement pour ma Patrie, déja éprouvé par un Prince, l'allié & ſurtout l'ami de notre Nation, & que l'Europe & ſes actions me diſpenſent de louer : j'apprendrai enfin de vous ce que les jeunes Lacédémoniens apprenoient de leurs maîtres, le reſpect pour les Loix, l'amour de la vertu, l'horreur de toute action lâche & odieuſe. Je finis, MESSIEURS, pénétré à la vûe de vos bienfaits & de mes devoirs ; les ſentimens dont mon ame eſt remplie, impatiens de ſe montrer, ſe nuiſent les uns aux autres ; & je ferai une exception à la régle, qu'il ſuffit de ſentir pour être éloquent.

*****
***
*

REPONSE DE MR. GRESSET,

Directeur de l'Académie Françoise, au Discours prononcé par Mr. D'ALEMBERT.

MONSIEUR,

LEs esprits d'un ordre supérieur appartiennent à tout ; également citoyens de l'empire des Lettres & de celui des Sciences, ils passent du Portique & du Lycée au Temple des Muses & des Beaux-Arts, sans en ignorer la langue & sans y paroître étrangers : appellés par la Nature, éclairés par le Génie, ils s'élancent au-delà des barriéres où rampe la foule des beaux esprits sans études & des savans sans graces ; nés pour être utiles & chers aux hommes, ils ouvrent des routes nouvelles dans le labyrinthe de la Nature, ils étendent la sphère des idées, ils perfectionnent les arts, ils élévent des monumens immortels, & réunissant le savoir & l'agrément, la force & l'élégance, le don de bien penser & le talent de bien écrire, leurs ouvrages les annoncent, leurs succès par-

parlent, & il ne peut être pour eux de plus éloquent éloge que leur renommée.

Telle est, MONSIEUR, la brillante destinée des grands talens & la vôtre ; & quand non-seulement la France Littéraire, mais toute l'Europe Savante applaudit aux suffrages qui vous placent ici, la renommée ne me laisse rien à dire : d'ailleurs la véritable Philosophie ne reçoit qu'impatiemment le tribut des louanges ; supérieure à la vanité qui les desire, à l'adulation qui les prodigue, à la médiocrité qui les dispute, elle ne sait que les mériter, elle craint de les entendre, & par-là même elle force quelquefois l'envie à reconnoître le mérite & à le pardonner.

Dans un jour consacré à la gloire des talens & des succès, pourquoi faut-il mêler la voix de la douleur au langage des applaudissemens ? Vous avez tracé, MONSIEUR, avec autant de vérité que d'énergie, l'image de l'illustre Prélat que l'Académie Françoise vient de perdre ; mais nos regrets sont trop étendus, trop sensibles & trop légitimes pour ne point arrêter encore un moment nos regards sur son tombeau. Quelle perte l'Eloquence vient de faire ! Et quel génie lumineux viendra dissiper les

les profondes ténèbres qui la couvrent ?

Notre siécle n'a que trop de ces esprits médiocres, de ces talens subalternes, qui se croyant sublimes ne peuvent manquer de se trouver éloquens, & d'être pris pour tels par le vulgaire de tous les rangs. Dans toutes les Tribunes, ainsi que dans la plûpart des Sociétés, on n'a que trop à essuyer, ou de cette froide éloquence prétendue, qui n'est qu'une stérile abondance de mots, un vain étalage de raisonnemens sans principes & sans objet, un chaos d'idées & de sentimens sans force & sans chaleur ; ou de cette éloquence ridicule, qui n'est que le langage foible du bel esprit, le jargon fastidieux de l'antithèse, & la manie puérile de mettre tout en épigrammes. Pour assurer à notre siécle une suite nombreuse de pareils déclamateurs, il ne faut que deux qualités, qui malheureusement ne sont pas prêtes à manquer ; la merveilleuse facilité de parler long-tems sans avoir rien à dire, & la confiance intrépide qui accompagne toujours les talens médiocres & les beaux esprits sans génie.

Mais qui nous rendra le vrai talent de parler avec raison, avec force, avec utilité, ce génie

génie mâle & majeſtueux, ſenſible & pénétrant, ſimple & ſublime, dont Athènes & Rome ont laiſſé des monumens que le dernier ſiécle a peut-être ſurpaſſés parmi nous, & que le nôtre n'atteint plus? Qui nous rendra ſur-tout l'éloquence de la Chaire, ce talent ſi rare, ſi difficile & ſi ſouvent uſurpé, ce talent le premier de tous, par la néceſſité, la grandeur & la ſupériorité de ſon objet? Qui nous rappellera ces Orateurs puiſſans, ces modérateurs de l'eſprit humain, ces maîtres des paſſions elles-mêmes, ces miniſtres vraiment dignes d'annoncer aux hommes la vérité éternelle, l'unique vérité devant qui la Terre doit reſter en ſilence avec ſes maîtres & ſes ſages? Enfin, qui ranimera les cendres de l'Orateur illuſtre que nous regrettons aujourd'hui, le dernier qui nous reſtoit du ſiècle de l'éloquence véritable, & dont les talens avoient balancé quelquefois les ſuccès de Maſſillon? Il avoit comme lui recueilli, dans cette Compagnie, l'héritage & la place de Boſſuet & de Fléchier. Nous voyons nos pertes, nous les pleurons, & nos larmes ſont d'autant plus juſtes que les dédommagemens ſont devenus plus rares, & que l'Eloquence Sacrée attend encore ici un reſtaurateur.

Malgré le faux axiome respecté dans les écoles & proscrit par le goût, vous avez eu raison de dire, MONSIEUR, qu'on ne doit la grande éloquence qu'aux dons lumineux, à l'impulsion rapide de la nature, & non au pesant secours des régles, ni au pédantisme des préceptes; le génie ne s'aprend, ni ne se copie: mais à cette vérité j'en dois ajouter une plus essentielle encore, & que la mémoire de M. l'Evêque de Vence rappelle naturellement pour sa gloire & pour l'instruction de ses imitateurs: les dons de la nature, à quelque degré de perfection qu'on les suppose, ne sont pas suffisans; le génie lui-même n'est point encore assez pour un Ministre de la parole sainte, il n'a rien, il n'arrive à rien, s'il ne joint aux talens & au génie l'autorité de l'exemple, & l'éloquence des mœurs; on n'inspire point ce qu'on ne sent pas vivement; il faut être convaincu pour convaincre, & agir pour persuader; avec toute l'élévation des idées, toutes les graces de l'expression & toute la force du sentiment, on est bien foible contre les passions d'autrui, quand on est soupçonné de les partager, quand on n'est annoncé que par la vanité, le désir de plaire, & la profane ambition.

Ce

Ce ne fut point ſous de pareils auſpices que M. l'Evêque de Vence entra dans la carrière ; rempli des grandes vérités du Chriſtianiſme ; nourri de l'étude des livres ſaints, il n'eut de guide que la Religion elle-même ; ſes talens pour la Chaire furent bientôt proclamés par la voix publique, & ſes ſuccès décidés ; il n'étoit point de ces Prédicateurs frivoles & mépriſables, qui à la face des Autels même, cherchant moins les palmes du Sanctuaire que les lauriers des Spectacles, viennent montrer qu'ils ne ſavent que le langage du monde, ne veulent que lui plaire, & n'emportent de nos Temples, aux yeux du Chriſtianiſme & de la raiſon, qu'une gloire ſacrilège & des ſuccès ridicules. Ses diſcours énergiques & ſenſibles, embellis par toutes les graces extérieures du talent, recevoient un nouveau poids, une autorité nouvelle, de la réputation de ſa vertu. Solitaire paiſible, Philoſophe Chrétien, ſans cabale, ſans protecteurs, attendu par un peuple nombreux, & ſans avoir mendié d'auditeurs, du fond de ſa retraite il venoit apporter la lumiére, dévoiler les chimères du monde, les illuſions de l'amour propre, les petiteſſes de la grandeur, la foibleſſe des eſprits-forts, le néant

de

de la sagesse humaine; il venoit consoler l'infortune, attendrir la prospérité, apprendre aux impies à trembler, aux incrédules à adorer, aux grands à mourir, aux hommes à s'aimer; il étoit pénétré, il touchoit. Il n'appartient qu'à la vertu réelle, que donne & consacre la Religion, d'élever cette voix impérieuse qui soumet la raison, qui fait taire l'esprit, qui parle au cœur & commande le devoir.

La Gloire, qu'il ne cherchoit pas, vint le trouver dans sa solitude, & l'illustrer sans changer ses mœurs. Arrivé à l'Episcopat sans brigues, sans bassesses & sans hypocrisie, il y vécut sans faste, sans hauteur & sans négligence. Ce ne fut point de ces talens qui se taisent dès qu'ils sont récompensés, de ces bouches que la fortune rend muettes, & qui se fermant, dès que le rang est obtenu, prouvent trop qu'on ne prêche pas toujours pour des conversions; dévoué tout entier à l'instruction des peuples confiés à son zèle, il leur consacra tous ses talens, tous ses soins, tous ses jours; Pasteur d'autant plus cher à son troupeau, que ne le quittant jamais, il en étoit plus connu. Louange rarement donnée & bien digne d'être remarquée; dans le cours de

plus

plus de vingt années d'épiſcopat ; M. l'Evêque de Vence ne ſortit jamais de ſon Dioceſe, que quand il fut appellé par ſon devoir à l'aſſemblée du Clergé; bien différent de ces Pontifes agréables & profanes craïonnés autrefois par Deſpréaux, & qui regardant leur devoir comme un ennui, l'oiſiveté comme un droit, leur réſidence naturelle comme un exil, venoient promener leur inutilité parmi les écueils, le luxe & la molleſſe de la Capitale; ou venoient ramper à la Cour, & y traîner de l'ambition ſans talens, de l'intrigue ſans affaires, & de l'importance ſans crédit. Enfin, plein d'années, de vertus & de gloire, il eſt mort, pleuré des ſiens, comme un pére tendre, honoré & chéri, expire au milieu des gémiſſemens d'une famille éplorée, dont il emporte l'eſtime, la reconnoiſſance & les regrets.

L'éloge des morts ne feroit pas plus utile que la critique des vivans, s'il n'étoit une leçon pour ceux qui reſtent. Souvenons nous donc, en regardant ce tombeau, que les lettres & les talens n'ont de réelle & durable gloire, que quand la raiſon & la Religion y ſont unies. A la voix de ces cendres encore éloquentes, que la noble émulation s'enflamme dans

dans tous ceux qui osent se destiner à l'Eloquence, en quelque genre que ce soit. On se plaint qu'elle dégénère ; mais que la nature seule soit consultée & suivie, que le goût de l'étude renaisse, que le cœur inspire, que la raison parle, alors l'Eloquence véritable se relévera dans toutes les Tribunes. Laisserions nous enlever cette palme du génie à la splendeur d'un Empire, qui sous les loix heureuses du plus grand des Monarques, réunit tous les lauriers des talens & des arts, & tous les titres immortels qui consacrent la gloire du Maître & le bonheur des Sujets ?

ARTICLE QUATRIEME.

LETTRE

D'EVANDRE à MILORD ***. †

ON ne peut assurément avoir plus d'esprit & de vivacité que vous en montrates hier. Pardonnez cependant, Milord, si je ne me rens pas à la force de vos railleries (*a*). Je trouve

 que

† Traduite de l'Anglois d'une feuille périodique intitulée, *The Instructor.*

(*a*) Sur la Religion.

que c'est un peu trop que de hazarder mon bonheur éternel pour un joli badinage, & de me damner par politesse. Vous ne sauriez me blâmer de le prendre sur un ton sérieux : il s'agit de choses aussi réelles qu'importantes, à mon avis, quoiqu'elles ne semblent pas telles aux gens du bel-air comme vous.

La grande difficulté que vous me faites, c'est que le bonheur que je recherche est un *Bonheur à venir*, & par conséquent incertain. Le votre, Milord, n'est-il pas sujet au même inconvénient ?

Connoissez-vous un mortel qui se trouve actuellement heureux ? Tous ne vivent-ils pas dans l'attente de quelque bien qu'ils ne possédent pas encore ?

Le rendez-vous, que vous avez pour demain avec cet homme si aimable, dépend d'une chose précaire, de la vie. Que de milliers d'hommes la perdront avant que le Soleil soit levé ! Vous êtes peut-être du nombre, peut-être touchez vous au moment où l'on verra que vos espérances étoient aussi chimériques que les miennes vous paroissent l'être. Dans vos principes même, un intervalle infiniment petit sépare l'homme du ver de terre, de l'ombre, du

néant.

neant. Quand la machine garderoit l'équilibre, nécessaire pour boire, chanter, danser & rire, mille accidens imprévus peuvent déconcerter vos projets d'amusement ; & quand ils auroient lieu, la jouïssance elle-même tromperoit votre attente, & ne vous laisseroit que l'inquiétude & les remords. C'est à quoi je ne suis point exposé, lors même que toutes mes idées ne seroient que de brillantes chimères. Aussi-tôt que j'aurai atteint le fatal période, je serai incapable de réflexion ; mes douces espérances finissant avec mon être, me laisseront insensible à la perte que j'aurai faite. En attendant, aussi long-tems que dure le songe de la vie, la seule perspective de plaisirs sans bornes & sans fin, donne plus de satisfaction que la possession actuelle d'un fantôme de bonheur, dont on découvre à chaque instant le peu de réalité.

Les richesses & la grandeur, la joie & la bonne chère, la musique & la beauté, sont les objets de vos désirs. Mais vous m'avez souvent avoué, que tous ces plaisirs, enchainés les uns aux autres, n'avoient fait que vous fatiguer, ou vous jetter dans une langueur insupportable ; que tout cela n'étoit que des

noms ſpécieux, l'ombre de quelque bien primitif que l'ame pourſuit, trompée par ces déguiſemens divers.

Eh, c'eſt préciſément ce bien après lequel mon cœur ſoupire: s'il eſt imaginaire, mon ame s'étendra du moins, par les efforts qu'elle fera pour ſaiſir ce bonheur ſuprême.

Je l'avoue, mon but eſt le même que le vôtre, c'eſt le plaiſir que nous cherchons tous les deux. Vous allez ce ſoir à l'Opèra, vous entendrez l'incomparable Fauſtine. Pour moi, je vai voir lever par la mort ce voile importun, qui dérobe à mes foibles yeux une ſcène éclatante de lumiére & de gloire: déja je crois entendre ces concerts qui me raviront en extaſe par la puiſſance de leurs accords.

Le Printems ramène les fleurs & les amours, & votre maiſon de plaiſance eſt un des plus rians ſéjours qu'on puiſſe trouver dans le monde. Mon imagination ſe proméne dans un céleſte Paradis, elle ſe récrée auprès de ces ſources d'eau pure qui arroſent les arbres de vie.

Vous attendez l'heureux inſtant, où la charmante Zephalinde doit couronner votre conſtance, & l'Hymen combler tous vos vœux. Un

Un plus beau feu embrase mon ame. (*b*)
» Aidez moi à exprimer son ardeur, Séraphins qui
» brulez de la même flamme: soutenez cette créa-
» ture mortelle lorsque ses vœux s'élévent aussi
» haut que vos désirs. J'aspire à la faveur de
» cet Etre adorable, infiniment plus digne d'ê-
» tre aimé que tout ce que ses mains ont for-
» mé de plus beau. Rien d'inférieur à lui ne
» sauroit me satisfaire! Aurois-je jamais formé
» ce souhait ambitieux, si je n'étois fait pour
» DIEU même? L'amour, cette puissance maî-
» tresse de mon ame, ne trouve que DIEU
» seul qui réponde à sa grandeur. Donne tout
» ce que le Soleil éclaire dans sa course, à ce-
» lui qui se contente d'un bien au-dessous du
» souverain Bien, source sacrée de la vie & de
» la lumiére; tout s'évanouït à mes yeux, tous
» les charmes de la nature se fanent, quand tu
» daignes jetter sur moi un seul de tes regards!
» Je rassemble toutes les forces de mon esprit;
» je donne l'essor à mon imagination; elle
» s'élance jusqu'aux plus hautes demeures des
» Intelligences sublimes, & traversant des mon-
» des infinis, elle pénétre jusques à un Ciel in-

 »connu.

(*b*) Ceci est en Vers dans l'Original.

connu; mais elle n'y sauroit rencontrer rien de comparable à la Beauté Eternelle !

Vous me pardonnerez, Milord, cet Enthousiasme Poëtique, vôtre exemple l'autorise. Je ne vous ferai pas, non plus, des excuses de la maniére dont je poursuis le paralléle de mes avantages & des votres; tous mes desirs seroient de partager les miens avec vous. C'est pour obtenir ce poste éminent, que vous faites votre cour avec tant d'assiduité; mais, au moment que vous croirez votre fortune assurée, vous la verrez renversée par un caprice. Mes vuës sont plus grandes & plus certaines; c'est une couronne céleste, c'est une gloire immortelle, qui enflamment mon ambition.

Vous le voyez, Milord, en amour comme en gloire, je l'emporte sur vous à tous égards.

Mon bonheur est au-dessus des soucis & des peines qui troubleront vos plus beaux jours. Jamais vous ne goûterez de plaisir pur & sans mélange! Non, dans les transports de votre joie la plus vive, vous ne sauriez vous flatter d'atteindre jusques-là. La perspective que j'ai devant moi est d'une beauté parfaite. Le Ciel n'est couvert d'aucun nuage; aucun moment fâcheux n'altérera la suite infinie de mes plaisirs.

Qu'un

Qu'un tel plan de félicité soit celui d'un visionnaire, il est noble, il est élevé; qu'il soit de l'invention des Politiques & des Prêtres, il est supérieur à tout ce que le libertinage a jamais inventé: si je le dois à quelque fraude pieuse, j'en bénis mille fois l'auteur. Cet heureux génie a trouvé le secret de chasser les ennuis inséparables de cette vie mortelle: par lui mon ame fatiguée, & malade du dégout des vanités du monde, se repose dans des bosquets délicieux, dans des prairies émaillées de fleurs toujours renaissantes; conduite d'enchantemens en enchantemens, elle se plonge toute entiére dans un fleuve de délices.

Enfin, dans la chaleur d'une débauche, dans la plus brillante de vos parties, la mort vient insulter à votre joie, par son aspect effrayant. Mais ce fantôme hideux se transforme pour moi en Ange de lumiére; il me tend une main amie, pour me conduire au séjour de l'éternelle paix.

Si je me trompe, si le Christianisme n'est qu'une belle fiction, je serai également insensible & aux regrets & à la honte que pourroit me causer ma crédulité. Je serai couché aussi glorieusement dans le tombeau, j'y dor-

 mirai

mirai auſſi paiſiblement que votre Excellence * elle même. Mais, ah, Milord! ſi les objets de la Foi Chrêtienne ſont véritables, quel danger affreux que celui que vous courez! quelles ſeront les bornes de votre miſére? L'opprobre dont vous ſerez couvert, ſera éternel, comme les remords qui vous déchireront. Expoſé à la dériſion d'une troupe criminelle, dont vous cherchez aujourd'hui la pernicieuſe Societé... † *Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible, faiſons les braves tant que nous voudrons!*

Voilà, Milord, puiſque vous me l'avez ordonné, mes penſées ſur cette matiére. Elles vous convaincront du moins que je ſuis avec beaucoup de zêle &c.

EVANDRE.

* Angl. *Lordship.*

† Ceci eſt en François, dans les mêmes termes.

ARTICLE CINQUIEME.

PROJET

Pour reformer les dix Commandemens. †

NOus nous élevons aujourd'hui contre un abus des plus énormes; c'eſt celui que l'on fait des DIX COMMANDEMENS. On a miſérablement perverti le quatriéme, en le détournant de ſa vraie ſignification. L'on a ſuppoſé qu'il met généralement tous les Chrêtiens, auſſi-bien que les Juifs, ſous l'obligation de conſacrer un jour de la ſemaine à des uſages religieux. Cependant à le bien prendre, on n'y voit autre choſe qu'une reſſource que la bonté du Légiſlateur a voulu fournir à cette partie du genre humain qui eſt chargée de pénibles travaux. Cet ordre ne regarde en aucune maniére les honnêtes gens, les gens de qualité; il n'eſt fait que pour la canaille.

Cela paroit d'abord par la lettre même de la

† *Nous ne donnons qu'un échantillon de cette Piéce ironique, pour ſonder le goût du Public; elle eſt traduite de l'Anglois de* Mr. Hildrop.

la Loi : » *Tu travailleras six jours*, & ces jours-» là tu feras *tout ton Ouvrage* ? » Vous voyez que cela ne s'addresse qu'à ceux qui *travaillent six jours* de la semaine. La restriction est encore mieux marquée dans ce qui suit, *tu feras tout ton ouvrage.* Ceux donc qui n'ont aucun ouvrage à faire, qui sont entiérement desœuvrés, ne trouvent rien là qui les concerne.

Il est clair que c'est ici l'esprit de la Loi : Le misérable, obligé de travailler six jours, a permission, en vertu de ce Commandement, de se réserver le septiéme jour pour se reposer. L'homme, dont la position gracieuse l'exempte de la fâcheuse nécessité de s'occuper, qui n'a proprement rien à faire qu'à manger, boire & se divertir, ne peut être compris dans cette Loi, sans violer toutes les règles de l'interprétation.

Ce qui le montre encore invinciblement, c'est la maniére dont le préjugé veut qu'on solemnise ce septiéme jour. Se rendre à l'Eglise, écouter l'Evangile, assister au Sermon, cela fait-il un délassement pour des gens qui ont un peu de monde ? Ce seroit la pénitence la plus sevére à laquelle on pût les condamner. Quoi ! des femmes aimables, des hommes de

bonne compagnie, iroient paſſer une heure entiére, qu'on pourroit employer du moins à faire un quadrille, dans un coin d'Egliſe, à répeter des priéres à la vieille mode, qu'ils ont appriſes à l'école, & auxquelles ils n'ont jamais ſongé depuis ce tems-là? Eſt-il rien de plus déraiſonnable & de plus barbare, que de donner à des gens du bel-air la peine de s'habiller, comme s'il s'agiſſoit d'aller au bal ou à la comédie, uniquement pour ſe mêler dans un tas de miſérables pécheurs, où l'on s'entendra dire ſes vérités & repréſenter ſes devoirs!

Enfin, voulez-vous une preuve ſans replique que ce Commandement ne ſe rapporte qu'à la portion de l'humanité, qui eſt le plus ſervilement occupée? C'eſt que les Bêtes de charge ont part à l'indulgence qu'il accorde. Afin que vos gens priſſent du repos, il falloit que vos beſtiaux en euſſent. S'il faut, quoiqu'il ſoit Dimanche, mettre les chevaux au caroſſe, il faudra bien avoir le Cocher pour les conduire; à moins que ſon Maître ne ſoit aſſez benin pour monter lui-même ſur le ſiége, tandis que ſes valets vont à l'Egliſe.

Après tout, ce Commandement ne dit rien

que

que le bon ſens & la néceſſité ne nous enſeignent déja ; c'eſt que nos domeſtiques ni nos chevaux ne peuvent travailler ſans relâche. Etoit-il beſoin d'un ordre du ciel pour ſentir cela ? Tout bien conſidéré, ces quatre premiers Commandemens paroiſſent aſſez peu d'uſage ; puiſque la conduite des gens d'eſprit & de gout a toujours été & ſera toujours la même, que ſi ces Commandemens n'euſſent jamais exiſté.

Cela étant, mon avis eſt, qu'on faſſe très expreſſes inhibitions & défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'enſeigner ſoit de bouche, ſoit par écrit, que le quatriéme Commandement regarde indiſtinctement tout le monde ; & qu'il oblige aucune autre ſorte de gens que ceux que nous ſpécifions ici. Les payſans, laboureurs & fermiers, les artiſans, ouvriers & marchands, avec leurs domeſtiques, leſquels ſont obligés de vaquer pendant ſix jours aux affaires de leurs profeſſions reſpectives, devront ſe repoſer pendant le ſeptiéme. Mais pour les perſonnes d'un certain Ordre, qui ſont en état de ſoutenir leur rang ſans le ſecours d'aucun travail ; loin de prétendre les aſſujettir

tir à des impositions aussi onéreuses, que celle de consacrer une partie dudit jour à des dévotions publiques ou particuliéres; nous voulons au contraire qu'ils soient maintenus dans toutes les exemptions, & priviléges dont ils jouissent: Qu'ils continuent à employer le Dimanche à des promenades en campagne, des parties de chasse ou d'autres divertissemens: Qu'ils puissent rester chez eux en pleine liberté de dormir, ou de faire ce qui leur semblera bon: Qu'ils se rendent à leur cotterie pour y jouer, manger & boire tout à leur aise, sans avoir à en rendre compte à qui que ce soit. Nous ne croyons pas pouvoir faire moins pour des Gens de leur sorte, que de les distinguer ainsi d'un vil peuple, qui n'a vraisemblablement été fait pour aucun usage plus relevé que le service de DIEU, & le bien de ses Supérieurs.

Et comme on pourroit élever ici une question, savoir, si nous comprenons dans le présent acte d'exemption les domestiques des grandes maisons, & les jeunes fainéans de la ville? Pour prévenir à cet égard toute difficulté, nous déclarons expressément: Que les jeunes gens sans emploi, & les domestiques sans livrée, doivent être regardés comme une espèce

pèce de *Personnes mixtes*, qui ne sont ni tout-à-fait oisives, ni tout-à-fait occupées : dont on peut dire, qu'ils ont quelque sorte de travail, quoiqu'il ne leur donne pas grand peine ; & qu'ils ne laissent pas d'être employés, quoique ce soit à peu près pour néant. Ils pourront donc paroître à l'Eglise ; les uns seulement le Dimanche au soir, pour ne point déranger leur toilette ; & les autres, seulement le matin, avant qu'il soit jour chez Madame ou chez Monsieur. Pour le reste des domestiques, nous entendons, qu'ils profitent de la liberté que leur donne le train de la maison ; que, vû l'avantage qu'ils ont d'appartenir à des personnes de distinction, ils soient eux-mêmes distingués de leurs semblables ; & qu'ils puissent faire en petit, tout ce que leurs maîtres font en grand.

*****
***
*

ARTICLE SIXIEME.

Description Géographique du Royaume de Poëſie. *

LA *Poëſie* eſt un Royaume fort étendu & fort peuplé. Il eſt borné à l'Eſt par l'*Eloquence*; au Sud, par la *Peinture* & la *Sculpture*; à l'Oueſt, par la *Muſique*. Les côtes du Nord ſont baignées par l'Océan de l'*Erudition*.

Il ſe diviſe, comme bien d'autres, en *Haut* & *Bas Pays*. La *Haute Poëſie* eſt habitée par une ſorte de perſonnages graves, à l'air important, à la mine refrognée, dont le langage, comparé à celui des autres Provinces, eſt comme l'Eſpagnol [a] par rapport au François. Les hommes y ſont pour l'ordinaire Héros de profeſſion. C'eſt une bagatelle pour eux que de fendre en deux, d'un ſeul coup, un Géant armé de pié en cap. Pour les femmes, le Soleil lui-même ne mérite pas d'être com-

* Traduction de l'Anglois.

[a] L'Original porte, *comme le Gallois par rapport à l'Anglois.*

comparé à la plus laide d'entr'elles. Les chevaux de cette contrée courent plus vite que le vent, & les arbres portent leur tête jusques dans les nues.

La Capitale de cette Province s'appelle *Poëme Epique*. Elle est bâtie dans un terrain sablonneux & ingrat, que peu de gens ont essayé de cultiver. On prétend que cette Ville est plus grande que Ninive. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Voyageurs qui en ont voulu parcourir toutes les dimensions, se sont lassés avant que d'arriver jusques au bout.

Les habitans, & en général ceux de tout le Royaume, ne sont pas extrêmement scrupuleux sur la vérité de ce qu'ils rapportent. Ils entretiennent un Etranger de contes faits à plaisir, qu'ils débitent fort sérieusement & d'une maniére assez intéressante. Ils ont grand soin de conduire les curieux à l'antique mausolée d'Homère, au tombeau de Virgile, & au monument érigé en dernier lieu à la mémoire de Télémaque.

Ce qu'il y a de desagréable dans cette Ville, ce sont les querelles, les défis, les combats & les massacres qu'on rencontre à chaque pas. Mais la tristesse que cette vue inspire,

inspire, se dissipe dès qu'on a mis le pied dans le grand Fauxbourg, que l'on nomme *les Romans*. Il surpasse en étendue la ville elle-même. Le sang y est parfaitement beau, & toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe sont les plus accomplies qu'on puisse imaginer. Ils ont tous été grands voyageurs & sont amans passionnés. Tout leur temps se passe dans des plaisirs & des fêtes continuelles; & ils ne permettent presque jamais qu'un étranger s'en retourne chez lui sans avoir assisté à cinq ou six mariages des plus brillans.

Des extrémités de ce Fauxbourg, on découvre des Montagnes fort hautes & fort escarpées, bordées de précipices de toutes parts. C'est *la Tragédie*, pays tout extraordinaire, où l'on remarque sur-tout les ruines de quelques villes anciennes, dont les restes sont encore beaux. Dès qu'on en approche on se sent saisi d'une noire mélancholie, & les habitans deviennent cruels & sanguinaires, au point que les femmes même battent des mains à la vue d'un misérable qu'on poignarde ou qui s'empoisonne lui-même.

Il y avoit dans la même province un Palais enchanté nommé l'*Opéra*. Un Magicien

Italien l'avoit conſtruit de maniere que, comme la maiſon de Lorette, il pouvoit ſe tranſporter dans tout l'Univers. Mais le tems, & divers accidens, en ayant défiguré l'architecture & affoibli la garniſon, on dit qu'il vient d'être emporté par un parti de troupes légéres ſorties du *Burleſque*, province ſur les confins de la *Baſſe Poëſie*. Ces conquérans ont changé le nom de la place en celui d'*Opéra Comique*.

Non loin de ce Château, dans un emplacement des plus favorables, s'éléve l'ancienne cité de *Comédie*. Un goût naturel pour la peinture eſt généralement répandu dans cette ville agréable; il eſt fâcheux qu'on ſe ſerve quelquefois de ce talent pour peindre des objets dangereux, d'une façon ſéduiſante. Chacun des habitans s'amuſe volontiers des ſotiſes de ſon voiſin, ſans trop s'embarraſſer s'il n'apprête point à rire lui-même. Avec cela ce ſont gens dont la morale n'eſt point ſi mauvaiſe.

La ville eſt partagée en cinq quartiers. A l'entrée de chacun l'on eſt reçu par une bande de Muſiciens & quelquefois de Danſeurs. L'abord de la place eſt défendu par une cita-

delle nommée en langue du pays *le Prologue.* [*a*] On vous arrête là, avant que de vous laisser entrer dans la ville, pour vous informer de ce qu'elle renferme de beau, & pour vous prier de vous conduire poliment pendant le séjour que vous y ferez. Ces précautions sont destinées à tenir la place en sureté contre les entreprises des *Critiques*; nation rusée & méchante, toujours en guerre avec la *Poësie*.

Sur le penchant d'une colline, une autre ville s'offre aux regards; c'est la *Tragi-Comédie.* On prétendoit en faire la rivale de celle dont nous venons de parler. Mais quoique des personnes du plus haut rang eussent formé ce projet, il n'a cependant pas réussi.

La *Haute* & la *Basse Poësie* sont séparées par les vastes *Solitudes du bon sens*, espéce de désert, où l'on ne trouve ni bourg ni hameau, mais seulement quelques cabanes dispersées dans la plaine. C'est au reste le plus beau païsage du royaume; il produit en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. La disette d'habitans dans cette riche contrée vient d'abord de ce que les chemins en

 sont

[*a*] Les piéces Angloises ont un Prologue, aussi bien qu'un Epilogue.

ſont ſerrés & ſcabreux; enſuite, de la difficulté de trouver des guides.

D'ailleurs cette province eſt preſque environnée de toutes parts de celle de l'*Eſprit faux*, dont le peuple leger s'amuſe à courir après de jolis riens & de brillantes chiméres, ou s'endort entre les bras de la volupté; de façon que peu de gens veulent en ſortir & prendre la peine de s'engager dans les ſolitudes voiſines. La Capitale de cette dangereuſe province ſe nomme *Elégie*. Elle eſt environnée d'antres & de ruiſſeaux, de rochers & de bois, où les ſolitaires habitans ſe proménent ſans ceſſe. Ils en font les confidens de leurs amours, & craignent ſi fort d'en être trahis, qu'ils les conjurent de garder un ſilence que les pauvres rochers n'avoient garde de rompre.

Le Royaume de *Poëſie* eſt arroſé par deux Riviéres, *la Rime* & *la Raiſon*. Celle-ci coule toute entiére dans les ſolitudes du bon ſens; de là vient qu'elle eſt ſi peu fréquentée. L'autre ſort du pied de la montagne de *Rêverie*: un château conſtruit ſur ſes bords, avec beaucoup d'élégance, arrête nombre de voyageurs; on le nomme *Frivolité*.

La province que nous venons de décrire eſt

est bordée par la vaste forêt de *Stupidité*, * dont les arbres sont si serrés, si touffus & si embarrassés les uns dans les autres, que les rayons du Soleil n'ont jamais pu les pénétrer. Elle est si ancienne, que les hommes se font un point de Religion de toucher à aucun de ses arbres.

Sur ses confins est l'*Imitation*, province qui n'est que trop étenduë, puisqu'elle est entiérement stérile. Aussi ses habitans sont-ils d'une extrême pauvreté. Ils gagnent leur vie à glaner dans les champs voisins, & cela sans en témoigner beaucoup de reconnoissance.

La *Poësie* est extrêmement froide du côté du Nord. Elle est habitée par des hommes de petite taille, pédans & affectés au point que, si vous les écoutez, ils ne vous parleront qu'en Latin, & feront rouler la conversation pendant une heure sur un terme ou sur une pensée retournée en cent façons. C'est là que se trouvent les petites villes d'*Anagramme*, d'*Acrostiche*, d'*Enigme*, & quelques autres qui ne valent pas la peine d'être vües. La seule chose

* L'Anglois porte *Manque de sens*. Il est surprenant que les Anglois ayent un mot pour exprimer ce défaut, & qu'il n'y en ait point en François.

remarquable dans cette province, c'eſt qu'on n'y rencontre pas un homme âgé, tous meurent fort jeunes.

Le Royaume eſt borné de ce côté-là par l'Océan dont nous avons parlé. A quelque diſtance des côtes, on trouve l'*Iſle des Satyres*, qui dépend du Royaume de *Poëſie*. La Mer, dont cette Iſle eſt environnée, abonde en ſels extrêmement acres & piquants. C'eſt peut-être une des cauſes qui rend le tempérament des inſulaires ſi bilieux & leur humeur ſi aigre & ſi mordante. Il eſt cependant une ville, où le caractére eſt meilleur. Du tems que l'Iſle étoit ſous la domination des Romains, cette ville fut gouvernée par un certain *Juvénal*. Il y laiſſa après lui un goût du vrai & du bon, qui n'eſt pas encore entiérement perdu.

Je pourrois vous parler encore de la Preſqu'Iſle d'*Epigramme*, qui ſe termine en une pointe fort aiguë ; je pourrois vous apprendre que la Cour avoit deſſein de faire conſtruire ſur un promontoire voiſin un château nommé *Lauréat*. * Voici la commiſſion dont le Com-

* Il y a eu longtems en Angleterre un Poëte *Lauréat* ou *Couronné*.

Commandant auroit été chargé. On voit sans cesse flotter sur les eaux quantité de petits morceaux détachés de divers endroits, & qui étant la legéreté † même sont emportés çà & là: & menacent quelquefois les côtes du *Bon sens*. Il s'agissoit d'empêcher tous ces *Sonnets*, *Madrigaux*, *Chansons*, d'aborder sur ces côtes. Mais après de nouvelles réflexions, on a jugé qu'il n'y avoit pas grand danger qu'ils y arrivassent jamais.

† Angl. *Vuide*.

ARTICLE SEPTIEME.

DISCOURS APOLOGETIQUE

Sur l'Inoculation considérée du côté moral. *

QUoique, à parler exactement, il n'y ait point de préjugé respectable, il en est cependant qui méritent le support, j'ose mê-

* Ce Discours est de Mr. *Chais* de Geneve, Pasteur à la Haye, connu si avantageusement dans la Rep. des Lettres, par son Comment. sur les livres de *Moyse* & *de Josué*, ses Lettres sur le *Jubilé*, &c. Nous avons crû qu'un discours sur cette matiére feroit plaisir au Public; il doit desirer de connoître tout ce qui regarde un sujet

me dire, des égards. Lorsque les préventions qu'on a sucées avec le lait, & qu'on voit généralement accréditées par le suffrage du plus grand nombre, semblent d'ailleurs se justifier par les principes de Religion dont on est imbû, & que sans intérêt, comme sans malice & sans violence, on ne leur prête de l'appui, que parce qu'on croit faire son devoir, on est certainement plus à plaindre qu'à blâmer. Au sein d'une illusion dont les sources sont si profondes & les prétextes si spécieux, il n'est pas naturel qu'on se défie d'être dans l'erreur, & il ne seroit pas juste qu'on fut traité comme si l'on y étoit de mauvaise foi. Pour ramener des gens qui s'égarent de la sorte, l'unique voie qu'il y ait à suivre, c'est de les engager à une discussion raisonnée des sentimens qu'ils ont adoptés, ou de ceux qu'ils

aussi intéressant pour le genre humain. Malgré les succès éclatans de la nouvelle méthode, elle n'a pas encore entiérement triomphé des préjugés, barriére redoutable, qu'elle aura bien de la peine à franchir, nonobstant tout ce qu'on pourra dire. Les gens éclairés ne doivent cependant rien négliger pour lui assurer une victoire complette, en joignant la solidité du raisonnement aux succès de l'expérience. C'est ce qu'a fait Mr. Chais dans ce discours, qui nous paroit écrit avec une sagesse, une prudence & une force, bien propres à persuader tout homme qui n'écoute que la droite raison.

qu'ils combattent; c'eſt de mettre le pour & le contre ſous leurs yeux, avec tant de ménagement, d'impartialité & de modération, qu'ils ne puiſſent, ni s'offenſer de ce qu'on penſe autrement qu'eux, ni ſe refuſer à des réflexions ultérieures ſur le parti qu'ils ont ſuivi, plûtôt qu'ils ne l'ont préferé.

Je me propoſe de travailler, dans cet eſprit, à ouvrir les yeux, s'il eſt poſſible, d'une multitude de perſonnes de tout ordre, ſur le préjugé, qui leur fait regarder l'inoculation de la petite verole comme une pratique, non-ſeulement dangereuſe, mais criminelle & abſolument incompatible avec les ſentimens que la Religion doit nous inſpirer.

On ſent aſſez que cette diſcuſſion eſt de la derniére importance; elle intéreſſe tout le genre humain par les endroits les plus ſenſibles; il ne s'agit pas de moins, que de conſerver à la ſocieté une très grande partie de ſes membres, en prévenant les affreux ravages d'une maladie contagieuſe, qui porte la déſolation, la terreur & le deuil dans les villes & dans les campagnes; & qui, lors même qu'elle épargne les jours de ceux qu'elle attaque, leur laiſſe trop ſou-

ſouvent des infirmités capitales, dont ils ſe reſſentent toute leur vie.

Les hommes naiſſent avec le funeſte levain de la petite verole. Preſque tous, une fois dans leur vie, en ſont atteints; s'ils parviennent au terme de la vieilleſſe, à peine, dans ce dernier cas, en trouve-t-on 4. ou 5. ſur une centaine, qui échapent à la loi commune; & par des obſervations très ſouvent réiterées il eſt démontré que cette cruelle contagion enléve à la terre plus de la quatorziéme partie, peut-être la dixiéme de ſes habitans.

N'eſt-il donc pas tout-à-la-fois de la prudence, de l'humanité, de la pieté, & même de l'amour propre, d'examiner avec ſoin, ſi le Dieu tout-puiſſant & tout-bon, dont la ſage providence a préparé tant de reſſources à l'induſtrie humaine pour nous ſoulager dans nos maux, ou pour nous aider à les prévenir, n'a point ménagé de préſervatif ſpécifique contre la contagion, qui, dans l'ordre des maladies communes, eſt la plus funeſte. Quand les maîtres de l'art, quand d'habiles Médecins, fondés ſur l'experience, & aſſez généreux pour dédaigner tout autre intérêt que celui du bien public, aſſurent de concert, que ce préſervatif

eſt comme trouvé dans l'inoculation; n'eſt-il pas du devoir d'un bon citoyen d'en favoriſer les eſſais? ou s'il ne trouve pas à propos de s'y prêter, lui & ceux qui dépendent de lui, peut-il en conſcience y mettre obſtacle, en oppoſant des objections, tout au plus ſpécieuſes, à des faits bien & dûement conſtatés.

Je n'ignore pas qu'entre les Théologiens de la Grande-Bretagne, premier théatre de l'inoculation en Europe, il s'en eſt trouvé qui ont eu des ſcrupules, ou même qui ont directement élevé leur voix contre cette pratique; mais d'autres en ont pris ouvertement la défenſe. Il n'y a que deux ans que le Dr. *Maddox* Evêque de Worceſter prêcha ſur cette matiére avec beaucoup d'applaudiſſement & de ſuccès. Le ſermon de ce Prélat, dédié à Sa Majeſté Britannique, a deja été imprimé cinq fois. Deux ans auparavant, un autre Théologien d'une pieté & d'une érudition célèbres, le Dr. *Doddrige*, avoit fait imprimer un petit, mais excellent traité, deſtiné principalement à répondre aux objections qu'on emprunte de la Religion contre l'inoculation de la petite verole. Ce traité étoit, quant au fonds, du Dr. *David Some* Miniſtre à Harborough, & ſon

ſon ami; après bien des converſations ſur ce qui en fait le ſujet, le Dr. Doddrige l'avoit retouché & en avoit corrigé le ſtile. L'Auteur content de l'avoir montré à diverſes perſonnes, dont il avoit eu deſſein de lever les doutes, étoit mort ſans le faire imprimer; & probablement il ſeroit demeuré perdu pour le Public, ſi le Dr. Doddrige, qui en avoit conſervé une copie exacte, ne s'étoit cru indiſpenſablement obligé à le publier, pour appuyer un uſage qu'il regardoit, dit-il, depuis long-tems, & comme légitime & comme expédient par ſa grande efficace pour la conſervation de la vie humaine.

J'ai ſous les yeux ce Traité, ainſi que le Sermon de l'Evêque de Worceſter; je les ai lus l'un & l'autre avec attention; j'en ferai uſage avec ſoin, dans des vües ſemblables à celles de leurs illuſtres Auteurs; & quoiqu'il ne m'appartienne pas d'entrer dans le détail ſur ce qu'il y a de Phyſique dans la queſtion de l'inoculation, j'oſerai pourtant, quand la choſe me paroîtra néceſſaire pour donner plus de poids à des réflexions d'un autre genre, en parler avec confiance, parce que ce ne ſera jamais ſans citer de reſpectables garands, & que de

de généreux amis ont eu la bonté de me communiquer quelques mémoires, qui venant de main sure, m'autorisent à avancer comme certains les faits sur lesquels j'appuyerai ces raisonnemens. Tout ce que je demande après cela, c'est de l'impartialité dans l'examen des choses, & de l'indulgence pour ma maniére de les exposer; l'affaire est trop grave pour en attacher le succès au choix des termes ou à l'exactitude rigoureuse de la méthode; je ne souhaite que d'être trouvé clair & vrai.

[Ici l'Auteur entre dans un fort long détail sur l'origine de l'Inoculation *; sur la maniére de faire cette opération; sur les précautions qu'il faut observer afin qu'elle ait un heureux succès. Quelqu'intéressant que soit ce détail, nous l'omettrons entiérement, parce qu'il ne contient rien qui ne soit connu de tout le monde, par le livre de Mr. *Butini*, & celui de Mr. *Tissot*, le Mémoire de Mr. *Guyot*, le Discours de Mr. *De la Condamine*, &c. Monsieur *Chais* passe ensuite aux avantages de l'inoculation; nous les raporterons en abrégé. 1°. On se procure,

* Nous aprenons, par une lettre de l'Auteur de ce Discours, qu'on écrit d'Alger, que l'inoculation y est en usage depuis très longtems, surtout parmi les Arabes.

re par là la satisfaction de pouvoir se remettre soi-même, ou ceux qu'on aime, entre les mains de Chirurgiens, ou de Médecins, dont on connoit la capacité, & qui ont étudié notre tempérament; & l'on ne court pas le risque d'être saisi par cette maladie, lorsqu'on est en voyage. 2°. Les Médecins, préparés à cet évenement, ne prescrivent pas des remédes nuisibles; ce qui leur arrive quelquefois, lorsqu'ils sont trompés par des symptomes accidentels. 3°. Par là on prévient les inconvéniens qu'il y a à prendre la petite verole lorsqu'on est dans un âge trop avancé. 4°. Avec le choix de l'âge, on a celui de la saison. 5°. On peut, par ce moyen, disposer le corps par une préparation convenable. 6°. On peut choisir le venin, lorsque la petite verole n'est pas mauvaise. 7°. On évite de prendre la petite verole dans un tems où elle se joindroit à d'autres maladies, & deviendroit fort dangereuse. 8°. On se délivre des frayeurs, dont tant de gens se trouvent saisis lorsqu'on est tout-à-coup atteint de cette maladie. 9°. Comme en inoculant la petite verole, on en communique le venin aux parties les plus éloignées du cerveau, cela contribue à en affoiblir l'impression & la violen-

violence sur cette partie délicate. 10°. Enfin la maniére d'inoculer, fournissant un dégorgement au venin, & diminuant ainsi la quantité qui en entreroit dans les glandes de la peau, on l'empêche de laisser après lui ces cicatrices profondes, qui défigurent quelquefois, jusqu'à rendre méconnoissable.

L'Auteur remarque ensuite, qu'il paroit par le fait, que la petite verole inoculée est beaucoup moins mauvaise que la naturelle; qu'elle est presque toujours de celle qu'on appelle *discrette*; que les patiens ont moins de douleur; qu'elle ne cause point la *fiévre secondaire*, si fatale à ceux qui prennent la maladie naturellement; sur tout, qu'il n'y a presque point de comparaison à faire, entre le nombre de ceux qui meurent de la petite verole naturelle, & celui des personnes qui sont enlevées par cette maladie lorsqu'elle a été inoculée. *

Après ces préliminaires, nécessaires pour soutenir ses raisonnemens, Mr. Chais propose, dans toute leur force, les objections que l'on fait contre l'inoculation: nous allons les raporter avec les réponses.]

Ja-

* De toutes les personnes qui ont été inoculées à Geneve, il n'en est pas morte une seule.

Jamais, dit-on, *l'on ne doit faire du mal pour qu'il en arrive du bien*; c'eſt la déciſion de St. Paul; & il n'eſt, ni du bon ſens, ni de l'amour propre de ſe donner une maladie de peur de la prendre

Je répons 1°. que je ſouſcris avec le plus profond reſpect à la maxime de l'Apôtre; mais il faut que ceux qui l'alléguent ici, me permettent d'ajouter, ou qu'ils ne l'entendent pas bien, ou qu'ils l'appliquent fort mal. Jamais, ſous aucun prétexte, on ne doit faire du mal, un mal moral, un péché, pour ſe procurer à ſoi ou aux autres un bien phyſique, la délivrance de quelque peine, ou l'acquiſition & la conſervation de quelque bien temporel. C'eſt indubitablement la penſée de l'Apôtre. Il n'a ſurement pas prétendu, qu'il y ait du crime à ſe procurer quelque douleur pour s'en épargner davantage. Hé! qui pourroit le penſer? Y a-t-il quelqu'un qui ſe faſſe le moindre ſcrupule de prendre un vomitif, par exemple, pluſieurs jours de ſuite, pour prévenir, par le deſordre que cauſe ce remède, des deſordres plus eſſentiels dans le corps? D'ailleurs, ſe faire inoculer, ce n'eſt pas ſe donner une maladie de peur de la prendre; au contraire, c'eſt prendre une pré-

caution,

caution, pour s'épargner une grande maladie. Tout homme qui dans sa vie doit avoir la petite verole, portant dans son sein le levain de cette maladie, risque à toute heure que le levain ne fermente & ne hâte sa mort : en se faisant donc inoculer, il s'assure, si ce levain est dans ses veines, ou s'il n'y est pas. Dans le premier cas, les préparatifs de l'inoculation adoucissent ce levain, le tempérent & l'empêchent de s'enflammer mortellement. Dans le second cas, plus de craintes ; on sçait à quoi s'en tenir ; on est tranquille pour le reste de ses jours. Je ne voudrois pourtant chicaner personne sur des mots. Vous dites que se faire inoculer, c'est se donner une maladie de peur de la prendre ; soit, je le veux ; c'est se la donner dans un degré suportable, pour ne la pas prendre de façon à y succomber. L'amour propre peut-il s'en plaindre ? Le bon sens doit-il trouver à redire ? Où est le gouteux, qui hésite à se donner un leger accès de goute, pour se dérober probablement aux douleurs aiguës d'une cruelle attaque ? Dans le tems de la pousse des premiéres dents, si elles ne peuvent pas percer la gencive, balance-t-on, pour prévenir les convulsions, d'y faire des incisions,

dont quelquefois les ſuites ſont mortelles? Si l'on examine bien la Médecine, on verra qu'elle eſt fondée ſur le ſeul principe de guérir les maladies naturelles par des maladies artificielles. La ſaignée n'eſt-elle pas une hémorragie artificielle? Les purgatifs ne cauſent-ils pas une diarrhée artificielle? La différence entre un vomiſſement produit par une indigeſtion, & un vomiſſement cauſé par un remède, eſt-elle aſſez grande pour pouvoir dire, que le premier eſt une maladie, & que l'autre ne l'eſt point? Les véſicatoires, les cautéres, les ſetons, ne ſont-ils pas des apoſtémes artificiels? Et ſi les Médecins cauſent ſouvent des maladies artificielles, non ſeulement pour guérir des maladies naturelles, mais auſſi pour les prévenir, ils ne font qu'imiter la nature, laquelle entreprend fréquemment de guérir une maladie par une autre.

Je prévois ce qu'on va répondre. Qui ſait, dira-t-on, ſi jamais on auroit eu la petite verole? Et pourquoi dans cette incertitude aller de gayeté de cœur s'y expoſer?

L'objection eſt ſpécieuſe, je l'avoüe; mais, avec un peu d'attention, l'on voit bientôt qu'elle n'eſt que cela. 1°. On doit convenir, que le nombre de ceux qui vieilliſſent, ſans avoir la petite

petite verole, est très peu considérable, en comparaison du nombre de ceux qui en sont tôt ou tard atteints; c'est, selon quelques auteurs, tout au plus 5. sur 100. Or dans cette disproportion, où est l'homme sensé qui puisse se promettre avec certitude qu'il sera du nombre des heureux? La chose est possible, j'en conviens; mais dans ce calcul, il y a dix-neuf contre un à parier, que cela n'arrivera pas. 2°. Au danger d'avoir la petite verole par la voie naturelle de la contagion, il faut ajouter le risque éminent d'en mourir. On a vû * qu'il n'y a que 1. à gager contre 5. ou 6. qu'on n'en réchapera pas; au lieu que, si on se procure la petite verole par inoculation, il y a jusqu'à 500., jusqu'à 1500., jusqu'à 2000. à parier contre 1, qu'on s'en tirera. 3°. On a tout lieu de croire, que ceux qui n'auroient jamais eu la petite verole naturelle, ne prennent jamais la petite verole artificielle. D'habiles gens assurent, que sur 100. personnes qu'on inocule, il y en a toujours au moins 5. à qui cette opération ne donne pas la maladie; ce qui répond précisément à la proportion que d'autres trouvent dans la petite verole naturelle, en-

* Dans le détail des faits que nous avons omis.

entre ceux qui la prennent dans le cours de leur vie, & ceux qui atteignent la vieilleſſe ſans l'avoir jamais. 4°. Enfin, ſi vous ſuppoſez que l'inoculation donne la petite verole à un très petit nombre de ces perſonnes, qui ſans cela ne l'auroient jamais euë, il y a toute apparence qu'elle la leur donnera heureuſement, puiſque ce ſera en agiſſant ſur un levain ſi doux, que la contagion n'auroit pas ſuffi pour le mettre en mouvement. D'ailleurs elle délivrera ces perſonnes de la crainte toujours renaiſſante dans laquelle elles auroient vécu; crainte, non ſeulement incommode & fâcheuſe, mais capable de couter la vie, en faiſant prendre pour des ſymptomes de la petite verole naturelle, ce qui n'en eſt pas, & dans cette ſupoſition, recourir à des remédes peut-être mortels en d'autres maladies.

Quand tout cela ſeroit vrai, replique-t-on, qui peut me garantir, qu'après m'être fait donner la petite verole par inoculation, je ne la prendrai pas de nouveau par contagion?

Vaines allarmes, & qu'il eſt facile de diſſiper, pourvû qu'on daigne ſe rendre attentif aux faits qui ſont déciſifs dans cette matiére! Si je voulois m'appuier ſur des conjectures, je pourrois en propoſer ici, que bien des gens

ſans

ſans doute ne trouveroient pas improbables. Il ſe peut que la petite verole ſoit cauſée par un venin, qui, porté, au moyen du vehicule de l'air & des alimens, dans les poumons & dans l'eſtomac, paſſe delà dans le ſang & dans les humeurs, où il occaſionne le dévelopement d'un levain, lequel produit les puſtules & tous les ſymptomes de cette maladie. Divers habiles Médecins le préſument ainſi; mais dans cette ſuppoſition, que fait-on quand on inocule? On porte immédiatement dans le ſang, ou, ſelon un des plus grands & des plus doctes praticiens, dans le fluide dont les nerfs ſont arroſés, ce même venin contagieux, d'où reſulte le même dévelopement du même levain, la même maladie, les mêmes ſymptomes eſſentiels, mais le tout beaucoup plus adouci & infiniment moins dangereux, à cauſe des préparatifs dont l'inoculation eſt toujours précédée. Ainſi, il n'y a pas plus de danger d'avoir de nouveau la petite verole, quand on l'a priſe par inoculation, que quand on en a été atteint par la voie ordinaire; & de l'aveu du plus grand nombre des Médecins, ce riſque n'eſt guéres qu'imaginaire; ils donnent comme preſque certain, que, généralement parlant, on

n'a la vraie petite verole qu'une ſeule fois dans la vie, & que s'il ſe trouve des exemples du contraire, ce ſont des exceptions, dont l'extrême rareté ne doit ſervir qu'à confirmer de plus en plus la vérité de la régle générale. En un mot, ſuivant eux, malgré tout ce qu'on débite ſur ce ſujet, il eſt auſſi rare d'avoir deux fois la petite verole que de naître d'une conformation monſtrueuſe. Ainſi, qu'on l'ait euë naturellement, ou par inoculation, ce feroit toujours la même choſe; on ne riſqueroit plus de l'avoir de nouveau.

Mais quoi qu'il en ſoit à cet égard, & pour ne pas donner en preuve de ſimples ſpéculations, quelque vraiſemblables qu'elles puiſſent paroître, j'en appelle hardiment au fait, & ici le fait eſt déciſif. Le Dr. Mead, qui a blanchi dans une ſi longue pratique, déclare, qu'il ne ſait pas un exemple de rechute dans la petite verole depuis l'inoculation. Les Médecins, & d'autres perſonnes, dit le célébre Dr. Jurin, ont fait à deſſein diverſes épreuves ſur des enfans & des perſonnes avancées en âge, qui avoient eu la petite verole par inoculation; on les a obligées, non ſeulement de converſer avec des perſonnes actuellement malades de la petite

tite verole naturelle, mais même de les toucher, de les ſoigner & de coucher dans le même lit. Cependant je ne ſache pas qu'il y en ait aucun, ſoit en Turquie, ſoit dans la nouvelle Angleterre, ou chez nous, je n'en ſache pas un, dis-je, qui, après avoir pris une fois la petite verole par l'inoculation, l'ait euë une ſeconde fois par la voie naturelle. Ainſi une perſonne qui a eu la petite verole artificielle, eſt tout auſſi à couvert de l'avoir une ſeconde fois, que ſi elle l'avoit d'abord euë par contagion.

Mais ce n'eſt pas tout. On a inoculé une ſeconde fois des perſonnes qui n'avoient eu que quelques boutons, par une premiére inoculation; & ces perſonnes n'ont pas repris la petite verole. On en a inoculé d'autres qui avoient eu la petite verole naturelle, & l'inoculation ne la leur a point donnée de nouveau. Partout où ces expériences ont été reitérées, elles ont eu le même ſuccès. Et ſi au commencement, on débita le contraire en Angleterre, avec quelque couleur de vérité, la fraude ne demeura pas long-tems cachée; le Dr. Jurin remonta aux ſources, & couvrit d'une honte éternelle quelques-uns de ceux qui s'étoient

prêtés au mensonge. A Geneve, on hésitoit d'inoculer une jeune Demoiselle, qui, l'année d'auparavant, avoit eu un seul bouton de petite verole naturelle, accompagnée de fiévre; dans cette incertitude, on consulta un ami savant qui venoit d'Angleterre, où il s'étoit instruit à fonds sur la matiére, & qui m'a lui-même confirmé ce récit dont on m'avoit envoyé le détail: il conseilla l'inoculation, sur ce principe, que si l'on ne se trompoit pas, & si la jeune personne avoit eu réellement la petite verole, l'inoculation ne la lui donneroit pas de nouveau. On fit donc l'opération; mais point de pustules, point de petite verole; preuve certaine, que l'inoculation ne produit aucun effet, lorsque le levain de la petite verole n'existe pas dans le corps, ou en a déja été expulsé; & qu'au contraire, le levain qu'elle dévelope, est bien celui de la petite verole; lequel une fois expulsé, ne laisse plus aucune crainte de reprendre la maladie.

Mais voici un autre sujet d'inquiétudes. Ne se pourroit-il pas, demande-t-on, qu'en prenant la matiére de la petite verole pour l'inoculer, on prit en même tems le levain d'autres maladies dangereuses & heréditaires, qu'on

porteroit ainsi dans le sang des personnes inoculées ?

Je répons 1o. qu'au lieu d'un doute & d'une question, il faudroit alléguer ici les faits sur quoi l'on fonde ces inquiétudes. Quelque recherche que j'aye faite, je n'ai trouvé aucune preuve bien avérée du prétendu danger dont on cherche à nous effrayer. 2o. Quant à la possibilité de la chose, je m'en rapporte à la décision d'un grand Médecin, & que surement on n'accusera point de n'avoir pas assez consulté l'expérience, c'est le Dr. Mead; il rejette absolument la supposition que j'examine, & ne croit pas, qu'il soit possible que le pus de la petite verole, qui est chargé d'un venin particulier, puisse en même tems être infecté d'un levain d'une autre espéce. Si cela se pouvoit, dit Mr. *Maitland*, comment pourroit-on s'assurer, que les alimens & les drogues ne communiqueroient pas les maladies, & même les qualités naturelles des animaux qui les fournissent? 3o. Enfin, quand la chose, non seulement possible, se trouveroit de plus avérée par des faits hors de conteste, tout ce qu'on pourroit raisonnablement en conclure, c'est qu'il faut prendre garde d'où l'on tire le venin qu'on ino-

inocule; être soigneux de le choisir dans des sujets bien connus, sur-tout dans des enfans d'une bonne constitution, actuellement aussi sains qu'on puisse l'être; & quoi qu'il en soit, on ne sauroit, ni donner trop d'attention, ni prendre trop de précautions à cet égard.

Après tout cependant, repliquent les ennemis de l'inoculation, il y a toujours du risque dans cet usage; risque pour la santé; risque pour la vie; imprudence par conséquent, & peut-être quelque chose de pis, d'y recourir.

J'avoüe que l'inoculation n'est pas tellement sûre qu'elle ne puisse mal tourner; on peut la faire sur des sujets mal constitués, ou mal préparés; il peut arriver, qu'après l'operation, ne se ménageant pas assez, ou se croyant tròp tôt rétablis, ils pêrissent malheureusement; mais cela ne décide de rien contre l'opération elle-même; & quand, durant le cours de la maladie, on verroit mourir quelques-uns des inoculés, sans savoir précisément la cause immédiate de leur mort, je ne sai, sur quoi fondé, on en accuseroit l'inoculation. Prenez 500. personnes; prenez les toutes extérieurement en bonne santé; plusieurs auront peut-être au bout

bout d'un mois payé tribut à la mort. Si elles eussent toutes été inoculées, les mêmes accidens auroient pu avoir lieu, & l'inoculation n'y auroit en rien contribué. Dans le grand nombre de sujets que l'on inoculera, quelques-uns sans doute périront durant le cours de la maladie, mais de toute autre chose que de la petite verole; mille accidens peuvent survenir qui n'y auront pas le moindre rapport, & dont la cause demeurera cachée; seroit-il juste d'en rendre l'inoculation responsable?

Il est vrai, que malgré la solidité de cette réflexion, l'on ne peut dire à personne; »Faites »vous inoculer; & l'on vous répond, que, s'il ne »survient aucun accident étranger à la petite ve»role, vous en réchaperez surement.» Non, il y a toujours, absolument parlant, quelque danger dans l'inoculation; mais j'ai là-dessus plus d'une considération à faire, & elles méritent d'autant plus d'être pesées, que c'est principalement du Dr. Doddrige, ou de son ami, que je les emprunte.

Les risques peu considérables de l'inoculation sont parfaitement assortis à la condition des humains, & aux sentimens dont ils doivent toujours être remplis dans l'état d'épreu-

ve

ve où ils se trouvent ici-bas. Presque toujours l'inoculation a des suites heureuses ; c'en est assez pour déterminer à y recourir ; mais, à la rigueur, elle ne réussit pas toûjours ; & c'est là un motif à y apporter toutes les précautions possibles ; un motif sur-tout à ne rien négliger pour ne pas se rendre indigne d'en obtenir le succès de la bénédiction de ce Dieu à qui appartiennent les issuës de la mort.

Est-ce que tous les jours, choisissant entre deux maux le moins dangereux, on ne s'expose pas à un péril réel pour échaper à un plus grand mal, ou, comme je l'ai dit plus haut, pour se procurer quelqu'avantage précieux ? N'est-ce pas sur ce fondement, qu'on se laisse couper un bras, trépaner, tailler de la pierre, dans l'espérance de prolonger ses jours ? Et que dirai-je du mariage ? La grossesse est toujours accompagnée de quelque danger ; si vous consultez les listes mortuaires, vous trouverez, que, sur soixante femmes dans cet état, il en meurt communément une ; cependant, je n'ai jamais vu, que cette considération ait détourné du mariage comme d'une chose illicite.

Personne, à la vérité, n'est, ni absolument cer-

certain de prendre la petite verole naturelle, ni assuré d'échaper à l'artificielle, s'il se la fait inoculer; mais il est vrai aussi, tout calcul fait, que le danger qu'il y a à attendre la petite vérole naturelle, l'emporte si fort sur le danger de se donner l'artificielle, qu'il n'y a point de comparaison à y mettre, sur-tout dans les tems où la premiére devient générale & cruelle, ainsi que dans les lieux & au sein des familles où elle est plus meurtriére qu'ailleurs. C'est à chacun de peser les circonstances dans lesquelles il se trouve, de balancer le pour & le contre, & d'agir ensuite conséquemment. Les affaires de la vie les plus importantes roulent sur des probabilités. Le guerrier pour ses exploits; le marchand pour son commerce; le laboureur pour ses travaux; le Médecin pour ses ordonnances; tous choisissent le tems & la maniére qui leur promettent, avec le plus de probabilité, un succès favorable. Qui attendroit toujours, pour agir, d'être assuré de l'événement, se condamneroit presque à une perpétuelle inaction; il ne faut jamais se déterminer à la legére, braver le péril, s'y porter, sans en avoir approfondi les difficultés; l'homme prudent voit le mal, &

ſe tient à l'écart; mais les fous paſſent outre; & en portent la peine.

Tant qu'on ne voit aucune raiſon déciſive pour prendre un parti plutôt qu'un autre, il faut s'arrêter; mais quand, après un mur examen, on s'eſt décidé, il faut ſuivre avec courage le parti qu'on a préferé par raiſon. Malheur à ceux qui ont d'autres régles de conduite! L'homme double de cœur, l'homme indécis & irréſolu, eſt inconſtant dans toutes ſes voies.

C'en eſt aſſez, je penſe, pour contenter de bons eſprits, ſur ce que des gens, dont la conſcience eſt éclairée & délicate, ſe doivent à eux-mêmes, dans une affaire, qui ne peut être portée à une certitude parfaite, quoique journellement elle reçoive de nouveaux degrés d'évidence par des expériences conſécutives. Voyons à préſent, s'il nous ſera auſſi facile de lever les ſcrupules qu'on pourroit ſe faire ſur ce ſujet, relativement à la juſtice & à la charité; & pour tout dire, relativement à ce que nous devons au prochain.

On pourroit preſque paſſer ſous ſilence l'objection que l'on tire des préjugés de la multitude, tant elle eſt facile à réſoudre. Convient-

il

il, disent bien des personnes, d'affronter le Public, & de vouloir, malgré le cri général, introduire, dans l'inoculation, une pratique qui fait horreur à tant de gens, comme contraire à l'humanité? Sans examiner, s'il n'y a pas de l'hyperbole dans ce discours, ma réponse est toute prête; la voici.

On doit sans doute de grands égards au Public; mais on ne lui en doit pas, qui n'ayent ni bornes, ni mesure. Si jamais on n'osoit s'opposer à ses sentimens, jamais il ne sortiroit de ses erreurs; toute vérité, qui lui déplairoit, demeureroit proscrite à perpétuité. Il faut donc distinguer les cas. Dans les choses absolument indifférentes, il faut se taire, plutôt que d'offenser le Public; c'est un ménagement qui lui est dû. Dans les choses importantes, il faut observer toutes les mesures possibles, pour n'aigrir & ne scandaliser personne, en osant élever sa voix contre des sentimens & des usages que la coutume a consacrés; il faut prendre son tems, proposer ses idées avec prudence, les exprimer avec modestie, les défendre avec douceur, éviter, autant qu'il se peut, toute qualification odieuse, tant des usages que des principes que l'on combat,

&

& plus encore, des personnes qui les soutiennent; mais, avec ces précautions, la crainte de heurter le Public de front, en l'instruisant, ne doit jamais arrêter un honnête homme. Ce seroit manquer de zéle pour la vérité & pour le bien commun, que de se montrer pusillanime en pareil cas; autant vaudroit laisser périr des malades, de peur de les offenser, ou de leur déplaire, en leur proposant des remédes qu'on prévoit, qui ne seroient pas de leur goût.

Dans ce Public, dont on parle, diverses sortes de personnes jettent les hauts cris contre l'inoculation. Il y en a qui le font par ignorance, par un respect aveugle pour l'autorité de gens qu'ils honorent, par prévention contre tout ce qui s'appelle nouveauté. Il y en a d'emportés, qui, sans entrer dans aucune discussion des faits sur lesquels l'inoculation est fondée, n'y opposent que des déclamations vuides de sens; témoin ce Prédicateur Anglois, qui, après avoir osé dire à ses auditeurs, que l'inoculation étoit une invention du Diable, & que le Diable avoit greffé sur Job la petite verole confluente, finissoit ce beau Sermon, en s'écriant; *Que l'athée & le profane, que le payen & l'incrédule, que de telles gens inoculent*

lent

lent & se fassent inoculer &c.! Il y en a qui ne prennent feu contre l'inoculation, que par jalousie des succès de ceux qui les premiers l'ont introduite; pendant que d'autres sont poussés à la décrier par des vues encore moins excusables. Mais je demande, si l'on croit sérieusement, que la charité doive s'étendre jusqu'à fermer la bouche à des gens bien intentionnés, dans l'appréhension d'offenser des gens qui ne l'ouvrent & ne crient que par des motifs si frivoles ou si bas? Quel droit ces derniers ont-ils d'imposer silence à ceux qui pensent autrement qu'eux? Sur quoi fondés, s'érigent-ils en dictateurs, pour proscrire, sans examen, toute découverte qui leur déplait? En vérité, si de pareilles gens se scandalisent de l'inoculation, tant pis pour eux! Le sage ami du pieux Doddrige s'aigrit, quand il en vient sur leur sujet. *Que ces impertinens censeurs*, dit-il, *apprennent à vivre paisiblement, & à faire leurs propres affaires; je leur conseille, en ami, de s'épargner la mortification de voir, à quel point les gens, qui savent penser, font peu de cas de leurs clabauderies si peu charitables & si furieuses.*

Mais ce n'est pas là un langage qu'on dût

tenir indifféremment à tous ceux que l'inoculation revolte ; tous ne se refusent pas au raisonnement & à la discussion ; plusieurs veulent bien écouter. Qu'ils écoutent donc à cette heure, & qu'ils me pardonnent la liberté que je prens de leur proposer ici une seule question. Que doit faire un homme, qui est persuadé en sa conscience, sur des raisons dont l'évidence le frape, & qu'il est tout prêt à déduire, que l'inoculation est une découverte essentielle à la conservation du genre humain ? On avoüera, j'espére, que cet homme, s'il veut se conduire en bon citoyen & en bon Chrêtien charitable, doit indispensablement travailler, de tout son pouvoir, à persuader l'inoculation, à en favoriser les essais volontaires, & à en publier les effets heureux. Pourquoi lui feroit-on un crime de ce qu'il a le courage de parler comme il pense, & de recommander ce qu'il regarde comme nécessaire à ses concitoyens ?

Mais quoi, replique-t-on, est-il permis sous ce prétexte d'exposer la vie d'autrui, de procurer à autrui une maladie qui peut le coucher dans le tombeau ? Doit-on s'étonner que de pareilles entreprises revoltent ? Quelle entre-

meprise? A entendre parler de la sorte, on croiroit, que les Inoculateurs demandent main-forte au gouvernement pour obliger tout le monde à subir cette opération. Il n'est sans doute pas permis de contraindre aucune personne, parvenuë à l'âge de raison, à se faire inoculer; mais il est plus que permis, il est bienséant, il est du devoir à quiconque croit cette opération salutaire, de la conseiller à sa famille, à ses amis, à tous ceux qui mettent quelque confiance en ses lumiéres, & qui lui font l'honneur de le consulter. Je ne me chargerois pas de l'apologie d'un pére & d'une mére, qui pousseroient le despotisme jusqu'à vouloir forcer des enfans déja adultes & en âge de raison, à subir l'inoculation malgré eux; outre que leur repugnance & leur crainte augmenteroient le péril, il suffit, qu'il y ait quelque risque à se faire inoculer, quoiqu'il se réduise à très peu de chose, pour n'employer absolument que la voix de la persuasion, quand il s'agit d'y déterminer quelqu'un.

L'objection ne porte donc que sur les petits enfans; elle n'est d'aucun poids, que par rapport à eux; & c'est à chacun de se consulter sur ce qu'il croit devoir aux siens. Si l'on

ſe fait un ſcrupule de les inoculer, dans un âge où ils ne ſont pas en état d'y conſentir par raiſon; qu'on différe, juſqu'à ce qu'ils le puiſſent, ſi la Providence les conſerve. Mais ſi l'on eſt plus frappé, d'une part, de la conſidération du peu de danger auquel on les expoſe, & de la tranquilité qu'on ſe procure, comme à eux, en les faiſant paſſer par l'inoculation dès l'âge de ſix ou ſept ans; ſi, d'autre part, on eſt plus affecté de l'idée du péril viſible où on les laiſſe, & des continuelles allarmes dans leſquelles il faudra les élever, & les voir avancer en âge, en differant de les faire inoculer; ſi, dis-je, ces réflexions paroiſſent d'un poids ſupérieur à celui des ſcrupules dont je viens de parler, dès-lors il n'y a plus à balancer; un pére & une mére feront, pour leurs enfans, ce qu'ils voudroient que l'on eût fait en pareil cas pour eux-mêmes; ſans uſurper ſur la vie de ces chers enfans un droit qui ne leur appartient pas; ſans manquer le moins du monde envers eux à ce que la tendreſſe la plus affectueuſe exige; ils ſe détermineront pour eux à l'inoculation, comme à un moyen, dont, humainement parlant, l'efficace eſt telle, qu'ils ont tout lieu

d'ef-

d'espérer, qu'en l'employant à propos, ils préserveront leurs enfans des cruelles atteintes d'un mal, dont la mort même n'est pas toujours la suite la plus affligeante.

Cependant, reprend-on, l'événement est incertain; & s'il ne répondoit pas aux espérances qu'on y a fondées; si un enfant chéri mouroit des suites de l'inoculation, quel coup, bon Dieu! à la tendresse paternelle! pourroit-on jamais s'en consoler?

A ce langage je reconnois tout l'ascendant du cœur sur l'esprit; je le sens, & ce n'est pas sans émotion que j'y réfléchis. Oui, c'est la tendresse qui le dicte; c'est du sein des entrailles paternelles que cette voix sort; elle me touche; j'en aime le principe; & peu s'en faut, qu'ébranlé, je n'en suive la premiére impression, jusqu'à en aprouver les sentimens. Tenons nous pourtant sur nos gardes; il est juste que l'esprit ait la liberté de parler à son tour; & s'il est éclairé, ses représentations ne doivent pas être dédaignées.

D'où naissent ces funestes appréhensions d'un événement sinistre? Elles ne peuvent venir, que de ce qu'on est mal persuadé de l'efficace de l'inoculation; & alors, il ne faut s'y prêter, ni

ni soi, ni les siens : tant que vous doutez, si cette pratique est préférable à l'attente de la petite verole, vous devez vous y refuser. La prudence ne se détermine que pour ce qui paroit le meilleur. Au milieu de vos doutes, si l'opération tournoit mal pour vous-mêmes, vous mourriez, en vous faisant mille reproches de l'avoir hazardée ; ou, si elle emportoit vos enfans, vous seriez au désespoir de les y avoir exposés. Mais, si au contraire, vous vous étiez bien convaincu, qu'il y a incomparablement plus de sûreté à prendre la petite verole artificielle, qu'à attendre la petite verole naturelle ; il est clair, qu'au cas que cette derniére emportat vos enfans, ou vous-mêmes, vous seriez inconsolables de ne l'avoir pas prévenuë par l'inoculation.

Qu'on y prenne bien garde ; & qu'une illusion de tendresse ne fasse pas mal-à-propos taire la raison. Tout dépend ici de la persuasion de l'esprit. Quand une fois on s'est persuadé que tel ou tel parti est le meilleur en soi, il ne reste plus qu'à le prendre & qu'à agir conséquemment, si l'on en est le maître ; l'événement est dans la main de Dieu. Dès là que, convaincu par des faits, je tiens pour in-

indubitable, qu'il n'y a rien à risquer dans l'inoculation de la petite verole, en comparaison du danger que l'on court, si l'on est atteint de cette contagion par la voie ordinaire, comme il est très probable qu'on le sera, il ne doit plus me rouler dans l'esprit de scrupules sur le succès, parce que le succès dépend des dispensations de la Providence; dispensations, dont il n'y a que l'événement qui puisse m'instruire.

C'est parler trop foiblement; je soutiens qu'il est impossible, que la crainte d'un sinistre événement arrête des gens véritablement persuadés en leur conscience de la convenance de l'inoculation. Cette crainte agitera plus ou moins leur ame, il faut s'y attendre; parce qu'il s'agit d'une affaire où l'on ne peut se déterminer, ni pour ni contre, que sur des probabilités; mais cette crainte ne les empêchera pas de se déterminer & d'agir, parce que les probabilités leur paroîtront, d'un côté si foibles, & de l'autre si fortes, si décisives, qu'il ne leur sera pas possible de balancer sur le choix. Je connois des péres & des méres, aussi tendres pour leur famille qu'il puisse y en avoir, mais qui nés, élevés, confirmés par l'expérience dans le

le systême de l'inoculation, ne conçoivent pas, que des gens, qui aiment leurs enfans, puissent hésiter à les faire inoculer. Si la génération présente franchissoit le pas, & triomphoit de ses scrupules par raison, la génération suivante tiendroit un langage tout contraire à celui que la multitude tient aujourd'hui; on diroit, qu'il est inconcevable, que des péres & des méres puissent être tranquilles sur le sort de leurs enfans, jusqu'à-ce qu'ils ayent été inoculés. On s'étonneroit que les Souverains, dans tous les Etats, n'ayent pas facilité, par toutes sortes de moyens légitimes, l'usage d'une opération si avantageuse à la société; peut-être iroit-on jusqu'à faire un crime aux Ministres de l'Evangile de ne l'avoir pas recommandée, & aux Médecins, de n'en avoir pas généralement donné l'exemple. Au lieu qu'aujourd'hui le préjugé combat la raison, ils plaideroient de concert; les sentimens du cœur assortiroient les lumiéres de l'esprit; & la voix de la nature se monteroit sur un autre ton. Un homme qui, sur 2000. ou sur 1500. enfans sauvés par l'inoculation, verroit, au contraire, le sien succomber, & en mourir, regarderoit cet événement comme une suite naturelle de l'ordre

des

des choses; J'ai fait mon devoir, diroit-il, j'ai employé, pour conserver les jours de cet objet chéri de ma tendresse, le moyen que j'y ai cru le plus propre, une précaution que le Ciel a fait découvrir aux hommes dans cette vuë, & qui presque toujours produit son effet; mais ce moyen, Dieu n'a pas trouvé à propos de le bénir selon mes vœux; que dirai-je? *C'est l'Eternel, que sa sainte volonté soit faite.*

Ceci, comme l'on voit, méne directement à la troisiéme & derniére classe d'objections qui me reste à examiner. Vous parlez de Dieu, dira-t-on, & de soumission à sa volonté: mais n'est-ce pas manquer à la confiance qui lui est duë, que de dévancer ses ordres, en se donnant des maux à soi-même, ou en les donnant à sa famille, sans attendre qu'il les envoye?

J'ai, ce me semble, prévenu cette difficulté, en faisant voir, que l'inoculation est moins un mal qu'on se donne, qu'une précaution que l'on prend pour le rendre moins dangereux. Mais je veux bien me prêter à une discussion ultérieure sur ce sujet; elle est plus nécessaire qu'on ne le pense, à l'envisager sous le point de vuë dans lequel il se présente ici; car, quel-

les idées que celles qu'on se fait communément de la confiance en Dieu! Ne disputons point: je fais consister essentiellement la confiance en Dieu, à être persuadés que si nous sommes gens de bien, & que nous fassions tout ce que nous pouvons faire pour nous délivrer des maux qui nous menacent, ou qui nous pressent, & pour nous procurer ou nous conserver les biens essentiels à nôtre vrai bonheur, ce grand Dieu ne refusera pas d'exaucer nos priéres, & de faire réüssir nos soins, autant que sa gloire, nos vrais intérêts & les régles d'un sage gouvernement pourront le permettre.

D'un côté donc, sans la vertu, la confiance n'a aucun fondement solide, & l'on n'a aucun titre pour se promettre d'être exaucé; de l'autre, si, avec toute la pieté possible, & au milieu des priéres les plus ferventes, on attend tranquillement de Dieu ce qu'on souhaite, sans faire en même tems tous les efforts dont on est capable pour donner du succès aux moyens propres à le procurer, la foi en Dieu n'est que fanatisme, ou que présomption.

Dès-là qu'il est démontré, que, par l'ordre que Dieu a établi dans la nature, telle ou telle cause produit ordinairement tel ou tel effet; il

il eſt, non ſeulement du bon ſens, d'employer le moyen pour obtenir la fin, & de mettre la cauſe en œuvre pour avoir l'effet; j'ajoute de plus, que c'eſt un devoir, un devoir indiſpenſable, & tellement indiſpenſable, que comme on ne ſauroit entreprendre raiſonnablement de ſéparer ces deux choſes, on ne peut, ſans offenſer Dieu, négliger de faire uſage de l'une en demandant l'autre.

Un homme qui, ſous prétexte qu'il ſe confie en Dieu pour la conſervation de ſes jours, ne voudroit ni manger ni boire, paſſeroit, à juſte titre, pour inſenſé. On porteroit le même jugement d'un malade, qui, ſous ombre que c'eſt Dieu qui guérit, refuſeroit de prendre les remédes que l'expérience a fait connoître, comme autant de moyens préparés par la bonté divine pour la guériſon du mal dont il eſt atteint. Dans ces cas, on diroit; Comme, ſelon l'ordre que Dieu a établi dans la nature, il faut manger & boire, ſi l'on veut vivre; de même, il faut recourir à tel & tel reméde, ſi l'on veut guérir de tel & tel mal; il faut prendre telle ou telle précaution, ſi l'on veut ſe préſerver de tel ou tel accident. Quoique la puiſſance de Dieu ne ſoit pas bornée à

ces

ces moyens, cependant point d'espérance de vivre sans alimens; point de se guérir de certains maux sans remédes; point de se préserver de certains accidens, sans de certaines précautions, parce que, selon la constitution des choses dont Dieu est le sage Auteur, tout cela est lié comme des effets le sont à leurs causes, & des causes à leurs effets. D'où il s'ensuit, que la confiance qu'on met en lui, n'est autre chose qu'une attente raisonnée; que si rien ne s'y oppose d'ailleurs, Dieu bénira l'emploi que l'on fait des moyens naturels qu'il a prescrits pour faire vivre, & vivre en santé.

Par conséquent, si je tiens pour démontré, par des faits incontestables, que l'inoculation de la petite verole est un moyen, comme infaillible, pour préserver des tristes effets de cette cruelle contagion, bien loin de manquer de confiance en Dieu en y recourant, j'en manquerois au contraire, en n'y recourant pas. Dans un temps où la petite verole, devenuë épidémique, en fait tomber mille à notre gauche, & dix mille à notre droite, la réflexion que je fais est si pressante, que je ne sai ce qu'on peut y opposer de décisif.

Le Théologien de qui *Doddrige* a publié le

traité,

traité, parle là-dessus avec une énergie remarquable. » Je ne crains pas, dit-il, de demander ici à tout Chrétien, qui a de la délicatesse de conscience, s'il peut implorer la protection de Dieu contre la petite verole, & se la promettre sans présomption, pendant qu'il refuse de recourir à l'inoculation? Convaincu, que vous risquez de prendre ce funeste mal, vous savez, en même temps, que la bonne Providence a fait découvrir un préservatif puissant pour vous garantir de sa violence, & vous ne recourez pas avec un empressement plein de gratitude à l'usage de ce moyen; peut-être en faites-vous au contraire le sujet de vos plaisanteries; peut-être blamez-vous & condamnez-vous ceux qui, dans la droiture de leur cœur, prennent le parti d'y recourir. Au lieu que vous fermez les yeux à la lumiére, au péril probable de votre vie & de celle des personnes qui dépendent de vous; pesez la chose tranquillement & sans prévention; demandez-vous ensuite à vous-même, si c'est là une conduite bien-séante à des Chrêtiens? Voyez si vous êtes en état de la justifier aux yeux de vos semblables & à vos propres yeux; voyez surtout

» tout quelles raisons vous en pourrez rendre
» au Juge suprême, quand il vous appellera à
» comparoître devant lui. «

Voilà, si je ne me trompe, des réflexions bien fortes, des considérations bien pressantes, pour justifier l'innocence des Inoculateurs. J'appréhende néanmoins qu'il n'y ait encore des gens qui disent, qu'inoculer la petite verole, c'est *tenter Dieu*.

J'entens tous les jours tenir ce langage; mais ceux qui le tiennent, comprennent-ils bien ce qu'ils disent? *Dieu ne peut être tenté de maux*; on ne sauroit le dire, au sens propre & littéral, sans absurdité & sans blasphême. D'un côté, sa suprême élévation, & sa parfaite béatitude, ne permettent pas qu'il soit susceptible d'aucune impression de la part de ses créatures: de l'autre, sa souveraine perfection, son infinie sainteté, le mettent au-dessus des moindres atteintes du mal moral; il ne peut donc pas réellement *être tenté*. La Révélation & la Philosophie détruisent également cette idée; c'est par conséquent au figuré & dans un sens impropre, que l'Ecriture dit quelquefois qu'on *tente Dieu*; & je trouve, que cette expression a trois significations principales,

les, mais dont aucune ne peut être appliquée à la charge des Inoculistes, sans blesser les loix de la vérité & de la charité.

On tente Dieu, lorsque, dans un esprit d'incrédulité, on essaye si l'on pourra l'engager à donner de nouvelles preuves de sa Providence, & de la vérité de ce qu'il dit; ou, à faire ce qu'on exige de lui, en signalant sa puissance d'une maniére extraordinaire; comme lorsque les Israëlites, manquant d'eau dans le désert, & commençant à douter de la protection de Dieu, s'écrioient; *Le Seigneur est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas?* On tente Dieu, lorsqu'on se met volontairement dans un péril duquel on ne peut être dégagé, à moins que Dieu n'intervienne, en délivrant par un miracle, & pour essayer s'il le fera; comme lorsque le Démon avoit l'insolence de dire à Jesus-Christ, après l'avoir transporté sur les creneaux du Temple de Jerusalem; *Si tu es fils de Dieu, jette-toi en bas.* On tente Dieu, quand on péche à tête levée avec autant d'effronterie que si on le faisoit à dessein de défier sa puissance, & de voir si l'on ne peut pas l'offenser impunément.

Mais auquel de ces trois sens les Inoculistes sont-

sont-ils accusés de tenter Dieu? Je suis bien sûr que ce n'est pas au troisiéme; il y auroit une méchanceté & une folie impardonnable, à les taxer de braver Dieu & son pouvoir suprême, en l'offensant audacieusement, & comme à dessein, par l'inoculation. Ce ne peut pas être non plus au second sens; car, à moins d'avoir perdu l'esprit, on ne peut pas penser que l'inoculation mette dans un péril dont on ne peut se retirer que par un miracle. Moins encore enfin est-ce au premier sens; car ceux qui se font inoculer ne doutent pas que Dieu ne puisse les délivrer de la petite verole naturelle, tout aussi aisément que de l'artificielle; ils ne lui demandent ni prodige ni rien de semblable.

Quelles sont donc encore une fois les idées qu'on a dans l'esprit, quand on dit que recourir à l'inoculation, c'est *tenter Dieu*? Je ne sai si j'oserai l'avoüer; je croi qu'on n'en a point, ou qu'on n'en a que de fort vagues & de fort obscures, quand on parle ainsi.

Quelques-uns peut-être veulent dire, qu'on fait voir que l'on manque de confiance en Dieu & d'acquiescement aux dispensations de sa Providence, lorsqu'on se donne la petite verole avant

avant qu'il l'envoye, & sans savoir si on l'auroit jamais euë. Mais cela ne dit rien de plus que l'objection précédente; j'y ai amplement répondu.

D'autres peut-être veulent dire que c'est en quelque sorte forcer Dieu à consentir, qu'on ait la petite verole plutôt qu'on ne l'auroit euë, & l'obliger de s'accommoder à nos arrangemens, au lieu d'acquiescer humblement aux siens. Mais, en ce cas, que de gens coupables! Il faudra dire que l'on tente Dieu dès que l'on prend des remédes, comme on le fait tous les jours, pour prévenir de certains maux dont on est menacé, sans savoir si c'est la volonté de Dieu que l'on passe par ces épreuves, ou pour hâter d'autres maux que peut-être on n'auroit pas eu de quelques années sans cela; jamais il ne faudra faire aucune opération de Chirurgie possiblement mortelle, à moins qu'on n'ait une révélation qui assure qu'on ne peut être guéri que par ce moyen là. Je ne sai même, si de ce principe il ne résulteroit pas, que toute personne de l'autre sexe, qui, douée du don de continence, peut se passer du mariage, commettroit un crime, en donnant la main à un époux, au risque des suites fatales

& trop communes d'un pareil engagement. En un mot, si c'est tenter Dieu, que d'exposer sa vie à un péril possible sans une nécessité absolue, il n'y a plus moyen de prendre innocemment aucun reméde par précaution; une saignée peut coûter la vie, un purgatif peut être mortel. Et que parlé-je de remédes? Dans cette supposition l'on trouvera du crime dans les choses les plus innocentes; un voyage de curiosité, ou même d'intérêt, offensera le Ciel, pour peu qu'il soit dangereux. Par terre, que de risques pour la vie! Sur mer, quelle redoutable fureur que celle des vents & des ondes! Je m'arrête; il y a trop d'absurdité dans la pensée que j'examine, pour y perdre plus de temps. Mais n'est-il pas triste, qu'il ne faille que quelques grands mots, dont on détourne le sens à la faveur d'un stile figuré, pour donner un air de vraisemblance aux plus odieuses imputations?

Une objection, dont le principe est vrai, & dont la conséquence paroit l'être, prend ici la place de cette frivole dispute de mots. *Les jours de l'homme sont comptés*, dit-on avec Job; Dieu a fixé le nombre de ses mois; il lui a marqué des bornes qu'il ne passera point;

&

& si cela est, si les arrangemens éternels du plan de Dieu doivent avoir leur effet, pourquoi ne pas attendre le moment qui étoit marqué pour avoir la petite verole, sans essayer vainement de le prévenir? D'ailleurs, si l'on doit en mourir, on n'en échapera pas, à quoi bon l'inoculation?

J'adore humblement les décrets de la suprême Intelligence, qui gouverne cet Univers, ouvrage magnifique de son infinie puissance; & persuadé qu'il n'arrive rien que comme Dieu l'a prévû & préordonné, je tiens pour assuré que nos temps sont dans sa main avec tout le reste de ses œuvres.

Mais 1°. je crois, que Dieu a tout ordonné d'une maniére digne de lui, convenable à nôtre nature, assortie à nôtre liberté, tendante au plus grand bien de la totalité des créatures intelligentes. Quoique je n'aye qu'une notion très imparfaite des loix du plan général que l'infinie sagesse de Dieu a préferé comme le meilleur, je ne laisse pas d'en regarder les arrangemens comme la source pure de l'entiére confiance que nous devons mettre au Seigneur, en tâchant de faire, avec l'assistance de sa grace, un bon usage de nos fa-

cultés pour lui obéir & nous rendre heureux.

Je conçois 2°. que, dans les arrangemens de la ſageſſe divine, les moyens ſont toujours appropriés & ſubordonnés à leurs fins; c'eſt-à-dire, qu'en préordonnant tel ou tel événement par l'action des hommes, elle a toujours préordonné, que les hommes ſe détermineroient librement à cette action, & que pour l'opérer ils employeroient librement les moyens propres à la produire. S'il faut que par un exemple je dévelope mieux ma penſée, l'hiſtoire du naufrage de *St. Paul* me le fournira; il étoit arrêté, que cet Apôtre, & ſes compagnons de voyage, ne périroient point; un Ange du Ciel étoit venu le lui annoncer au fort de la tempête. Et que fait-il en conſéquence? ordonne-t-il de faire ceſſer la manœuvre? de livrer le vaiſſeau aux vents? de permettre aux matelots de gagner l'eſquif, & d'abandonner le reſte de l'équipage? Tout au contraire, il dit au centenier qui commandoit ſur le vaiſſeau, & aux ſoldats de ſa troupe; *ſi ceux ci, ſi les matelots ne demeurent dans le navire, vous ne pouvez point vous ſauver*; il fait couper les cordes de l'eſquif, de peur qu'on ne s'y jette; il perſuade à tout l'équipage de prendre de la nourriture, pour

avoir

avoir plus de force; on allége le vaisseau, on le dirige vers l'endroit le plus convenable pour échouer plus avantageusement; il échouë; chacun se sauve, & personne ne périt. Ainsi le conseil de Dieu eut son entier accomplissement. Personne ne périt; mais comment? c'est que tout le monde fit ce qu'il faloit faire pour se sauver. Quand donc, dans les tempêtes qu'excitent nos maladies, nous saurions d'avance l'événement, tel que Dieu l'a prévû d'avance, aussi, nous conclurions, qu'il a prévû que nous l'acheminerions nous-mêmes par nos soins, en faisant usage des moyens les plus convenables pour cela.

Mais 3°. comme, dans le cours actuel des choses, il ne vient point d'Ange du Ciel nous notifier ce qui nous arrivera; ce n'est pas la persuasion des décrets de Dieu qui doit régler nos actions, c'est la connoissance de sa volonté, telle qu'elle nous est notifiée par la conscience & par la révélation. Pendant que les loix de Dieu dirigent nos pas, l'idée de ses decrets doit animer nôtre confiance, ou préparer nôtre résignation; il n'est pas possible de renverser cet ordre sans donner dans le sistême d'une fatalité absoluë; systême, qui faisant envisager tout ce

qui arrive comme physiquement nécessaire, est l'éponge de toute religion, le prétexte des crimes les plus affreux, ou le principe des contradictions les plus énormes.

Voyez les Turcs; Mahomet leur a commandé de ne point abandonner les maisons où est la peste, parce que Dieu a compté leurs jours & qu'il a prédéstiné ce qu'ils doivent devenir, de sorte qu'ils visitent aussi familiérement les pestiférés, que nous faisons nos amis qui ont la pierre, la goute, ou la fiévre. On en voit même qui dépouillent ceux qui meurent de contagion, qui se revêtent de leurs habits sur le champ; & les sains & les malades couchent ensemble : mais qu'en arrive-t-il? Des familles entiéres périssent miserablement. D'un autre côté, grand nombre se moque des préceptes de l'Alcoran à cet égard; ils fuyent le mal, ils se retirent dans des villages éloignés; c'est l'usage des *Cadis* ou gens de loi, qui conservent ainsi leurs jours, pendant que la multitude périt dans une ignorante & brutale obstination. Et malgré la décision du Prophête, cinq de leurs principales sectes nient le dogme de la prédestination absolue tel qu'il l'a enseigné, en l'expliquant à leur maniére d'une façon qui le détruit.

Dieu

Dieu entend, que nous ne négligions rien pour conſerver nôtre vie, à ſa plus grande gloire; ſi nous manquons volontairement à ce devoir, ce ne ſera pas une excuſe à lui alléguer, que de dire, Nous ignorions à quoi nous étions prédeſtinés; nous le ſommes à lui obéir; rien de plus certain. On lui obéit, en prenant toutes les meſures que l'on peut prendre, pour conſerver des jours dont on lui eſt comptable; ſi donc l'inoculation y eſt propre, il faut ſe faire inoculer; & ſi toujours elle produiſoit cet effet, ce ſeroit un crime inexcuſable que de n'y pas avoir recours.

Du reſte, on voit aſſez, ſans que je le diſe, 4°. que la difficulté propoſée a deux défauts particuliers, qui ſeuls ſuffiſent pour l'anéantir; l'un eſt qu'elle prouve trop; car, ſi la conſéquence en étoit juſte contre l'inoculation, elle le ſeroit de même contre toutes les précautions poſſibles pour prolonger notre vie, & même pour pourvoir à nos beſoins. L'autre défaut, c'eſt que l'objection peut ſe retorquer ſans replique contre ceux qui la propoſent; car ſi les arrangemens éternels du plan de Dieu doivent dans le tems avoir leur effet, où peut être le crime de l'inoculation? Si je dois en mourir, j'en

mourrai; si je dois en réchaper, j'en réchaperai; l'événement fera *tenir le conseil de Dieu*; je n'anticiperai, ni le tems de ma mort, ni celui de ma délivrance; je ne changerai en rien ce qui a été arrêté par rapport à l'un ou à l'autre touchant la maniére de les amener; on m'inoculera; si c'est heureusement, je bénirai Dieu de cette destination favorable; si c'est malheureusement, j'y acquiescerai avec respect; & quittant cette loge terrestre pour aller dans le céleste séjour, Maintenant, dirai-je, mon heure est venuë, Dieu sçait mieux que moi ce qui m'est le plus avantageux.

La seule chose qu'on puisse repliquer, avec quelque apparence de raison, à toutes les réflexions que je viens de faire, c'est, qu'après tout, Dieu seul est le maître de notre vie, le maître d'en disposer; & je ne saurois exprimer, ni avec plus de clarté, ni avec plus de force, la conséquence qu'on prétend tirer de ce principe, qu'en rapportant ici tout au long ce qu'a eu la bonté de me faire parvenir là-dessus la main polie d'un inconnu, qui sachant que je travaillois sur cette matiére, vient de m'adresser ce qui suit.

Je conviens, dit-il, des avantages de la

petite

petite verole inoculée ſur la petite verole naturelle, quoique la prévention en faveur de l'inoculation, & l'amour du ſyſtême, ayent peut-être fait exagerer ces avantages, ainſi que les inconvéniens & le danger de la petite verole priſe naturellement.

Toutefois, en prenant au rabais & les dangers de celle-ci, & les avantages de l'inoculation, les faits parlent hautement en faveur de la nouvelle pratique.

Peu frapé de diverſes difficultés qu'on y oppoſe, une ſeule m'arrête; la voici.

On ne diſconviendra pas, qu'en me faiſant inoculer la petite verole, je n'ai point une certitude phyſique de n'en pas mourir: Cette probabilité de mort dans l'inoculation, accordée, je demande, ſi je ſuis aſſez maître de ma vie, pour oſer hazarder cette vie de mon plein gré, lorſque la Providence ne m'y appelle pas; la hazarder, dis-je, ne fût-ce que dans la proportion d'un contre deux mille?

Certainement je dois employer pour la conſervation de ma vie tous les moyens qui me ſont connus; auſſi j'évite avec ſoin les lieux infectés & les perſonnes attaquées de la petite verole; je vis de régime; j'uſe, autant que

cela

cela se peut, d'une préparation habituelle, & je prens les mêmes précautions à l'égard de mes enfans, sur-tout dans le tems que la petite verole régne. Ces moyens de conservation, que la raison m'indique, ma conscience ne peut les desapprouver, parce qu'ils ne m'exposent absolument à aucun danger, ni à aucun mal. Mais en est-il de même dans l'inoculation? je me donne, ou du moins j'excite en moi un mal réel; je m'expose, de mon propre choix & sans vocation, à un danger de mort.

M'est-il licite, à moi, créature dépendante, & comptable, d'exposer le moins du monde cette vie, qui est un bien, un don, mais qui n'en est pas moins un dépôt?

Pour répondre à cette difficulté si sagement exposée, je n'aurai guére qu'à réünir quelques-unes des considérations que j'ai déja faites, qu'à les déveloper un peu davantage, & qu'à les renforcer, en y ajoûtant un petit nombre de réflexions plus directement appropriées à ce dont l'anonyme fait le fort de son objection.

1. D'abord, j'adopte son principe; la vie est un bien, un don, mais elle n'en est pas moins un dépôt, dont je suis comptable, & qu'il

qu'il ne m'eſt pas permis de hazarder de mon plein gré, ou d'expoſer le moins du monde, ne fût-ce que dans la proportion d'un contre deux mille, lorſque la Providence ne m'y appelle pas.

2. Je ſuis aſſuré, que de ſon côté l'anonyme ſouſcrira ſans difficulté à la propoſition contraire, qui ſe déduit du principe dont nous convenons, ſavoir, que ſi la Providence nous appelloit à hazarder, à expoſer ce précieux dépôt dans telle proportion que ce fût, nous ne devrions pas balancer un moment d'obéir.

3. Par conſéquent, toute la queſtion ſe réduit à ſavoir, à quelles marques nous pouvons juger avec certitude que la Providence nous appelle ou qu'elle ne nous appelle pas à hazarder notre vie. Si la perſonne qui a daigné me propoſer la difficulté appliquée à l'inoculation, avoit bien voulu s'étendre un peu ſur cet article, je ne doute pas que les lumiéres qu'elle y auroit répanduës, ne m'euſſent été d'un grand ſecours, pour m'aider à lever ſes ſcrupules d'une manière ſatisfaiſante.

4. Abandonné à moi-même, & cherchant moins à décider qu'à m'inſtruire, j'avouë mon ignorance; je confeſſe de nouveau, que je ne con-

connois point d'oracle infaillible à consulter, aucun signe absolument certain des volontés de la Providence, sur la conduite que nous devons tenir pour conserver notre vie, soit en prévenant les maux qui y sont funestes, soit en y remédiant; mais seulement, des raisons probables, & tirées, soit du caractère de ces maux & de la qualité des remédes que l'art y oppose, soit de la nature des événemens & de la combinaison de leurs circonstances; de sorte qu'après avoir humblement prié Dieu de nous diriger dans notre choix, il ne nous reste plus qu'à prendre le parti qui nous paroit probablement le meilleur: alors, ce parti est tellement censé être la voie dans laquelle la Providence nous conduit, quoiqu'indirectement, qu'en le prenant, & en y entrant, on peut dire, la Providence m'appelle à cela. Je présume, que l'anonyme lui-même goûteroit ces idées; car, après avoir dit, que nous ne devons pas hazarder notre vie, lorsque la Providence ne nous y appelle pas, il ajoûte, Certainement je dois employer pour la conservation de ma vie tous les moyens qui me sont connus & que la raison m'indique. Ainsi ces moyens connus sont la voix de la Provi-

dence;

dence; la raiſon les indique comme en ſon nom; jamais on ne peut dire d'un homme qui les met en pratique, qu'il fait de plein gré, & de ſon propre choix, ce à quoi la Providence ne l'appelle pas.

5. Mais que ſera-ce, ſi, dans l'emploi de ces moyens connus pour la conſervation de la vie, il y a quelque mal à ſouffrir & quelque danger à courir? L'anonyme ſemble dire, qu'en ce cas, la conſcience les deſaprouve, & que par conſéquent on n'y a point de vocation. J'oſerois pourtant douter, que cette déciſion ſoit la ſienne, parce qu'elle ne me paroit pas ſeulement vraiſemblable. Des moyens qui, ſi on les employoit pour ſauver la vie, expoſeroient ſelon toutes les apparences à la perdre, ne ſeroient certainement pas indiqués par la raiſon, la conſcience ne pourroit que les deſaprouver; on agiroit ſans vocation, & ſans y être appellé par la Providence, en s'en ſervant. Mais ſi, dans l'emploi de ces moyens, on courroit probablement beaucoup moins de riſque pour la vie, qu'en ne les employant pas, il me paroit que le mal qu'on y ſouffriroit, & que le danger auquel on s'expoſeroit, ne devroit pas empêcher d'y recourir; que la conſcience ne

pour-

pourroit pas raiſonnablement y mettre obſtacle, & qu'il ſeroit vrai de dire, qu'en cas pareils, la Providence appelle à expoſer ſa vie pour la conſerver. On a vû des gens guéris, contre toute attente, par des remédes auxquels on n'auroit jamais attribué une pareille efficace; les uns de la pierre, par exemple, les autres de l'hydropiſie; mais comme ces cas ſont très rares, & qu'au contraire la ponction pour le dernier de ces maux, & la taille pour le premier, ſont des opérations dont le ſuccès ſauve très ſouvent la vie à ceux qui en ſont atteints, quoique très ſouvent d'autres y ſuccombent, perſonne ne juge, que ce ſoit offenſer Dieu, uſurper ſes droits, empiéter ſur ſon empire, que de s'expoſer aux riſques de ces terribles opérations; on les conſeille aux malades; on leur repréſente, que c'eſt là le ſeul moyen connu que la raiſon indique pour leur conſervation; & quoiqu'ils s'y expoſent à beaucoup de mal, & à un grand danger; quoiqu'ils n'ayent, ni une certitude abſoluë d'être guéris par l'opération, ni une démonſtration de périr en s'y refuſant, leur conſcience ne deſaprouve pas qu'ils s'y prêtent, comme à la reſſource la plus apparente, en eſpérant

rant que Dieu y répandra sa bénédiction, si leur rétablissement est convenable.

6. Il est vrai qu'on ne peut pas raisonner de cette manière, quand il est question, non de guérir, mais de prévenir quelque mal; généralement parlant, les gens sages ne s'avisent guéres de prendre des remédes pour prévenir des maux auxquels ils ne sont pas sujets, & dont ils ignorent si jamais ils seront atteints; il n'y a que les cas de contagion où la chose soit raisonnable; & plus la contagion est dangereuse, plus la raison y conduit. Si la peste survenant, je voyois mourir chaque jour deux mille personnes, à moins qu'on ne prit le parti de l'inoculer, ou de faire telle autre opération, auquel cas il n'en périroit plus qu'une sur deux mille; il me semble qu'on seroit très fondé à regarder l'inoculation de la peste, comme un moyen indiqué par la raison & suggéré par la Providence, pour sauver cette vie dont on lui est comptable; je croirois du moins, qu'il n'y auroit pas une ombre de raison & de justice, à condamner ceux qui y auroient recours: or, non-seulement la petite vérole est une maladie contagieuse, elle est de plus une maladie dont nous apportons dans

notre

notre ſein le levain funeſte en naiſſant; une maladie, dont preſque tous les hommes ſont tôt ou tard atteints; une maladie qui enléve à la terre plus de la quatorziéme partie de ſes habitans, & qui laiſſe à quantité de ceux qu'elle n'enléve pas, des incommodités capitales: dès que l'on a vû le jour, on y eſt expoſé; quelquefois même avant que de naître on en eſt atteint; plus on avance en âge, plus elle eſt à craindre; ſi on en eſt ſurpris dans un temps que le corps eſt mal conſtitué, il y a tout à préſumer, que l'on n'en réchapera pas. Au contraire, l'inoculation prévient ces craintes; faite à propos, il y a juſqu'à plus de deux mille à parier contre un, qu'elle ſauve la vie à ceux qui oſent en courir le très leger riſque; par conſéquent il eſt tout naturel, que la raiſon indique ce moyen de conſervation; il eſt tout naturel, que la conſcience l'approuve, quoiqu'il ne ſoit pas abſolument ſans danger; il eſt tout naturel de le regarder comme un préſervatif, dont Dieu a permis la découverte pour ſauver les jours d'une partie du genre humain. Et ſi l'on ſe fait ces idées de l'inoculation, j'oſe dire, que la confiance même qu'on doit à Dieu, autoriſe à y recourir.

7. Eviter

7. Eviter avec ſoin les lieux infectés & les perſonnes attaquées de la petite verole, vivre de régime, uſer, autant que cela ſe peut, d'une préparation habituelle, & prendre les mêmes précautions à l'égard de ſes enfans, ſurtout dans les tems que la petite verole régne, ce ſeroit faire tout ce qu'on peut faire, s'il n'y avoit point d'autre moyen connu pour ſe préſerver de la petite verole; mais puiſqu'en l'inoculant, il n'y a que très peu de danger d'en mourir, & une très grande probabilité d'en réchaper, on ne peut pas dire, que c'eſt ſans vocation que l'on recourt à ce moyen; on a vocation, généralement, à choiſir le meilleur, pour ſoi, pour ſes enfans, & pour la ſocieté dont on eſt membre. Il eſt de fait, que l'inoculation eſt avantageuſe à la ſocieté & aux familles, par le grand nombre de citoyens & d'enfans qu'elle conſerve; ſi donc la conſcience n'oblige pas d'y recourir, au moins ne ſauroit-on avancer, qu'elle le déſapprouve, comme une pratique dérogatoire aux droits ſouverains du Dieu dont nous ſommes les créatures comptables & dépendantes.

8. Qu'il me ſoit permis d'ajouter encore un mot ſur l'idée qu'on ſe fait des maladies, dont

les individus qui composent le genre humain sont si souvent affligés. Elles viennent de Dieu; c'est Dieu qui les envoye; la chose est indubitable; mais ces termes n'ont-ils besoin d'aucune explication? Quelquefois, & par une dispensation extraordinaire, Dieu visite les peuples & les particuliers, en leur envoyant immédiatement des maladies, pour les humilier & pour les châtier; c'est sur quoi la Révélation ne laisse aucun doute; mais, dans le train ordinaire, les maladies ne sont absolument que la suite ou l'effet de l'action des causes secondes, mises en mouvement, soit par d'autres causes secondes, soit par notre négligence à user d'une diéte convenable, soit par nos excès dans l'usage des choses d'où notre santé dépend. Contre l'intervention immédiate de la Providence, tous les moyens humains, toutes les ressources de l'art sont parfaitement inutiles; il n'y a point de préservatif contre les justes coups de la main divine, que de ne se les pas attirer par une conduite vicieuse: mais, contre des maladies qui sont la suite naturelle de l'action des causes secondes & de leur enchainement admirable, il y a autant de ressources & de préservatifs, qu'il y a de

moyens

moyens pour empêcher ou pour arrêter cette action; & plus ces moyens y sont efficaces, plus on doit les regarder comme salutaires. Si donc je trouve, que, tout bien pesé & balancé, rien n'est plus sûr pour garantir mes jours, avec ceux de mes enfans & de mes concitoyens, contre le dangereux poison de la petite verole, que d'en prévenir la contagion, sans attendre qu'elle nous surprenne; si les faits parlent hautement en faveur de l'inoculation employée dans cette vue; s'il y a jusques à deux mille à parier contre un, qu'elle produira son effet, je ne saurois croire, qu'en me faisant inoculer, moi, & les miens, je manque en rien, ni à ce qu'un sage amour pour moi & pour mes semblables exige, ni au parfait acquiescement que je dois aux volontés de ce grand Dieu, dont toutes les causes secondes tiennent leur efficace & leur enchainement.

9. Il n'y a donc réellement que l'intention, une intention folle & perverse, qui puisse rendre l'inoculation criminelle; s'y déterminer, comme à un préservatif qui pourroit bouleverser l'ordre des arrangemens de la Providence, ou avoir quelques succès indépendamment de la bénédiction divine, ce seroit un extrava-

gant oubli de ce que Dieu eſt, & de ce que nous ſommes; une inſolente affectation d'indépendance, qui ne peut entrer que dans l'ame d'un homme auſſi inſenſé que méchant. Mais ſi l'on ne recourt à l'inoculation, que comme à un préſervatif, qui, par d'heureuſes & itératives expériences, paroit viſiblement ordonné de Dieu pour la conſervation de nos jours contre les atteintes d'une maladie ſi ſouvent mortelle; ſi l'on ſe prépare à cette opération, en béniſſant Dieu de ce qu'il en a permis la découverte; ſi on la ſubit avec un cœur plein de confiance en lui, réſigné à ſa volonté, diſpoſé à lui rapporter toute la gloire du ſuccès, ou à ſe plier ſans murmure à ſes ordres, au cas qu'il en ordonne autrement; ſi, dis-je, on ſe porte, dans ces ſentimens, à une opération, que tant de motifs perſuadent, & que les plus fortes probabilités concourent à faire enviſager comme une reſſource preſque aſſurée dans le cas où on l'employe, je ne ſaurois craindre que Dieu en ſoit offenſé, qu'il regarde cette démarche comme une uſurpation des droits qui n'appartiennent qu'à lui ſur notre vie. Tout m'annonce, au contraire, qu'il n'y verra que le prudent uſage d'un moyen préparé par ſa

bonté & par sa sagesse, pour conserver, à sa gloire, les jours d'une multitude de mortels, qu'une maladie cruelle faucheroit immanquablement sans cette heureuse précaution.

Voilà donc ma tâche remplie. Après avoir montré, combien il importe au genre humain de savoir si l'inoculation de la petite verole lui est avantageuse & permise; indiqué l'origine de cette opération, décrit la maniére dont elle se fait; exposé les avantages qu'il est naturel de s'en promettre; & justifié, par des faits, sa grande utilité, pour garantir d'une petite verole meurtriére plus de la quatorziéme partie des habitans de la terre; après tout cela, j'ai tâché de répondre, avec toute la clarté & toute la candeur possible, aux objections que l'on tire de ce que nous devons à nous-mêmes, à nos semblables & au suprême arbitre de nos destinées, pour faire envisager l'inoculation comme une pratique, dont la conscience ne peut qu'être blessée & la Religion offensée; toute avantageuse qu'elle est d'ailleurs, il me semble, que par les détails où je suis entré, pour lever ces doutes, je dois du moins avoir convaincu toute personne attentive & de sang froid, que, dans la réalité, l'inoculation n'est

qu'un remède préservatif de ce que la petite verole a de dangereux & de mortel; que ceux qui ne sont pas susceptibles de prendre la petite verole par la voie ordinaire, ne la prennent pas non plus en se faisant inoculer, & sont délivrés, pour toute leur vie, de la crainte de cette terrible contagion; & que de même, enfin, ceux qui prennent la petite verole par l'inoculation, ont tout autant de certitude de ne l'avoir jamais de nouveau, que s'ils l'avoient prise naturellement.

C'est présentement aux lecteurs à tirer de ces discussions les conséquences qui en résultent.

Peut-être bien des gens en concluront-ils, que la pieté, la charité, l'amour de nous-mêmes, se réunissent, pour obliger indispensablement à l'inoculation tout homme qui est dans le cas d'en avoir besoin, & à qui une mauvaise constitution, soit habituelle, soit accidentelle, ne deffend pas d'y avoir recours.

Sans aller jusques-là, je conclus deux choses; 1°. Qu'on ne peut, en conscience, blâmer qui que ce soit, pour s'être porté volontairement à courir les légers risques de l'inoculation, ni pour avoir persuadé à d'autres de s'y prêter, ni pour l'avoir fait subir à ses propres enfans

encore

encore en bas âge, comme un moyen légitime & efficace pour la conservation de leurs jours.

Je conclus 2°. Que toute personne d'autorité, dans l'Etat & dans l'Eglise, est tenuë, par le zèle qu'elle doit au bien public, d'encourager, de tout son pouvoir, l'inoculation, en la recommandant aux uns, en la facilitant aux autres, & en prenant, par rapport à tous, toutes les mesures possibles pour arracher à la mort, par ce moyen, cette multitude innombrable de victimes, que la petite verole immole, avec plus ou moins de fureur, toutes les années.

Que si, contre mon intention, je m'étois trompé dans cet Ecrit, de manière à faire illusion à d'autres, je souhaite, de tout mon cœur, que Dieu suscite incessamment des défenseurs zélés à la vérité; qui, en me refutant d'une maniére victorieuse & publique, préviennent l'effet des dangereuses impressions que j'aurois eu le malheur de faire; sinon, je prie ardemment le Seigneur de daigner répandre sa bénédiction sur ce foible essai, en attendant que quelque voix plus persuasive se fasse entendre, & achéve de détruire le préjugé que j'ai osé attaquer.

ARTICLE HUITIEME.

PENSÉES DÉTACHÉES DE Mr. POPE.

UN ſot eſt plus affairé que l'abeille la plus diligente. De tels inſtrumens ſont pourtant néceſſaires aux Politiques. Il en eſt peut-être des Etats comme des horloges, qui demandent pluſieurs poids de plomb pour aider & pour rendre régulier le mouvement des parties les plus déliées & les plus néceſſaires.

* * *

La modeſtie ne peut jamais produire que de bons effets, & par rapport à nous-mêmes, & vis-à-vis du public. Un homme qui prétend à peu, vit tranquille; un glorieux au contraire eſt continuellement dans la gêne pour paroître ce qu'il n'eſt pas. Si nous avons du génie & des talens, notre modeſtie eſt ce qui le prouve le mieux aux autres; ſi nous ſommes dépourvûs de lumiéres & d'eſprit, notre modeſtie eſt encore le meilleur moyen de cacher ce qui nous man-

manque de ce côté là. Car, de même que la pudeur peut quelquefois faire prendre une fille publique pour une honnête femme, ainsi la modestie peut faire prendre un sot pour un homme d'esprit.

* * *

Excuser dans nous-mêmes les sottises que nous ne pouvons souffrir dans autrui, c'est aimer mieux être sot soi-même que de voir les autres tels.

* * *

Un homme ne devroit jamais rougir d'avouer qu'il a tort; car en faisant cet aveu, c'est comme s'il disoit qu'il est plus sage aujourd'hui qu'il ne l'étoit hier.

* * *

Le meilleur moyen de prouver les lumiéres & la netteté de son esprit, c'est de convenir de ses défauts; de même qu'un ruisseau qui découvre la bourbe qu'il a au fond, nous en montre mieux la transparence & la pureté de ses eaux.

* * *

Nos passions sont comme des accès de fiévre ardente. Quoiqu'elles nous rendent plus forts

forts dans le moment même de l'accès, cependant elles nous rendent plus foibles après.

* * *

Ce que *Ciceron* dit de la guerre peut s'appliquer à la dispute. La guerre devroit être toujours tellement ménagée, qu'on se souvint qu'elle n'a pour but que la paix. Mais, généralement parlant, les vrais disputeurs sont comme les vrais chasseurs, dont tout le plaisir est dans la poursuite.

* * *

Ceux qui sont continuellement occupés à observer les actions des autres, ressemblent à ceux qui sont toujours hors de leur maison, & qui vont dans celles d'autrui, où ils arrangent tout, tandis que la leur tombe en ruine.

* * *

Les vieillards qui vantent continuellement le passé, voudroient presque nous persuader qu'il n'y avoit point de sots de leur temps; mais malheureusement ils sont restés pour prouver le contraire.

* * *

Il faut de nécessité ou se moquer du monde, ou se fâcher contre lui. Si nous nous en moquons, on dit que nous sommes orgueilleux;

si

ſi nous nous fâchons, on nous accuſe de miſantropie.

* * *

Le monde ſe ſcandaliſe ſi l'on rit de quelque événement qu'il regarde comme très-ſérieux. Suppoſons que j'aye demain la tête tranchée, & que tout le monde en parle, ne puis-je pas en rire, & penſer que voilà bien du bruit pour une tête ?

* * *

Le plus grand avantage qu'il y ait à paſſer pour un bel-eſprit, eſt que ce titre nous donne une pleine liberté de faire impunément des ſottiſes.

* * *

Toutes les fois que je trouve beaucoup de reconnoiſſance dans un homme dénué des biens de la fortune, je tiens pour certain, que s'il étoit riche, il ſeroit auſſi généreux qu'il eſt reconnoiſſant.

* * *

Les fleurs de Rhétorique, dans les ſermons & dans les diſcours graves, ſont comme les fleurs bleuës & rouges dans un champ de bled. Elles ſont agréables à ceux qui n'y viennent

que

que pour s'amuſer, mais nuiſibles à celui qui veut tirer du profit de ſa moiſſon.

* * *

Celui qui dit un menſonge ne ſent pas le travail qu'il entreprend ; car il faut qu'il en invente mille autres pour ſoutenir le premier.

* * *

Donner des conſeils n'eſt ſouvent que s'attribuer le privilége de dire ſoi-même des ſottiſes, ſous prétexte d'empêcher les autres d'en faire.

* * *

Un homme qui ſe mêle toujours des affaires des autres, reſſemble à celui qui obſerve trop curieuſement le travail des abeilles : il en eſt ſouvent piqué pour ſa curioſité.

* * *

Un homme extrémement occupé peut parler de la Philoſophie ; celui qui n'a point d'affaires peut la pratiquer.

* * *

Il y a pluſieurs Solitaires qui ont quitté le Monde, ſeulement comme *Eve* quitta *Adam*, pour aller converſer en particulier avec le Diable.

* * *

Toute la différence qu'il y a entre ce qu'on

ap-

appelle bonne compagnie & compagnie ordinaire, eſt que les mêmes choſes ſe diſent dans une petite chambre ou dans un grand ſalon, à une petite table ou à une grande, devant deux chandelles ou devant vingt bougies.

* * *

Deux femmes deviennent rarement intimes, ſi ce n'eſt aux dépens d'une troiſième. Elles s'uniſſent entr'elles comme les Rois de l'ancien temps ſe liguoient entr'eux. Ils ſacrifioient quelque pauvre animal pour prélude de leur alliance: de même deux femmes, après avoir mis en pièces quelqu'une de leur ſexe, s'uniſſent d'une vive amitié.

* * *

Faire emplette de livres, qu'on eſt incapable d'entendre & de goûter, les acheter ſeulement parce qu'ils ont été mis au jour par un auteur célèbre, c'eſt comme ſi un homme achetoit des habits qui ne lui iroient pas, par la raiſon que ces habits ont été faits par un fameux tailleur.

* * *

Il eſt auſſi offenſant de parler avec eſprit quand on eſt avec des ſots, qu'il ſeroit impoli de parler à l'oreille. Le ſot eſt également bleſſé de

de ces deux choſes, parce qu'il ignore égale-
ment ce qu'on dit.

* * *

Les vieilles gens ſont comme les vieilles chroniques, pour la plûpart. Elles renferment des récits ennuyeux, mais vrais, du temps paſſé, & ne valent la peine d'être conſultées que pour cela.

* * *

L'eſprit de la converſation n'eſt autre choſe que la promptitude, la vivacité des penſées & la facilité de l'expreſſion; ou, pour parler le langage des ſages-femmes, une conception prompte, & une délivrance aiſée.

* * *

Nous devrions ménager nos penſées dans nos poëmes, comme les bergers en uſent avec les fleurs, lorſqu'ils compoſent une guirlande. Ils choiſiſſent d'abord les plus belles; enſuite ils les mettent à la place qui leur convient; de ſorte qu'elles donnent du luſtre à chaque autre. C'eſt ainſi que les plumes dans les couronnes Indiennes ſont tellement arrangées, que chacune réfléchit ſur ſa voiſine une partie de ſa couleur & de ſa beauté.

Com-

* * *

Comme de beaux enfans font plus de tort à un pére laid que des enfans laids eux-mêmes, parce qu'alors ils lui ressemblent, de même de belles pensées, employées par un méchant écrivain, lui font plus de deshonneur que ses propres pensées mauvaises. Quand nous rencontrons un pauvre superbement vêtu, nous voyons évidemment que ses habits ne lui appartiennent pas.

* * *

Faites lire vos ouvrages à vos ennemis, si vous voulez les corriger: car votre ami est tellement un autre vous-même, que son jugement se rapportera au vôtre.

* * *

Les femmes regardent les amans du même œil que des cartes. Elles s'en servent pour jouër pendant quelque temps, & lorsqu'elles ont gagné, elles les jettent, en demandent de neuves, & souvent perdent avec ces neuves tout ce qu'elles avoient gagné avec les vieilles.

* * *

Une femme galante traite les hommes comme un habile joueur d'échecs en use avec ses pions. Elle ne s'attache pas assez à un seul,

pour

pour n'avoir pas l'œil ſur un autre qui pourroit lui procurer de plus grands avantages.

* * *

Les femmes ſont comme des énigmes, &, en général, elles ont cela de commun avec les énigmes, qu'elles ceſſent de plaire après qu'on les a devinées.

* * *

Un homme qui voit une belle femme n'a pas plus de raiſon de ſouhaiter d'être ſon mari, qu'un homme qui auroit admiré les pommes d'or du jardin des Heſpérides en auroit eu de déſirer d'être le dragon qui les gardoit.

* * *

Le mot d'honneur dans la bouche d'une femme eſt comme le mot de probité dans celle d'un mal-honnête homme. Ces mots ſont toujours les plus employés par ceux en qui la choſe eſt le plus ſuſpecte.

* * *

Ce qui eſt généralement regardé comme vertu dans les femmes, eſt bien différent de ce que l'on regarde comme tel dans les hommes. Ce qu'on appelle une femme vertueuſe feroit un homme bien médiocre.

Une

* * *

Une famille n'eſt le plus ſouvent qu'une république de gens qui cherchent à ſe nuire. Les liens du ſang ou de l'alliance ne ſont autre choſe que des intérêts oppoſés qui ſe combattent. Le fils ſouhaite la mort de ſon pére; le plus jeune des fréres celle de ſon aîné; l'aîné regarde avec envie les dots de ſes ſœurs, & les donne à regret. Quand quelqu'un d'eux ſe marie, c'eſt une nouvelle ſource de diviſions & d'animoſités. Il n'y a rien de plus naturel & de plus raiſonnable que de s'attendre à de pareilles ſuites; & cependant je ne ſçai pourquoi nous ſommes tous portés à croire qu'il n'y a de vrai bonheur, de vraie tranquillité, que dans le ſein des familles.

* * *

Il eſt impoſſible qu'un homme de mauvais naturel aime le bien public. Car comment pourroit-il aimer un million d'hommes, lui qui n'a jamais aimé perſonne?

* * *

Il ne faut, pour rendre d'une ſeule religion tous les gens ſenſés & déſintéreſſés, que les faire converſer enſemble tous les jours.

* * *

Le moyen le plus court & le plus sûr d'acquérir la réputation d'un homme sage & prudent, c'est, lorsque quelqu'un vous dit son sentiment, d'y souscrire.

* * *

Les gens qui méritent le moins qu'on leur rende service, sont ceux qui en demandent le plus, & qui importunent davantage.

* * *

Les conversations les plus agréables sont composées de civilités & de faussetés.

* * *

Quelques gens se font une réputation d'esprit, à cause d'une certaine gayeté étourdie, qui ne mérite pas plus le nom d'esprit que l'yvresse.

* * *

Quiconque a flatté son ami avec succès, doit se regarder comme un mal-honnête homme, & son ami comme un sot.

* * *

On peut voir le peu de cas que Dieu fait des richesses, par les gens à qui il les donne.

* * *

Le cri général est contre l'ingratitude; mais

ces

ces clameurs sont déplacées. Le cri général devroit être contre la vanité. Il n'y a que des mal-honnêtes gens qui soient capables d'une ingratitude marquée & volontaire. Mais il n'y a presque personne qui ne pense qu'il a fait plus que celui à qui il a rendu service ne méritoit, tandis que ce dernier, de son côté, croit qu'il a reçu beaucoup moins qu'il ne méritoit.

* * *

La plûpart des décisions des Casuistes, qui ne tendent qu'à multiplier les péchés, peuvent être appellées des additions & des corrections aux dix Commandemens.

* * *

Les femmes, en général, aiment mieux les tragédies que les comédies. En voici peut-être la raison : c'est que dans les tragédies leur sexe, pour l'ordinaire, est adoré, déifié ; au lieu que dans les comédies il est tourné en ridicule.

* * *

La réputation d'avare s'acquiert plus par des économies dans de petites choses, qu'en s'épargnant des dépenses considérables. Une légére somme par an, exempteroit bien des gens de la honte de passer pour avares.

* * *

L'eſprit de quelques perſonnes eſt comme une lanterne ſourde, qui ne ſert qu'à celui qui la porte, & qui n'éclaire que ſon chemin.

* * *

Il arrive quelquefois que les plus honnêtes gens ſont ceux dont la réputation eſt le plus en butte aux traits de la calomnie: comme nous voyons communément que les meilleurs fruits ſont ceux qui ont été becquetés par les oiſeaux & rongés par les vers.

* * *

Ce peuple immenſe qui accourt à la Capitale, eſt comme l'affluence des eſprits animaux au cœur; c'eſt une marque que le corps eſt en danger, que la conſtitution eſt menacée.

* * *

Nous ſommes ſouvent étonnés de voir des gens, qui ont fait les actions les plus baſſes, pleins d'orgueil & de vanité. Nous ne faiſons pas attention que le remords d'avoir fait des baſſeſſes, & la honte d'en entendre parler, entrent dans la compoſition de ce que nous appellons orgueil.

* * *

Les hommes les plus déciſifs ſont les plus cré-

crédules, puiſqu'ils ne s'en rapportent qu'à eux-mêmes, & qu'ils ne conſultent que leurs flatteurs les plus faux, & leur ennemi le plus mortel, qui eſt leur amour propre.

* *
*

C'eſt une vérité certaine, qu'on n'eſt jamais plus tranquille ni moins trompé qu'en vivant avec des gens d'un bon eſprit. Il en coûte beaucoup plus de peine pour être admis & pour ſe conſerver dans une mauvaiſe compagnie, que dans une bonne. Comme la mauvaiſe a plus de vanité que d'eſprit & de raiſon, il faut bien des ſoins pour lui plaire; & ce n'eſt pas une petite affaire que d'entretenir un ſot en bonne humeur avec lui-même & avec les autres.

* *
*

Il en eſt des petites ames comme des petites bouteilles qui ont le goulot étroit. Moins elles renferment de liqueur, plus elles font de bruit en la répandant.

* *
*

On voit un grand nombre de perſonnes capables de faire une action ſage; on en voit un plus grand nombre capable de faire une action pleine d'eſprit & d'adreſſe; mais bien peu ſont capables de faire une action généreuſe.

* * *

Un Athée n'eſt qu'un fou ridicule qui ſe moque de la Divinité. Un hypocrite ſe fait un jeu plus grave & plus affreux de Dieu & de la Religion. Il trouve plus aiſé de ſe baiſſer pour ſe mettre à genoux, que de ſe lever pour faire une bonne action; ſemblable à un impudent débiteur qui va chaque jour trouver ſon créancier & lui parler familiérement, ſans lui payer jamais ce qu'il lui doit.

* * *

Un homme qui ſe trouve ſur le bord de l'eau pour la paſſer, eſt entouré d'une multitude de bateliers : chacun s'empreſſe autour de lui; chacun lui offre ſes ſervices; enfin, il ſemble que toute affaire ceſſe en ſa faveur, & qu'on n'eſt occupé que de lui. Ce même homme, dès qu'il eſt arrivé à l'autre bord, ne cauſe plus de bruit; perſonne ne prend garde à lui, & on le laiſſe aller tout ſeul. C'eſt l'image d'un Miniſtre, lorſqu'il entre en place & lorſqu'il en ſort.

*****
***
*

ARTICLE NEUVIEME.

LETTRE

Sur la multitude des Livres.

MONSIEUR,

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie où l'on agitoit une question qui me parut être du ressort d'un Journal de Littérature tel que le vôtre: Il ne vous importe pas beaucoup sans doute de savoir ce qui avoit donné lieu à la conversation; un jeune homme, qui paroissoit fort vif, se récrioit beaucoup sur la multitude des livres dont le public est depuis long-temps accablé; ne cessera-t-on pas, disoit-il avec feu, de redire & de réimprimer des choses qui sont dites & imprimées depuis long-temps? Peut-on se flater de pouvoir former encore quelque nouvelle combinaison d'idées, & même de mots? Comment peut-il se trouver des hommes assez humbles, ou assez sots pour faire des Livres sans avoir rien de nouveau à dire au public, pour employer

les jours & les nuits dans la vuë de faire changer de formats & de caractéres aux ouvrages déja connus, & pour apprendre à toute la terre qu'étant incapables de rien imaginer, ils n'ont pas eu la sagesse de se taire?

Les uns se tourmentent pour soustraire de prétendus Héros ou Savans au juste oubli qui les envelope, & y retombent incontinent avec eux, comme un homme trop foible, qui voulant tirer quelqu'un hors d'une fosse, ne fait que le montrer un moment au grand jour, pour le laisser retomber & s'y précipiter avec lui. Qu'un froid & imbécille compilateur ait écrit il y a trois ou quatre siécles une vingtaine de mauvais volumes, en voilà assez pour qu'il fasse aujourd'hui l'important sujet de quarante dissertations, qui déposées dans le coin de quelque vaste Bibliothéque, y resteront *intactes* pendant cinq ou six cents ans, au bout desquels un curieux viendra en lunettes les secouër, & en procurera une édition ornée de notes, qui formera une dizaine d'*infolio*.

D'autres, persuadés que le public voit aujourd'hui toute compilation de mauvais œil, se mettent à *travailler de génie*; ils ne lisent, ni ne consultent, parce qu'un *esprit créateur* n'a

n'a pas besoin de secours; ils prennent un vol hardi & sublime, sans se laisser arrêter par les scrupules d'une raison timide. Alors on voit s'élancer de toutes parts de leurs ouvrages les plus brillantes fusées; on y trouve des vûës lumineuses sur les sciences, des idées d'une nouveauté qui frappe, des préceptes taillés en épigrammes, & les observations les plus jolies du monde.

Après qu'on a lû soigneusement ces productions ingénieuses, on a le plaisir de se trouver l'esprit aussi peu chargé de connoissances réelles, qu'un homme ne l'est de nourriture au sortir d'un repas pendant lequel il n'auroit fait que mâcher à vuide. Cependant le nombre de ces Livres utiles se multiplie sans cesse; c'est un torrent impétueux qui rompt toutes les barriéres qu'on lui oppose; c'est en vain que la main vengeresse de l'épicier s'en approprie, & en immole une partie, les Bibliothéques regorgent, & gémissent sous le fardeau dont on les charge.

La connoissance des Livres devenue plus nécessaire que jamais, est actuellement immense; celui qui veut s'appliquer à une science doit commencer par choisir ses guides; mais il s'en

offre un ſi grand nombre, qu'il prend au hazard, ou meurt avant que de ſe déterminer.

La plûpart des Nations de l'Europe pourroient ſe faire des retranchemens auſſi vaſtes que celui de la Chine, du ſuperflu de leur littérature; les Allemans de Diſſertations, & de Traités de Droit public, les Anglois de Brochures politiques, & les François de Romans.

Mais ſi on ne veut pas les employer à cet uſage, ſi l'on continue de laiſſer un libre cours à la manie de l'impreſſion, n'eſt-il pas à craindre que la République des Lettres, long-temps opprimée, ne ſuccombe enfin ſous le poids de ſes maux? & que feront nos pauvres neveux, qui ſe trouveront entourés, en naiſſant, de cinq ou ſix cent mille Commentateurs, d'autant de ſommaires de Juriſprudence & de Théologie, de deux ou trois mille Poëmes, & de quelques millions de Voyages?

Où en ſera-t-on dans le vingtiéme ou le vingt-uniéme ſiécle, quand tous les Profeſſeurs qui ſont encore à venir d'ici juſques là, auront fait imprimer leurs Cours, quand tous les érudits auront donné leurs annotations ſur Homére, quand tous ceux qui ſe feront crus Poëtes auront publié le recueil de leurs œuvres,

&

& que tout petit-maitre oisif nous aura communiqué ses mémoires?

Ne seroit-ce donc pas un objet bien digne de l'attention de ceux qui gouvernent, que de faire régner à cet égard un peu plus de police dans le monde savant? & si l'on ne pouvoit arrêter tout-à-fait ce débordement qui menace le goût, & le savoir même, d'une entiére submersion, ne devroit-on pas du moins tâcher de mettre quelque borne à ses ravages?

Il seroit aisé, par exemple, de faire payer une amende à l'Auteur de tout Livre qui n'auroit pas eu un certain débit, ou de n'imprimer que sur une matiére moins durable que le papier, qui se consumât au bout de quelques années, malgré le rempart de la plus épaisse relieure. Il en résulteroit un grand bien, c'est que comme il faudroit faire de nouvelles éditions fort souvent, on ne se donneroit cette peine que pour les bons ouvrages, tandis que les autres retomberoient imperceptiblement, & sans scandale, dans l'oubli qu'ils méritent; au moyen de quoi nous n'aurions pas l'affliction de voir de méchans Livres lutter impunément contre les vers & la poussière, braver les outrages du tems derrière un ais ou un parchemin,

&

& au ſecours de leur énormité & de leur maſſe, s'immortaliſer comme les illuſtres ſcélérats, par ce qui fait le comble de leur crime.

Pendant que cet homme exhaloit ainſi ſa bile, j'appercevois à la contenance de la plûpart de ceux qui étoient préſens, qu'ils ſe laiſſoient preſque perſuader de la néceſſité d'une réforme : j'avois de la peine à me rendre ; mais dans l'embarras de répondre, j'attendois avec impatience que quelqu'un prit ce ſoin, bien convaincu qu'on pouvoit le faire avec avantage.

Enfin quelqu'un, que je n'avois point remarqué d'abord, s'addreſſant à celui qui venoït de parler : Je ne ſuis point ſurpris, dit-il, qu'on ſoit revolté au premier coup d'œil de ce qu'après l'énorme multitude de Livres qu'on a deja publiés, il en paroiſſe encore tous les jours un ſi grand nombre ; mais je ſuis bien éloigné de penſer que ce ſoit un abus qui mérite en aucune manière d'être reprimé.

D'abord il eſt bien évident que mettre des bornes à l'impreſſion ce ſeroit ruiner un nombre conſidérable de membres de la Société, & par conſéquent nuire à la Société même ; ce ſeroit ôter le pain à une foule d'Imprimeurs, de Relieurs, de Marchands de papier, de Fondeurs

deurs de caractéres, & d'honnêtes Libraires, qui tirent tous leur ſubſiſtance du travail de ces mêmes Auteurs à qui elle manque aſſez ſouvent.

Ce feroit priver de bien des plaiſirs un ordre très nombreux de perſonnes, dont le goût frivole & oiſif ne peut être irrité que par l'appas d'une nouveauté le plus ſouvent imaginaire, mais dont le nom flatte toujours: Ce feroit les mettre dans la néceſſité de s'ennuyer, ou de faire pis pour prévenir l'ennui, & les réduire peu à peu à la ſtupidité & à l'ignorance.

On ne ſauroit trop prendre de ſoins & de précautions pour repouſſer ſans ceſſe cette ignorance, & cette barbarie, dont l'humanité a reçû de ſi longs & de ſi cruels outrages, dont à peine elle a rompu les fers depuis un ſiécle, dont elle porte toujours le germe au dedans de ſoi, impatient de ſe déveloper, dès que les ſciences n'y mettront plus d'obſtacle. Tout ce qui répand au loin, & fait paſſer dans tous les états le goût de la lecture & des ſciences, eſt autant de conquêtes qu'elles font ſur leurs ennemis, autant de racines qu'elles pouſſent, & qui les affermiſſent contre une chute prochaine,

chaine, autant de rejettons qui pourront les reproduire après leur chute.

Quel mal cause à la Société cette multitude de Livres dont vous vous plaignez? n'est-il pas aussi permis de multiplier cette denrée que les autres, pourvû qu'on ait la liberté de prendre ce qu'on veut, & de dire du mal du reste? Le savant achéte & lit ceux qui peuvent l'éclairer, ainsi il se contente d'un petit nombre; le riche en meuble de vastes appartemens, & cet ornement leur sied aussi-bien qu'un autre.

L'embarras du choix n'est pas si grand que vous le faites; un ouvrage excellent est bientôt connu; & pour faire de bonnes études il suffit de lire sur chaque science un ou deux ouvrages de cette espéce: ceux qui ont plus de loisir & de curiosité trouvent quelquefois à se satisfaire avec les autres Livres qui entrent dans de plus grands détails sur le même sujet.

La diversité des goûts est extrême, il faut que celle des Livres le soit aussi, même pour le degré de perfection. Un Livre très médiocre peut amuser & instruire des Lecteurs qui ne sont pas encore en état de sentir le beau & le bon, & qui ne le sentiront peut-être jamais. Pourquoi un certain ordre d'hommes,

de

de gens de goût, par exemple, auroient-ils seuls le droit de lire? S'il n'y avoit point d'*Ovide*, de quoi s'amuseroit-on entre 15 & 20 ans? Sans les *Mille & une nuit* les enfans seroient reduits à leurs jeux & à leurs poupées: il faut même des Livres pour amuser les laquais dans les antichambres; chacun trouve dans la foule celui qu'il lui faut; & en un sens on peut assurer qu'il y en a très peu de mauvais.

J'ai vu lire avec délices les plus misérables écrits; j'ai vû des milliers de spectateurs applaudir avec les démonstrations de la plus grande joie aux plus insipides bouffonneries: les Auteurs de ces piéces n'auroient-ils pas eu tort de faire mieux? ou ce qui leur eût été sans doute plus facile, de ne point écrire du tout? De quoi tant d'honnêtes gens auroient-ils ri? En général, puisqu'il y a très peu de bons lecteurs, on a très peu besoin d'excellens Livres, & c'est apparemment la cause pourquoi ils sont, Dieu merci, si rares.

Je vous disois que si on empêchoit les Auteurs d'écrire, on nous raméneroit peu à peu à la barbarie: Ce n'est pas seulement parce qu'on diminueroit la lecture, il y en a encore une raison très forte, c'est qu'on dégouteroit

la

la plus grande partie des gens de lettres. Ce feroit leur fermer la principale & presque l'unique voie qu'ils ont de se faire un nom, & en leur ôtant l'espérance de la gloire, on les rendroit bientôt incapables de la mériter.

Augurez-vous assez bien des hommes pour croire qu'ils continuassent à cultiver les sciences par un amour désintéressé du bien & de la vérité? Cet amour est bien froid, & produit rarement de grandes choses. Si deux ou trois belles ames y étoient sensibles, qu'est-ce que deux ou trois savans pour entretenir dans l'Europe entiére le goût & le savoir, pour combattre l'erreur toujours renaissante, pour faire fleurir les sciences qui languissent & retombent dès qu'elles cessent de s'élever à la perfection?

Croyez, Monsieur, qu'il est nécessaire pour le bonheur de la société que ces sciences y fleurissent, (quoi qu'en prétendent des esprits étroits qui ne veulent voir les choses que par une face) que pour qu'elles fleurissent il faut que beaucoup de personnes les cultivent; que pour qu'il y ait beaucoup de gens de lettres, il faut que chacun ait la liberté & même l'espérance de pouvoir tirer quelque gloire de ses

travaux

travaux en les faiſant connoître au public.

Vous aurez beau me répondre qu'il y a beaucoup de ſavans diſtingués qui n'ont jamais rien publié; le nombre en ſera toujours très petit en comparaiſon de ceux qui ont voulu être Auteurs; des circonſtances particuliéres peuvent faire prendre le parti du ſilence, mais tenez pour certain que tout homme qui croit avoir bien étudié une matiére, qui croit pouvoir ſurpaſſer ceux qui s'y ſont appliqués avant lui, penſera d'abord à ſe faire connoître par la voie de l'impreſſion. Je ne croirai jamais qu'il y ait des talens aſſez humbles pour chercher de bon gré à demeurer obſcurs, qu'après que j'aurai vû une femme belle & ſûre de plaire, ſe dérober conſtamment aux regards du monde, de peur des applaudiſſemens.

Je ne prétens pas que la nation qui produit le plus de livres, ſoit toujours par cela même, la nation la plus éclairée & la plus ingénieuſe; mais c'eſt une obſervation certaine, qu'il y a peu de talens & peu de lumiéres chez toute nation qui produit peu d'ouvrages d'eſprit.

L'Apologiſte de la multitude des livres s'arrêta là un moment, de crainte de fatiguer ſon auditoire par une diſcuſſion qui pouvoit n'être

pas du goût général ; mais tout le monde ayant souhaité qu'il achevat d'expliquer ses idées sur ce sujet, il continua ainsi, en s'addressant toujours à son antagoniste.

Vous témoignez de grandes inquiétudes sur ce que notre postérité fera de tant de Livres faits ou à faire. Une réfléxion assez simple doit vous tranquiliser entiérement là-dessus.

Si tous ces Livres passent sains & saufs jusqu'à elle, s'il ne survient point de Sarrazins qui se servent des bibliothèques pour chauffer les fourneaux, ou de Moines qui en brûlent une partie par dévotion, tandis qu'ils laissent dépérir l'autre par ignorance, on fera des abrégés & des compilations de ce qu'il y aura de plus important, on réimprimera le meilleur, & on abandonnera le reste à la poussiére & aux vers.

Si notre postérité est plus heureuse en compilateurs que nous ne l'avons été jusqu'ici, elle profitera de tout, sans être surchargée de rien. Un bon esprit tirera la substance de cent volumes in-folio, qu'il fera passer toute entiére dans un petit in-douze, au moyen duquel on pourra sans conséquence oublier les cent volumes, comme un marc grossier dont on a exprimé toute la vertu, & qu'on abandonne aux plus vils animaux.

Si

Si ce sont des ouvrages historiques, à mesure qu'ils vieilliront, les faits qu'ils renferment devenant moins intéressans, ils deviendront eux-mêmes moins nécessaires. On en fera entrer les détails importans dans la construction de l'histoire générale, & il suffira ensuite qu'ils soient déposés en cinq ou six endroits pour lui servir de garants, & fournir quelques éclaircissemens au besoin.

On s'est beaucoup recrié contre les compilateurs; on les a relégué dans la classe des manoeuvres, & des portefaix de la République des Lettres, & il faut convenir que la plûpart de ceux qui ont paru dans les seiziéme & dix-septiéme siécles méritoient assez ce petit reproche qu'on leur a fait dans le nôtre.

Tant que les compilateurs ne seront que des gens robustes, patiens & assidus, qui auront de la mémoire & de bons yeux, qui retiendront bien ce qu'on a pensé, & ne penseront point, qui dévoreront beaucoup & ne digéreront pas, nous n'aurons que des erreurs exactement copiées, des feuillets de livres recousus, & des pensées douteuses ou triviales en papier neuf.

Mais si, comme il semble que nous sommes en droit de l'attendre des progrès que la raison

a faits dans ce ſiécle, s'il ſe trouve, dis-je, un certain nombre d'eſprits juſtes & philoſophiques qui veuillent ſe donner la peine de raſſembler en un corps ce que nous avons déja dans chaque ſcience de connoiſſances réelles & ſolides, il eſt aiſé de voir que le ſuperflu de la littérature n'incommodera plus que ceux qui voudront bien s'en laiſſer incommoder. Nous avons déja quelques livres de cette eſpéce à qui je n'oſe donner le nom de compilation, tout commode qu'il eſt, tant il eſt devenu odieux.

L'hiſtoire générale d'un Royaume, quand elle eſt bien faite, rend inutile une foule de mémoires, de rélations, d'anecdotes, & d'hiſtoires particuliéres; je dis, inutiles au plus grand nombre des lecteurs; car quoique ſur mille perſonnes qui étudient l'hiſtoire, il y en ait à peine une ſeule qui veuille l'écrire, ou ſeulement la ſavoir dans ſes plus grands détails, il eſt juſte de conſerver, en faveur de ce petit nombre, du moins quelques exemplaires de ces livres particuliers, & c'eſt auſſi à quoi les réduit tout naturellement la diminution du débit qui s'en fait.

Avant que *Rapin Thoyras* eût écrit, on ne pouvoit avoir une hiſtoire complette d'Angle-

terre,

terre, qu'en ſoixante ou quatre vingt volumes de différens Auteurs, qui diſoient toujours trop ou trop peu, & auxquels on ne pouvoit ſe fier qu'en confrontant leurs récits avec ceux de quatre-vingt autres. Y a-t-il aujourd'hui beaucoup de lecteurs qui peuvent dire, que *Rapin* ne leur ſuffit pas?

L'effet des bonnes compilations eſt donc bien différent de celui que vous leur attribuez, & ce n'eſt point un paradoxe trop hardi, que de ſoutenir qu'elles diminuent le nombre des livres, bien loin de l'augmenter.

C'eſt auſſi là la ſeule maniére de retrancher ces branches ſuperflues, que les ſciences, comme un grand arbre pouſſent de tous côtés, & qui conſument inutilement une ſéve prête à ſe changer en fruits délicats, ſi on la conduit dans des branches fécondes.

Ce genre d'ouvrages offre le plus vaſte champ aux travaux des ſavans. Nous avons ſur chaque ſujet un grand nombre d'idées & de connoiſſances, mais diſperſées ça & là, & obſcurcies ſouvent par l'alliage du faux & du mauvais. Il ſeroit beaucoup plus utile de s'appliquer à ſéparer cet or, & à lui donner une forme qui en rendit l'uſage commode & uni-

verſel, que d'en chercher à grands frais quelque nouvelle mine, ou que de prétendre en composer à force de patience & de creuſets; car je conviens avec vous que le vraiment neuf dans la plûpart des ſciences n'eſt aujourd'hui que trop *la pierre philoſophale.*

Ainſi je penſe, quoi que vous en diſiez, que nous n'avons pas aſſez de compilations, & que vû l'état actuel de la littérature, c'eſt ce qu'on peut lui ſouhaiter de plus avantageux.

Chaque ſcience a ſes différens âges, qui exigent une culture différente. Dans ſes premiers commencemens il eſt néceſſaire qu'on la traite par parties, & que pluſieurs eſprits de différentes trempes ſe partageant l'ouvrage entre eux, la conſidérent ſous divers aſpects, & épuiſent toute leur attention ſur la portion qui leur eſt échuë. Par ce moyen rien n'échape, rien n'eſt négligé.

Ce premier pas étant fait, il faut que le travail de chacun reſte expoſé aux yeux du public pendant quelque tems. Car ce juge ſuprême décide d'abord avant que d'examiner, mais il ſe retracte enſuite & prononce une ſeconde ſentence dont il n'y a plus d'appel.

Cette derniére ſentence ayant fixé le véritable

ble prix du travail de chaque Auteur, il eſt temps enfin de raſſembler ces parties diſperſées, de les combiner, de placer chacune dans ſon lieu; il eſt tems en un mot qu'un architecte habile employe ces matériaux, & éléve l'édifice entier; ſi pourtant des hommes peuvent ſe flatter d'en conſtruire jamais de ſemblables.

Je ne dis pas que cela ſe doive faire pour toutes les ſciences; mais nous vivons dans un ſiécle où l'on a déja tant écrit, & de ſi bonnes choſes, que ſi je ne m'abuſe, le temps eſt venu de faire d'excellens recueils. C'eſt-là, Monſieur, je vous le répéte, le ſeul moyen de prévenir les inconvéniens qui peuvent réſulter de la multitude des livres déja publiés; mais il me paroît que vous voudriez encore qu'on empêchat qu'ils ne ſe multipliaſſent à l'avenir, en ne laiſſant paroître que les bons ouvrages.

S'il étoit poſſible en gênant le cours de l'impreſſion, de ne faire tomber la reforme que ſur les mauvais Livres, peut-être auriez-vous raiſon d'y vouloir employer l'autorité des Magiſtrats; mais ce projet ne ſera jamais qu'une belle chimére.

On a raiſon d'empêcher l'impreſſion de tout Livre qui attaque d'une maniére directe les

principes ſur leſquels le bonheur de la ſociété eſt fondé ; mais hors de-là l'autorité eſt ſi pernicieuſe à la République penſante ; que ſon ombre ſeule ſuffit pour la jetter dans la langueur & l'abattement.

Il y a malheureuſement trop peu de gens qui ſe faſſent une idée juſte de ce qu'on doit entendre par cette République des Lettres : la plûpart ne prononcent ce mot que comme une eſpéce de métaphore plaiſante qui eſt d'uſage pour déſigner les ſavans en général.

Ils ignorent que les gens de lettres ont dans leurs goûts, dans leurs occupations, dans le but auquel ils tendent, une multitude de rapports très marqués, qui les uniſſant entr'eux en font une ſociété particuliére répanduë dans les diverſes ſociétés civiles.

Ils ignorent qu'il y a un commerce continuel entre ſes divers membres, un grand nombre d'états & de conditions différentes, une ſorte de ſubordination, une police, des loix, des peines & des récompenſes.

Mais ils ſe trompent ſur-tout, (& ces erreurs ont ſouvent été fatales aux lettres) quand ils s'imaginent que cette police & cette ſubordination ont quelque rapport avec celles qui

s'ob-

s'observent dans la société civile, & que l'on peut faire quelque combinaison des unes avec les autres.

Les esprits seuls sont les membres de la République des lettres; leur commerce sont les connoissances & les lumiéres; leur but est la découverte de la vérité; leurs armes sont le raisonnement, leur motif la gloire & la réputation; leur juge est le public éclairé, leur récompense les applaudissemens, & la censure ou l'oubli, leur punition.

Tout cela n'a rien de commun avec la société civile, qui, contente de régler les actions extérieures des hommes, ne va point jusqu'au principe même qui les produit. La contrainte qui lui est nécessaire, pour parvenir à ce but, n'est plus qu'une insupportable Tyrannie, quand on veut la mettre à la place de l'évidence & du goût, seuls arbitres que l'empire des lettres puisse reconnoître.

Puis donc que ces deux mondes, si je puis ainsi parler, sont d'une nature si différente, & se gouvernent par des loix & des principes si opposés, c'est une erreur bien grossiére, que de vouloir allier des choses si incompatibles, en appliquant aux affaires qui se traitent dans l'un,

Le public ſans eux verroit ſouvent moins clair qu'il ne voit; leurs fautes mêmes lui ſont utiles pour bien juger, en donnant lieu à l'éxamen. Sans eux ſes déciſions n'auroient pas aſſez de ſolemnité, & l'amour propre des Auteurs ne manqueroit pas d'en prétendre cauſe d'ignorance: ſans eux enfin ſon goût s'altéreroit infailliblement; car on s'accoutume au mauvais à force d'en voir, & il deviendroit peu à peu complice des fautes dont il doit être le vengeur.

Telles ſont les obligations qu'on a aux Critiques; eux ſeuls peuvent appliquer à la fureur d'écrire, le reméde qui convient à cette ſorte de maladie. En puniſſant les ſots ils les corrigent, s'ils peuvent être corrigés; ils recompenſent le génie en l'animant; la même main repouſſe ou raffermit ceux qui courent cette épineuſe carriére.

Si quelques gens de lettres ont beſoin de protection, ce doit être ſur-tout les critiques. Rien de plus dangereux que ce métier pour ceux qui l'exercent: la moindre bleſſure qu'un auteur en a reçu lui paroit un attentat horrible; il remplit tout l'univers de ſes cris; l'excès de ſa douleur la juſtifie auprès de bien des

gens

gens qui ne voyent qu'elle. J'avouë qu'il est triste d'être censuré en face du public; mais si le critique a tort, le public mieux instruit ne tarde pas à vous en faire justice; & s'il a raison, vous ne pouvez en accuser que vous-même.

Qu'on laisse donc écrire & imprimer tous ceux à qui il en prend envie; mais qu'on donne une égale liberté à la critique de juger de toutes les productions bonnes ou mauvaises, & de rendre publics ses jugemens. Les guerres littéraires auxquelles cette liberté donnera lieu, ne doivent point être regardées comme un grand inconvénient; les suites en tournent souvent au profit de la vérité, & elles entretiennent & raniment le goût de l'examen, en quoi consiste la santé & la prospérité de la République des Lettres.

Voilà, Monsieur, si je m'en souviens bien, le précis de ce qui se dit de part & d'autre dans cette espéce de dispute dont je fus le témoin: c'est à présent à vos lecteurs, & à vous, à prendre parti.

Je suis, MONSIEUR,

M. P.

ARTICLE DIXIEME.

ODES DE MR. DE HALLER.

Tous les Ouvrages de Mr. de Haller sont tellement marqués au bon coin, que nous espérons ne pas déplaire au public en lui présentant ces IV. Odes, qui n'avoient pas encore été traduites.

I. ODE,

*Sur la guérison apparente de Marianne.**

PEnétré de la plus vive douleur, j'ai vû la mort s'avancer vers Marianne. Chacun de ses regards annonçoit plus de souffrance; chaque fois qu'elle respiroit, je sentois redoubler son angoisse. Un torrent de larmes qui découloient de mes tristes joues arrosoient le sein de ma chére épouse. Inquiet, allarmé, je la serrois fortement entre mes bras, pour

* Mr. DE HALLER composa cette Ode dans un moment d'espérance qu'il conçut du rétablissement de son Epouse.

pour l'arracher au trépas dont elle étoit toujours plus menacée. Mon desespoir encore combattu par un léger rayon d'espérance, me fit tourner enfin mes regards vers le Ciel qui me punissoit.

» Faut-il donc que je la perde, m'écriai-je, » elle que j'ai tant & uniquement aimée ! Si el- » le m'étoit enlevée, quel bien me resteroit-il ? » Le Ciel veut-il punir des sentimens qu'il pres- » crit & qu'il fait naître lui-même ?

» Des larmes sincères n'ont-elles aucune ver- » tu ? Mes soupirs ne pénétrent-ils pas jusqu'à » toi ? grand Dieu ! Ta sagesse condamne mon » désir ; Tu veux me détacher du monde, dans » lequel un seul objet me paroissoit digne de » mon affection.

» Seigneur ! ta volonté sainte s'exécute in- » failliblement. Au sein de la douleur j'adore » tes sages décrets. Mais tu daignes aussi » prêter l'oreille à nos supplications ; fai-moi » donc éprouver cette faveur, que ceux qui » t'invoquent avec un cœur pur ont si souvent » obtenuë.

L'Eternel exauce nos requêtes, quand elles sont ardentes & humbles. Je dis, & soudain un espoir inattendu fit briller la lumiére dans mon

TAYLOR ... OXFORD

[illegible]

te épouſe, qui eſt un préſent de ta bonté, produiſe en moi les fruits d'une juſte reconnoiſſance, d'une entiére fidélité; que je ne m'en réjouïſſe jamais ſans élever mon cœur vers toi.

II. ODE.

Sur la Mort de Marianne.

CHére & digne épouſe! s'il m'eſt encore permis de t'appeller de ce nom; Je ſai que tu ès entiérement à l'abri de toute affliction, de tout ſujet de triſteſſe. Cependant, ſi l'aſtre qui nous éclaire répand ici-bas ſes rayons, tu peux auſſi du ſéjour de la félicité jetter un regard favorable ſur le cœur d'un époux fidéle.

Le monde veut que je t'oublie; c'eſt un affront qu'on fait à mon cœur, & qui retombe ſur toi! Un cœur qui t'a poſſedé pourroit-il s'ouvrir à quelque autre joie? On nous offenſe l'un & l'autre, en voulant interrompre ma douleur. Vous ne blâmeriez point mes larmes, gens du monde, ſi vous ſaviez ce que c'eſt que des flammes bien pures!

Mais peu connoissent le véritable amour; les agrémens le font naître; la vertu l'entretient & le consacre; ce n'est point une passion fougueuse; ce n'est point un esclave de la volupté; ton amour pour moi consistoit à dissiper mes chagrins, à m'aider par des soins secrets à les supporter; mon amour pour toi consistoit à priser mon bonheur, à chercher à payer de retour tous tes tendres sentimens.

Heureuses années que nous avons passées ensemble, & qui vous êtes hélas si rapidement écoulées! Si je pouvois seulement rappeller les tems d'adversité que nous avons eu pendant nôtre union! Comme des colombes qui fuyent le mauvais tems, nous cherchions du repos dans de doux amusemens; nous goûtions du plaisir au sein même de la douleur; c'étoit alors que nous avions les plus fortes preuves de notre tendresse mutuelle.

O Berne! ô ma Patrie! ô paroles si propres à exciter une tendre douleur, un plaisir mêlé de crainte! Image flateuse d'un séjour que je chéris, & dont l'idée renouvelle en mon coeur les traces des plus doux transports! Restez avec moi; rappellez-moi cet instant où elle me tendit une main tremblante! Mais c'est en

vain

vain que je vous cherche : vous avez disparu ; je reste seul ; un tombeau la dérobe à mes regards !

Un tombeau ! au printems de tes jours ! Le sang le plus pur, le plus vif, couloit encore dans tes veines. Oui, on l'a enlevée à mes regards ! Voici le temple où elle repose ! Voici le monument où j'ai gravé mes douleurs ! Quelle horrible solitude ! Quelle affreuse tranquilité régne dans ces lieux ! O c'est ici, dans ce sépulchre même, que je veux terminer mes peines !

Oui, éloigné de tout ce que l'on peut aimer, de tous ceux que le sang & l'amitié rendent dignes de notre attachement ; ici, où il ne me restoit que toi, ici sera désormais ma patrie ! Ici, où aucun ami ne me regrettera ; où je n'ai plus rien à moi que ta tombe ; ici, sera mon monument à côté du tien, vers lequel mon destin m'entraîne.

III. ODE.

Sur la mort de sa seconde Femme.

J'Ai gardé trop long-temps le silence! Trop long-temps, ma chére Elise, je n'ai arrosé ta tombe que de larmes muettes! Ecoute enfin mes tristes accens! Je ne veux point les faire entendre à d'autres qu'à toi. Ma complainte sera secréte & fidéle, comme l'étoit nôtre amour. Mais quoi? le monde blâmeroit-il ma juste douleur? N'ai-je donc fait qu'une perte légère? D'autres que moi doivent-ils pleurer ce funeste trépas? Oh! faites-moi seulement connoître un malheur tel que le mien, & vous pourrez me contester le droit de répandre des larmes!

Livré à un repos qui me pése, à une tranquillité insuportable, je passe les jours entiers dans un chagrin lugubre. Dénué de tout espoir, je ne puis recevoir de consolation; ma volonté même s'y refuse. Mon cœur se déteste lui-même, dès qu'il n'est plus agité. Ennemi de tout ce qui sert à dissiper la tristesse,

ne goûtant que la solitude dans laquelle il se renferme, il n'est content que lorsque sa douleur est extrême, que lorsqu'elle peut avoir un libre essor, & s'exhaler sans contrainte en pleurs & en sanglots.

Mes soupirs, ma chère Elise, parviennent peut-être jusqu'à toi. Mon affliction, qui me trahissoit, fut la première qui te découvrit le danger de ton état. Tu vis ma douleur & tu contraignis tes larmes, car mes maux te touchoient plus que les tiens. Pendant que tu respirois encore, pendant que je pouvois encore te serrer dans mes bras, la crainte du malheur dont j'étois menacé, faisoit déja fondre mon cœur de détresse! Et maintenant qu'il a fallu te perdre pour jamais, maintenant que mes maux sont désespérés, quelle n'en doit pas être l'amertume & l'horreur?

Tu le connois ce cœur; tu sais comme il aime! Satisfait de toi seule, dédaignant tout autre plaisir, ne se partageant jamais, n'associant jamais un cœur étranger à celui auquel il se donne. Tu sais avec quelle force j'ai serré moi-même les nœuds qui m'unissoient à toi; comment, sans toi, tout me manquoit; que, seule, tu pouvois adoucir ces momens

où tu t'affligeois de mes peines & où tes douleurs faisoient aussi les miennes.

Je trouvois auprès de toi des conseils salutaires. Unique témoin des avantages dont la Providence me faisoit jouir, fidéle à en ressentir la joie la plus vive, tu faisois naître chez moi une douce satisfaction : Je la prisois infiniment plus que toute autre félicité, que toute autre gloire! Et lorsque le chagrin avoit abbatu mon ame, empressée à me consoler, à prendre part à mes peines d'une manière touchante, tu me soulageois, en me plaignant avec tendresse! Je condamnois ma douleur, dès que je m'apercevois qu'elle causoit ton affliction!

Le bonheur doux & tranquille, dont j'ai joui, n'a été qu'un plaisir de quelques instans. Il a passé aussi rapidement que la fraicheur d'une nuit d'été. Il n'a laissé aucune trace après lui. Il s'est dissipé comme le songe d'un indigent, qui, pendant un court sommeil, se troit élevé au rang des Monarques. Maison délaissée! appartement où je logeois autrefois avec tant de plaisir, & dans lequel mon inquiétude me chasse à présent de place en place, montrez moi son image, rappellez moi con-

continuellement qu'elle marchoit, qu'elle s'asseyoit, qu'elle reposoit ici.

C'est ici que ton fils, ta vive image, reçut, hélas ! tes derniers embrassemens. Enfant de l'amertume & de la douleur, (1) que j'ai payé cher sa courte vie ! C'est ici, que d'une voix éteinte & entrecoupée, *Je meurs*, dis-tu, *que deviendra mon cher époux ?* C'est ici qu'une angoisse subite te fit perdre la parole & la respiration ; il ne me resta plus de ta tendre affection, que cet air heureux qui l'annonçoit encore, que ton dernier regard que tu tournas encore vers moi.

Quel cœur que le sien ! précieux ! inestimable ! la fidélité & la bonté formoient son caractère. Interrogez ma patrie, interrogez ces lieux éloignés où elle a été transportée ; son premier regard lui soumettoit tous les cœurs. Il promettoit beaucoup, & l'on trouvoit infiniment plus encore. Jamais cette envie rusée, qui se trouve flattée par les défauts d'autrui ; jamais aucune étincelle d'ardeur pour de frivoles plaisirs ; jamais cette fierté trompeuse qui contrefait la vertu pour en usurper la gloire ; jamais aucun germe d'avarice, ne furent aperçus dans cette ame pure. Une

(1) Il ne vécut que six mois.

Une paſſion vague, qui ne s'attache pas à un objet digne d'être aimé, ne procure qu'une volupté fade, qui ne flatte que les ſens (2). Pour moi, de tous les êtres du monde, je n'aimois que toi ſeule; je ne cherchois ni le rang, ni la fortune, ni le plaiſir; je ne voulois que ta perſonne; je t'aurois choiſie ſur tous les objets de la terre; & ſi, à préſent encore, l'univers entier étoit à ma diſpoſition, je ne balancerois pas à te donner la préférence.

Mais tu ès maintenant allée habiter un ſéjour, où je dois paroître bien petit à tes yeux, où l'on n'aime rien qui ſoit au-deſſous de Dieu, & d'où, peut-être, par une ſimple pitié pour moi, tu laiſſes encore tomber un regard ſur la terre; un ſéjour, où la béatitude parfaite a englouti ce bonheur momentané, cette félicité puerile accordée aux foibles mortels; un ſéjour, où l'eſprit parvenu à ſa maturité, ſouverainement élevé au-deſſus de la ſphère des déſirs, voit ce qu'il croyoit, & jouït de ce qui faiſoit l'objet de ſes eſpérances.

IV.

(2) Ainſi s'allument aiſément les foibles feux d'un amour ordinaire, que de légers ſoupirs éteignent bientôt après la mort.

IV. ODE.

Sur le Mariage de S. E. Mgr. Steiguer, *Avoyer de la République de* Berne. 1735.

ROmpons le silence, ma lyre, & dans ce jour si digne des Muses, renouvelle tes accords; que mes chants soient animés; que tes sons mélodieux puissent faire les délices de la postérité. Ce n'est point un dessein médiocre que j'ai conçu; des accens qui partent du cœur, des accens qui pénétrent le cœur, sont les seuls que je médite; enflammé d'une noble ardeur, je veux remplir d'un enthousiasme sublime les ames même les moins sensibles.

J'entreprens de chanter, Illustre Steiguer, ce que dit aujourd'hui de vous tout un peuple; ce que nos neveux diront encore après nous, si j'en dois croire mon cœur. O si je pouvois, sur les aîles de Pindare, porter à l'immortalité la gloire de vôtre nom, comme celle de tous les vrais héros, que vôtre Patrie seroit satisfaite de vous voir occuper une place parmi les Valéres, & les Pauls Emiles!

Je le dirai, & je ne craindrai point de rendre

dre ſuſpecte ma ſincérité: cette ſageſſe ſi utile à vos concitoyens; ce talent admirable de vous énoncer avec une élégante préciſion; les graces d'une vertu douce & tendre, qui vous gagnent les cœurs de vos ennemis même; cette connoiſſance profonde des intérêts de l'Etat; toutes les qualités de vôtre eſprit & de vôtre cœur demanderoient un plus grand théatre pour briller dans tout leur éclat, & pour attirer ſur vous les yeux de tout l'univers.

Le Ciel ſe montre favorable aux ames grandes, extraordinaires; il les comble de ſes dons. Toutes les marques auxquelles on peut les reconnoître ſe trouvent en vous. Sa main puiſſante s'eſt manifeſtée à vôtre égard; vous faiſant paſſer ſucceſſivement par tous les grades, elle vous a conduit depuis l'emploi le moins diſtingué juſques ſur le trône. Voilà le véritable honneur, le ſeul qui ſoit digne d'envie; il eſt la juſte récompenſe des actions qu'on ne doit qu'à ſoi-même.

Cependant, tout cet éclat extérieur qui environne ceux qui ſont à la tête de l'Etat, n'eſt qu'une vaine pompe qui cache une miſére réelle. Le cœur reſte vuide, & ne ſauroit jouïr d'aucun repos, tant que l'amitié fidéle ne lui

fait

ſait pas goûter ſes douceurs. Un Prince, qui ſe ſacrifie pour le bien de ſon peuple, eſt le ſeul qui ne retire aucun fruit de ſes ſoins vigilans & de ſes peines. Mortel infortuné! ſi une tendre affection n'eſt pas le refuge de ſon ame, & n'en tempère pas les inquiétudes par ſes plaiſirs.

Pour vous, qui conſacrez au ſalut de l'Etat une vie de travaux pénibles, dans peu vous ſerez un exemple éclatant d'un bonheur juſtement mérité. Si le fardeau des ſoins que demande la Patrie, repoſe principalement ſur vous; ſi l'activité, ſi les veilles continuelles ont fait juſqu'à préſent vôtre unique appanage; le deſtin ordonne maintenant que le Pére de nôtre félicité partage enfin nos plaiſirs.

Un ſang illuſtre qui ne compte plus ſes ayeux; un eſprit en qui l'enjouement & la bonté, la vivacité & la décence ſont réünies; un cœur qui ne veut s'occuper que de vous, & dont l'amour tendre vous ouvre une ſource pure de délaſſement & de repos; une épouſe enfin, qui s'eſt trouvée digne de vous; c'eſt celle que le Ciel vous a choiſie, ſur laquelle il a aimé à répandre les agrémens en vôtre faveur.

Heureux ceux qui ſe rendent dignes de leur proſ-

prospérité ! Ils ne craignent aucun revers ; le Ciel fait reverdir leur vieillesse, & accorde leur bonheur aux désirs de leurs concitoyens. O si vous pouviez lire dans les cœurs, & voir les vœux ardents que l'on fait pour vôtre conservation, pour vôtre félicité ! si vous pouviez voir la joie muette qu'excite cette journée dans l'ame de tant d'orphelins ! Ce sont eux, Illustre STEIGUER, qui, depuis plusieurs années, font reposer sur vous une bénédiction qui va se renouveller sur vôtre postérité.

O que cet œil vigilant soit encore longtems ouvert sur nous ! & qu'il puisse ne prévenir que bien tard son affoiblissement, ne fuir que bien tard le tumulte des affaires ! Puissiez-vous voir encore fleurir parmi nos enfans la liberté & l'aimable paix ! Tant de services, tant de vertus méritent une seconde jeunesse, sont dignes de la reconnoissance de plusieurs âges. Vôtre Etat, vôtre Peuple, qui vous vénèrent, sentent tout ce qu'ils perdroient en vous perdant ; & jaloux de vous posséder, refusent de vous laisser jouïr des biens de l'éternité.

ART. II.

ARTICLE ONZIEME.

Idée d'une piéce de Mr. RABENER, intitulée : *Essai d'un Dictionnaire Allemand.* *

CEux qui se mêlent d'écrire, ne peuvent disconvenir qu'il est de la dernière importance de définir strictement la valeur de chaque expression. Je ne vois que ce moyen pour remédier au louche qui se trouve dans plusieurs écrits.

Le dessein d'un *Dictionnaire* est donc intéressant pour la République des Lettres, & les Amateurs des Sciences ne peuvent me refuser la jonction de leur travail.

Quelle que soit l'utilité de mon projet, j'avoüe que sa grandeur m'étonne. Mes épaules se refusent au fardeau, & je conjure tout le monde sçavant de coopérer à la perfection de l'entreprise. Je n'ignore pas, que l'aveu de mon insuffisance pourra dégoûter ceux qui jugent de la capacité d'un écrivain par le nombre des volumes qui sortent de sa plume : mais

* Tirée de la Traduction de Mr. de Boisspréaux.

mais j'aime mieux être modeste que babillard; & je les renverrai à l'article *Sçavant*, où ils verront si ce titre se mesure à la toise.

Je devrois donner un plan raisonné de mon *Dictionnaire*; mais je crois qu'il suffira de transcrire ici quelques articles, & l'on jugera par ces échantillons, si je m'en tiens aux définitions grammaticales. Je suis sûr qu'on critiquera mon titre; & pour éviter le bruit, je laisse au public la liberté d'y joindre l'épithéte de *Réel*, & même d'*Encyclopédique*, à condition que, malgré l'étenduë de mes définitions, on laissera subsister le titre de *Dictionnaire*.

Eh! Ne suis-je pas fondé en exemples? Je citerois plus de cent cas, où *Bayle* ne met un nom à la tête d'un article de son ouvrage, que pour servir de prétexte à l'étalage de ses sçavantes remarques. Tout le monde cependant appelle son ouvrage le *Dictionnaire de Bayle*; & c'est le grand arsenal de nos Rapsodistes hebdomadaires.

DEVOIR.

Devoir de Charge, *Devoir Sacré*, *Devoir de Conscience*, sont tous réputés du nombre des *Curialia*, & font partie de la Légalité.

Recer

Recevoir aux Devoirs d'un Office. C'eſt comme qui diroit conférer une charge. C'eſt donner permiſſion à quelqu'un de faire ce qu'un autre n'entreprendroit pas impunément. Ces diſpenſes s'achétent, & c'eſt ce qui fait qu'on joint au *Devoir* l'épithéte de *Cher*. Ainſi *Remplir ſon Devoir*, veut dire autant que travailler à s'indemniſer du prix de ſa Charge. Tous les Juges conviennent que le *Devoir de leur Office* leur défend de recevoir des préſens. Mais leurs femmes ne ſont pas liées au même *Devoir*.

ESPRIT.

Je n'ai pas deſſein de compoſer une Diſſertation Philoſophique. On ne ſera donc pas ſurpris ſi je m'écarte des définitions de l'école. J'écris pour les gens du monde, & ſelon leur idée, *l'homme riche* & *l'homme d'eſprit* ſont termes ſynonymes. Un *pauvre* eſt toujours *ſans eſprit*. Qu'il ait du génie; qu'il ſoit ſçavant; qu'il ſoit utile à la Société: il n'a point d'argent; il perd ſon mérite; & n'eſt bon à rien. Mon hôte ne voit pas pour un liard d'*eſprit* dans les Œuvres de Rouſſeau. N'en ſoyez pas ſurpris. Il eſt Banquier. Il ne ſçait que l'a-

rithmé-

rithmétique & les parties doubles, & ne trouveroit pas crédit à la Banque sur la plus belle des Odes de ce Poëte.

Lise est spirituelle, elle jouë au Médiateur; elle prend son Caffé de bonne grace; elle fait des nœuds; & sçait critiquer la coëffure de sa voisine. Si dans un Cercle on parle de quelque chose de plus sérieux, Lise est réduite au silence, & sans le jeu de son évantail vous la prendriez pour une statuë. Elle est riche: elle a *de l'esprit*.

Titus a *l'esprit naturel*. Son Pere lui a laissé de grands biens, & l'a dispensé d'en acquérir par lui-même. A quoi lui serviroient des talens; il a *de l'esprit* de reste.

Ceci bien entendu, il sera facile de connoître toute l'énergie du terme. Je ne suis pas absolument bête. Je posséde quelque bien: une expérience de trente années m'a mis en état d'évaluer les proportions de l'*esprit*, & j'en donnerai le tarif suivant le cours de la place.

1000 Ecus c'est avoir quelque chose de plus que la brute.

6000 Ecus rendent l'*Esprit* passable.

12000 Ecus commencent à le polir.

30000 Ecus méritent le titre d'Homme d'*Esprit*.

5000

50000 écus valent quelque supériorité.

100000 écus font le *Grand Esprit*; & proportion gardée vous arriverez au *Sublime Génie*.

Je connois le fils d'un riche Négociant, qu'on pourroit sans scrupule atteler avec son cheval; mais il a 40000 écus de rente, & mon Correspondant m'assure qu'il est le *Premier Esprit* de Meklembourg.

ETERNEL.

Cette épithéte s'ajuste à l'idée de chacun, & sa signification varie selon les circonstances.

L'usage permet encore de promettre une *fidélité éternelle*, lorsqu'il s'agit de Mariage; mais les convenances limitent cette *Eternité*, & j'ai connu l'année derniére une jolie femme qui la fixa à vingt-quatre heures.

Aimer éternellement est une expression poëtique à l'usage des Amans. Sa durée dépend du degré de sensibilité qui la dicte; mais on ne peut sur cet article accuser les Femmes de parjure. Un Amant remplaçant l'autre sans intervalle, l'*Eternité* subsiste, & le changement ne tombe que sur l'objet.

L'Amitié est souvent soumise aux mêmes vicissitudes. Je me souviens qu'étant dans un re-

repas, les conviés échauffés par la joie & la bonne chére se firent des protestations d'une amitié *Eternelle*, & j'eus le bonheur, sans sortir de table, de survivre à cinq ou six de ces *Eternités*. Je rapporte ce fait comme un phénoméne : car ordinairement ces sortes de sermens subsistent autant que les fumées qui les produisent. *Cessante causa, tollitur effectus.*

Conclure une Paix Eternelle ne signifie, entre voisins, qu'arrêter une trêve jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable pour la rompre.

S'Eterniser, dénote pour un Sçavant un mouvement de la main droite & des doigts, qui laisse des marques noires sur du blanc, sans que l'ame ou la raison s'en mêlent, & qu'on se presse ordinairement d'envoyer à l'Imprimeur, sans les revoir. Ce dernier ouvre le Temple de l'Immortalité, en appliquant sur du papier des moules de fonte barbouillés d'encre.

Viser à l'Eternité (Voyez IMMORTALITE'). C'est une espece de maladie moins incommode pour celui qu'elle attaque que pour le public. La jeunesse y est fort sujette ; l'âge diminue ses accès ; mais s'ils s'opiniâtrent dans la vieillesse, ils deviennent insupportables.

Les

Les remédes violens augmentent les paroxyſmes; on riſque de déranger le cerveau du malade, & de le jetter dans la manie. Un Médecin prudent fait ſemblant de ne pas s'appercevoir des ſymptômes: il affecte de les mépriſer, & c'eſt la recette la plus sûre pour opérer la guériſon.

L'école ſe partage ſur les cauſes de cette maladie; les uns prétendent qu'elle tient beaucoup de l'épilepſie. Ils obſervent qu'on ſuſpend les accidens de l'un & de l'autre en renverſant le pouce droit ſur le dos de la main. D'autres ſoutiennent qu'elle vient d'une bile enflammée. *Galien* dit qu'elle procéde du vuide de l'eſtomac; & le célébre *Hoffman*, dans ſon *Traité des Maladies des Sçavans*, la nomme *la Fiévre des Auteurs*.

REVERENCE.

Ce mot doit être mis dans la claſſe de ceux qui n'expriment rien, ou qui ſignifient peu de choſe. C'eſt un mouvement indifférent d'une partie du corps, une inclination des épaules, accompagnée d'un mouvement du pied. Ce geſte n'eſt que d'uſage, & ſe fait machinalement, ſans que la raiſon ou la volonté y prennent part.

La *Contre-révérence* eſt une aſſurance polie, par laquelle l'objet de l'inclination riposte de ſon côté, pour montrer que ſon échine eſt auſſi ſouple, quoiqu'il ne penſe pas plus que le premier.

Ce cérémonial a cependant ſon utilité. La forme de la courbette établit la différence des fortunes. Par exemple : ſi celui qui ſaluë, n'a point d'argent, quoique ſa capacité & ſon mérite ſoient généralement reconnus, il doit s'incliner profondément, parce que la pauvreté l'abbaiſſe à proportion que la richeſſe reléve celui qui vient à ſa rencontre. Ce dernier qui n'eſt créé que pour conſommer les fruits de la terre, & pour vivre de l'induſtrie des autres, ne doit répondre que par un mouvement des lévres, & laiſſer à ſon laquais le ſoin de ſaluer du chapeau : c'eſt ce qui caractériſe aujourd'hui l'opulence.

Je vis l'autre jour un Capitaine blanchi ſous le harnois, qui avoit uſé ſon âge au ſervice de ſa patrie ; qui portoit ſur ſa perſonne les glorieux certificats de ſa valeur ; qui, non-ſeulement avoit ſacrifié ſon ſang & ſes membres pour la gloire de ſon Prince, mais qui retranchoit encore de ſon néceſſaire, pour l'aider à ſou-

soutenir les charges de l'Etat, & pour élever des enfans dignes de le remplacer : je vis, dis-je, ce citoyen respectable s'àbbaisser à la rencontre d'un Caissier, parce qu'il étoit le plus riche de la ville, & celui-ci ne le saluer que par un mouvement de la tête. Je connus à l'instant ce qui faisoit cette différence, sans en demander l'explication ; & je n'ai pas besoin de l'interpréter devant des lecteurs plus éclairés que moi. C'en est assez pour donner une idée du cérémonial, autant qu'il regarde la position méchanique du corps.

REVEREND.

Personne n'ignore la signification propre de ce mot. Je n'entens parler que du sens figuré. J'ai trop de vénération pour tout ce que cette épithéte annonce, à l'entendre naturellement, pour l'expliquer ici ; & je me garderai bien de fixer les notions respectables qu'il présente à l'esprit.

Dans le sens figuré, *Révérend* est synonime avec *Noir*. L'expérience détermine l'explication, & rien n'est si commun que de rencontrer des hommes qui ne sont *Révérends* que parce que leur robe est de cette couleur.

J'applique le ſens naturel à ceux qui ſe rendent reſpectables par leurs mœurs & par leur conduite. Ces derniers approuveront mon explication. Mais je ſuis sûr que ceux qui perdroient leur titre en perdant leur robe, vont ſe déchainer contre moi.

Ce terme pris dans le ſens figuré enrichit infiniment notre langue. En joignant l'épithéte de *Révérend* au nom d'*Uſurier*, vous trouverez d'abord ces dévots charitables qui prêtent à huit pour cent, pourvû qu'ils ſoient nantis d'un gage qui double la valeur du prêt, & que l'emprunteur conſente à la vente du gage, s'il n'eſt pas retiré avant la fin du mois.

En alliant *Révérend* avec *Petit-Maître*, vous reconnoîtrez cette eſpèce, dont l'habit eſt plus court, & qu'on prendroit pour des Marquis traveſtis. Vous voyez dans leurs perſonnes tout le ridicule des graces affectées à l'état. Ils geſticulent; ils chantonnent; ils piroüettent, & prouvent qu'on peut être fat en petites manchettes & ſans galons.

On peut encore hazarder l'expreſſion de *Révérend Yvrogne*. On évitera par-là la périphraſe néceſſaire pour diſtinguer le Miniſtre de ſes payſans au ſortir d'une nôce de village. A propos

pos de ceux-ci, je connois bon nombre d'endroits, où solliciter un poste de *Révérend*, veut dire autant qu'épouser la femme de chambre du Seigneur.

SÇAVANT.

Ce mot a cela de commun avec celui de vertueux. Tous les hommes prétendent au dernier, & tous les gens de lettres au premier. Cependant les uns & les autres sont très clair-semés dans ce monde.

Quant aux *Sçavans*, s'il s'en trouve peu qui méritent l'épithéte: ce n'est pas leur faute; on doit s'en prendre à certains entêtés qui font les difficiles. Ils veulent établir des distinctions entre celui qui fait profession des Lettres, & celui qui mérite véritablement le titre de Sçavant. Eh! ne suffit-il pas de n'avoir d'autre métier pour subsister, d'avoir fini ses classes dans une Université de nom, & d'avoir reçu ses licences en forme? Ces cerveaux brûlés osent même contester le titre de *Sçavant* à l'Auteur d'un *in-folio*. Quoi donc? Ce n'est pas assez d'avoir observé les régles, rempli les statuts, & de s'être fait imprimer? Ne peut-on jouïr des privilé-

viléges attachés au titre, sans passer par la critique de ces phantasques ?

Ils osent ne reconnoître pour *Sçavant* que celui qui se consacre entiérement à l'étude ; qui sacrifie tout pour s'instruire, qui n'est occupé que de la lecture des bons livres tant anciens que modernes, qui cherche à pénétrer la vérité par la profondeur de ses réflexions, qui ne jure par aucun maître, qui veut sçavoir & connoître par lui-même, qui n'admet l'évidence que quand il est convaincu par ses recherches ; qui ne regarde les Sciences simplement curieuses, ou de critique, que comme un amusement de l'esprit, & qui ne s'occupe que de celles qui sont utiles à la Société. Peut-on avec justice exiger toutes ces choses de celui qui n'embrasse la profession que pour subsister sans rien faire ?

Si ces conditions devenoient nécessaires, l'Auteur qui nous promet l'histoire & la liste des ouvrages de tous les Sçavans, seroit contraint de réduire les *in-folio*, dont il nous menace, à une simple brochure, & peut-être à une demi-feuille. Ne voudroit-on pas exiger encore de l'humilité, de la douceur & de la vertu avec la science ? La République littéraire aujour-

jourd'hui si peuplée seroit bientôt une vaste solitude.

La réforme surchargeroit la société de fainéans, réduits à mourir de faim. Que Dieu nous préserve d'un si grand malheur ! Mais comme il est de la prudence de prévoir les événemens possibles, en cas que ces novateurs parviennent à pervertir l'Empire des Lettres ; il est juste d'intéresser ma patrie à l'entretien de tant de malheureux ; & naturel de commencer par ceux de ma famille, qui pourroient me retomber sur les bras. J'entrerai donc dans le détail de la capacité de chacun, afin de donner moyen de réfléchir sur ce qu'on pourroit faire en leur faveur.

Je commencerai par mon oncle, *Titus Manlius Vermicularis*, Professeur dans l'Université de .... Il y a cinquante-trois ans que ce vénérable Docteur travaille avec un zéle infatigable à découvrir les fautes des modernes, qui ont écrit en Latin. Une érudition de cette espéce ne fait aucun tort à la société. J'ai lû ses ouvrages, & je n'y ai rien trouvé de contraire à la Religion, aux mœurs, ni à l'Etat. Il ne doute point de ses droits, & sa formule ordinaire porte à chaque page : *Proin nos* Doc-

TI *loquimur*, dans le langage de NOUS AUTRES SÇAVANS. Car je dois obſerver qu'il n'écrit qu'en Latin. Il garde l'Allemand pour parler à ſa ſervante; & je ne ſçai de quel œil regarder quiconque entreprendroit de lui diſputer la qualité de Sçavant. Cependant je crains qu'un Programme qui vient de tomber entre ſes mains, ne lui porte coup. Un étourdi s'eſt aviſé de lui reprocher quelques fautes contre la pureté de l'ancien langage de Rome. L'accuſation l'a fait tomber en ſyncope. Le tempérament, il eſt vrai, a repris le deſſus; mais il lui reſte une crampe dans la main droite qui l'empêche d'écrire; & j'appréhende des ſuites encore plus funeſtes, s'il reprend la lecture.

Mon couſin *Valentin Vanno* mérite bien de paſſer le ſecond. Il n'eſt pas moins ſçavant *in utroque Jure*. L'Univerſité vient de l'honorer de l'étiquette de Docteur. Je n'aſſurerois pas à la verité qu'il entendît un ſeul point de Juriſprudence; mais peu de perſonnes ſont en état de pouſſer d'auſſi bonne grace un argument communiqué. Il eſt fils du célébre Docteur *Pancrace Vanno*, qui mourut d'une ſuffocation de Digeſte & de Code. Heureuſement il avoit eu

la

la précaution de faire recevoir mon coufin en furvivance, quoiqu'il fût encore en jaquette. Le menton prolixe de ce dernier a déterminé l'Univerfité à confirmer la grace.

Valentin a un fils qui commence à quinze ans à lire affez couramment dans le Latin; & le fang dont il fort, lui donne un droit inconteftable au bonnet.

George Knut, fils de ma fœur, eft un vrai *Sçavant.* Il connoit mieux la monnoie de l'ancienne Rome, que les efpéces courantes. Lorfqu'il tombe entre fes mains une médaille rouillée du Latium ou de la Gréce, fon vifage s'épanouit comme celui de Harpax, quand il change un florin de contrebande contre un écu de bon aloi. Il y a quelque tems qu'un Antiquaire, qui fe prétendoit plus habile que lui, ofa contefter la réhabilitation d'une légende effacée. Ils fe déchirérent mutuellement avec une décence, dont le public fut édifié. Il étoit queftion d'une piéce fur laquelle on voyoit Venus armée. Mon neveu vouloit écrire: *Venus Victrix*. Son antagonifte foutenoit qu'il falloit mettre *Venus Armata.* La conteftation étoit échauffée au point que leurs femmes fe refufoient déja le falut. On affembla l'Aréopage

des

des Antiquaires, & le Committé ſe décida pour *Venus Victrix*. Jugez de la joie qu'un pareil triomphe fit à mon neveu. Il ne s'occupa que du ſoin de ſon trophée. Il ſe ruina pour raſſembler, ſous deux *in-folio*, toutes les piéces de cette controverſe, & mit ingénieuſement au frontiſpice du premier Volume :

Quid me Galeata laceſſis ?
Vincere ſi poſſim nuda : quid arma tenens ?

Tout ſon domeſtique prit part à ſa victoire, & ſa cuiſiniére ne pouvoit ſe laſſer d'étaler ſes lauriers. Je crains cependant les ſuites d'une étude auſſi abſtraite que celle des antiquités. J'appréhende quelque dérangement dans ſon cerveau. Je lui trouve déja quelque choſe d'hagard dans les yeux, & je n'oſe plus lui parler de trop près.

Quoique *Jean Ulric Mætz* ſoit réellement mon couſin, il rougit de la parenté, & prétend qu'une toque enluminée l'a enté ſur un ſauvageon bourgeois. J'ai beau l'aſſurer que ſon pére étoit un honnête tailleur ; il n'en veut rien rabattre, & me regarde comme ſon ennemi. Le cuiſtre de ſon Collége lui porta l'autre jour ſon extrait baptiſtaire, pour lui prouver qu'il étoit

étoit légitime. Il soutint que le régistre de la paroisse n'avoit pas les caractéres d'antiquité que le Pére *Mabillon* éxige pour faire foi, & que le Diplome étoit de la main d'un faussaire. L'étude de la politique a fait naître sa vanité. Il est devenu très-habile. Il inclineroit pour la France, s'il ne craignoit rien de l'aggrandissement de cette Couronne. L'équilibre en-deça des Alpes l'inquiéte peu. Il appréhende seulement qu'il ne soit dérangé en Italie. Il permet aux Bretons mécontens de rester à Edimbourg: s'ils passent au-delà, il sacrifie la Silésie, pour conserver la Maison d'Hanovre. Il n'est pas content de la Russie. Toutes les fois qu'il y pense, je le vois marmotter entre ses dents, & j'ai peur qu'il ne taille bien de l'ouvrage à cette Couronne. Je me rassure cependant sur le sort de l'Europe au moins pendant sa vie. Les projets de ce grand Politique ne passent pas son cabinet. Il fait à la vérité mémoires sur mémoires; mais la Providence ne permet pas qu'il trouve un Libraire qui veuille les imprimer, & je le vois réduit à les coter par lettres alphabétiques, afin que ses enfans puissent profiter de l'immense trésor qu'il sera forcé de leur laisser. Il compose actuellement une *Déduction* des

droits

droits du Roi de Bilidulgerid ſur la Siberie, & compte dédier cet ouvrage à quelque Chef des Eſquimaux de la Baye de Hudſon. Si notre couſin n'obtient pas cette année une place aux petites-maiſons, je l'embarquerai avec quelque Anglois, pour faciliter la découverte du paſſage du Nord-Oueſt, en eſpionnant la politique des baleines, qui paſſent de la Baye de Baffin dans la Mer du Sud.

Après avoir donné une idée du *Sçavant Réel* & du *Sçavant de Profeſſion*, je dois parler du mot conſidéré comme épithéte.

Orgueil Sçavant. Cette expreſſion a tant d'étenduë que tous les volumes d'une Encyclopédie moderne ne ſuffiroient pas pour expliquer le détail; & ſi l'on vouloit figurer les différens caractéres des pédans, on composeroit une Bibliothéque de gravures.

Fumée Sçavante, voyez les *Préfaces* de nos modernes.

Femme Sçavante (*contrarium in objecto*) c'eſt un Problême.

SERMENT.

Ce mot n'étoit guére en uſage chez nos péres. Ces bonnes gens mal-éduqués & preſque ſtupides,

pides, le regardoient comme un acte important. L'utilité qu'on en retire, l'a rendu plus commun, & l'usage nous a familiarisés avec son idée. Quiconque pense un peu mieux que le peuple, l'envisage comme un pur cérémonial. Il est question de se présenter de bonne grace devant le Juge, de lever la main, de se tenir debout, la tête nuë, & de prononcer devant Dieu un petit compliment à la Justice. Or un compliment est au rang des choses qui n'ont aucune valeur. Voyez l'article COMPLIMENT. Un homme d'esprit ne regarde donc le *Serment* que comme un moyen de donner de la vrai-semblence au mensonge. *Van Hoëken*, dans son *Jurisconsulte toujours prêt*, le nomme *Herba Bethonica*, la Bétoine des procès. Il nous assure que *déférer le Serment à sa Partie* est équivalent à *lui donner gain de cause*, & que la formule vaut le prononcé.

Jurer n'est plus qu'un ornement du discours. *Je me donne au Diable*, est une expression favorite du militaire; & j'ai vû en Poméranie un jeune officier qui les appelloit par millions, parce qu'il étoit d'une ancienne noblesse. Je connois un esprit-fort qui ne peut dire quatre mots sans les assaisonner d'un *Diable m'emporte*! de façon

qu'il

qu'il ſemble croire un Diable, pendant qu'il aſſure qu'il ne croit pas un autre Monde.

Violer ſon Serment eſt une vieille expreſſion, dont on ne connoît plus la ſignification.

Manquer à la *Foi Conjugale* n'eſt plus qu'une galanterie du bel air. Rien n'eſt ſi commun dans les grandes villes; on commence à s'en mêler dans les petites. L'eſprit ſe forme par tout, & nous ſerons bientôt auſſi ſçavans que nos voiſins.

* *

* *

TABLE DES ARTICLES.

ART. I. *Diſſertation ſur la nature du Peuple.* p. 1
ART. II. *Diſcours ſur cette Queſtion*, Quelle eſt la qualité la plus propre à faire le bonheur du Mariage? 17
ART. III. *Diſcours de Mr.* D'Alembert, *ſur l'Eloquence.* 29
ART. IV. *Lettre d'Evandre à Milord**** 49
ART. V. *Projet pour reformer les dix Commandemens.* 57
ART. VI. *Deſcription Géographique du Royaume de Poëſie.* 63
ART. VII. *Diſcours Apologétique ſur l'Inoculation, conſidérée du côté moral.* 71
ART. VIII. *Penſées détachées de Mr.* Pope. 136
ART. IX. *Lettre ſur la multitude des Livres.* 151
ART. X. *IV. Odes de Mr.* De Haller, *qui n'ont pas été traduites.* 174
ART. XI. *Idée d'un Dictionnaire Allemand par Mr.* Rabener. 189

Interlibrum
21.5.83